

19

R

17c



✧ EX BIBL.
REGIOE CHIBURGORUM
PARISIENSIIUM ACADEM.



HF 2027





6. 151

33119

Plus d'un Auteur de la Santé de la France

*Belonus Auctorum
Medicinarum Compilator.*



L'Amour de la Santé Française.



LE MEDECIN

D E

S O I - M E M E

O U

Art de se Conserver la Santé

Par

L'INSTINCT.

PAR M. DE VAVX:




A L E T D E.

chez HENRY DRUMMOND,

M DC LXXXII.





LE MEDECIN

DE

SOI-MEME.

P R E F A C E.



'Est une maxime, suivie presque de tous ceux qui donnent quel-

qu'ouvrage au public, de prévenir, par une preface eloquente, l'esprit des Lecteurs, pour les faire juger par avance de la

P R E F A C E.

beauté de leurs Livres , par la politesse & les agrémens de ces discours préliminaires.

Pour moy , qui n'ay ny la noblesse de l'expression , ny la justesse des pensées , ny tous les dons qu'il faut avoir , pour réussir dans les piéces d'éloquence ; je me serois dispensé de donner aucun avis à ceux qui liront cet Ouvrage , si je n'avois reconnu qu'une Préface peut avoir quelque autre utilité,

té, que celle dont je viens de parler.

J'ay jugé, par ma propre expérience, de l'effet que peuvent faire, sur l'esprit de ceux qui lisent des Livres, ces sortes de preambules; & j'ay remarqué, dans les lectures que j'ay faites, que quand un Auteur prend soing luy-mesme d'avertir ses Lecteurs, du motif qui l'a porté à écrire sur le sujet qu'il a choisi, de la fin qu'il s'est proposée

P R E F A C E.

posée en écrivant, & de la forme qu'il a résolu de donner à son Ouvrage, par une judicieuse division de toute sa matière; on lit son Livre avec une certaine tranquillité, que l'on ne trouve point dans la lecture de ceux dont les Auteurs, negligent de donner une pareille instruction.

Ainsy, pour ne manquer à rien de ce que je dois à ceux qui voudront bien prendre la peine de lire celui-cy, j'ay crû estre obligé

gé

P R E F A C E.

gé de les avertir, qu'ayant considéré combien la Medecine & les Medecins se sont rendus méprisables, & les fortes raisons qu'on a de les negliger, depuis qu'on a decouvert le secret de cette profession, autrefois si mysterieuse, c'estoit rendre un bon office au public, de luy faire connoistre, que cet art, si propre à nous seduire, en nous prenant par le plus foible endroit que nous ayons, qui est l'amour de

P R E F A C E.

la vie , ne nous est pas plus nécessaire qu'aux animaux , qui par une maniere de Medecine qu'ils ont eux-mesmes , & que l'on dit estre la suite de leur Instinct , se maintiennent en santé , se guerissent des maux qui leur arrivent , & se passent aisement de cet art vain & suborneur , dont nous nous rendons les esclaves ; Que leur estant en tout semblables du costé du corps , nous devons avoir comme eux

cette

P R E F A C E.

cette Medecine domestique , de laquelle nous tirerions les mesmes avantages pour la conservation de nostre santé , & pour la guerison de nos maux , si nous estions , comme ils sont , toujours disposés à suivre ses conseils , & profiter de ses avis salutaires.

Mais , parce qu'une proposition de cette nature a besoin de preuve , mon dessein est de montrer , dans la premiere Par-

P R E F A C E.

rie du traité que j'entreprends ,
que l'homme a , comme les bêtes ,
ce qu'on appelle en elles l'Instinct ,
auquel il peut joindre les lumie-
res de sa raison , pour s'en servir
avec plus d'avantage.

De faire remarquer , dans la
seconde Partie , par quels Signes
l'Instinct nous fait sentir nos
Maladies , & de parler , par oc-
casion , de leurs causes les plus or-
dinaires , & du lieu où elles ont
leur Siege.

Et

P R E F A C E.

Et dans la dernière, de proposer les moyens de faire un bon usage de ces presentimens, & d'éviter par là un grand nombre de Maladies.

Je tâcheray dans l'exposition de toutes ces choses, de me rendre sensible à toutes sortes de personnes, pour accomplir le dessein que j'ay formé, de faire un Traité également utile aux sçavans, & aux moins éclairés.

P R E F A C E.

Si dans quelques endroits les faux Médecins se trouvent un peu mal traités, & leurs maximes condamnées, les véritables n'y doivent prendre aucune part; J'en sçay faire la différence, j'estime le mérite de plusieurs d'être eux qui me sont connus, & les loüe infiniment de n'exercer, qu'avec beaucoup de retenüe, un Art dont ils connoissent la vanité & l'incertitude.

Enfin,

P R E F A C E.

Enfin , quoy que mon incapacité ne promette pas à ce Livre un succès fort heureux , j'estimeray pourtant n'avoir pas tout à fait perdu le tems que j'ay employé à le composer , s'il a l'avantage de donner ouverture à quelque personne plus éclairée que je ne suis , pour traiter le mesme sujet , d'une maniere qui réponde à son importance. Car, si cela arrive , j'auray toujours atteint le but que je me propose,

qui

P R E F A C E.

*qui n'est autre que de rendre
service au public.*

LE

LE MEDECIN

DE

SOI-MEME.

PREMIERE PARTIE,

Où

*L'on fait voir que l'Homme
a l'Instinct.*



N Amais les Philosophes n'ont été plus partagés, que sur ce qui concerne la nature de l'homme; & il semble en cela que Dieu ait voulu leur faire connoître, que les recherches qu'ils font d'une infinité de choses qui sont éloignées d'eux, sont vaines & inutiles; puisqu'ils ignorent ce qu'ils sont eux-mêmes, & les vraies causes de ce dont ils

A

ref-

ressentent plus intimement les effets.

Cependant ces Philosophes, dans la diversité de leurs sentimens , n'ont eu pour but que l'une de ces deux choses. Ils ont considéré cet homme, ou comme une portion & un écoulement de la Nature Divine , ou comme un associé & un compagnon des animaux. Quelques-uns en ont fait un Dieu sur la terre , & ont reconnu en luy des perfections qui approchoient fort de la Divinité; D'autres l'ont regardé comme tout-à-fait semblable aux brutes ; & quelques-uns même ont osé dire qu'il leur étoit inférieur.

Sur ce principe, il est aisé d'accorder leurs sentimens, quelque'opposés qu'ils paroissent. Il ne faut que faire reflexion sur les deux principales parties dont l'homme est composé, qui étant tout-à-fait différentes , se manifestent en luy par des effets différens,

ferens, sans pour cela rompre les liens qui les unissent d'une maniere surprenante.

En effet, si l'on regarde l'homme du costé de son ame, on aperçoit en luy des perfections qui l'élevent beaucoup au dessus des autres animaux; au lieu que le considerant du costé de son corps, on reconnoit qu'il a, dans la construction de ses organes, dans l'usage qu'il en fait, & dans les alterations qu'il souffre, tant de choses qui luy sont communes avec les brutes, que l'on ne pourroit pas se deffendre d'entrer dans le sentiment de ces Philosophes, qui ont crû sa condition plus miserable que celle des bêtes, s'il n'avoit, comme elles, de son fonds & par luy-même, les moyens d'éviter ces dereglemens, & d'y apporter les remedes quand ils sont arrivés, de conserver sa santé, & de la recouvrer quand il l'a perduë, par des voyes purement

naturelles : Ce qui luy manqueroit sans doute s'il n'avoit l'Instinct commun avec les autres animaux.

Ainsy, pour montrer que l'homme a l'Instinct comme les brutes, il faut sçavoir ce que l'on entend par ce terme, afin que si l'on remarque en luy quelque chose de semblable, on ait sujet de conclure qu'il a cet avantage.

Il seroit facile de s'expliquer sur ce terme, si l'on vouloit se contenter de l'idée qui est attachée à sa racine : Car le verbe latin *instigo*, d'où le substantif *instinctus* est dérivé, qui est ensuite passé dans nostre langue, ne signifiant autre chose en François sinon, je pousse, j'excite, j'ébranle, je donne du mouvement, on n'auroit qu'à dire ce qu'ont dit jusqu'ici la plupart des Philosophes, que l'Instinct des bestes est une impulsion qui les porte vers les choses qui leur sont utiles, & qui les fait

fait éloigner de celles qui leur sont nuisibles.

Mais, parceque cete explication de l'Instinct supposeroit dans les animaux un avantage, qu'on n'a peut-etre pas lieu de leur attribuer ; J'estime qu'il est mieux, sans s'arrester à son etimologie, de dire, que par l'Instinct des bêtes, on ne doit entendre qu'un certain principe qui est la cause de toutes les actions que nous leur voyons faire. Or comme entre les actions des bêtes, celles qui se rapportent à leur conservation, sont principalement celles qu'on attribue à leur Instinct ; je suis obligé de m'expliquer, & de dire, que je demeure bien d'accord que ce principe, que je reconnois dans les Animaux, est la cause de ces sortes d'actions ; mais qu'il ne l'est pas moins de toutes les autres qui semblent se rapporter à d'autres fins.

Mais, autant qu'il est aisé d'aper-

cevoir dans les brutes ce principe, qui les fait agir, autant est il difficile de sçavoir d'où il leur vient, & en quoy il consiste ; puisque tous les Philosophes en ont diversément parlé. Platon & Aristote, les plus celebres de l'Antiquité, n'ont pas été sur ce point plus conformes dans leurs sentimens, que sur toutes les autres questions qu'ils ont agitées. Le premier a crû, que c'estoit l'ame du monde qui donnoit ce principe aux animaux, comme il a pretendu qu'elle inspiroit à toutes les parties de l'Univers leur propre mouvement. Le dernier s'est imaginé, que cette pente leur venoit du Ciel, qui, selon luy, contient eminemment toutes les puissances de la nature.

D'autres ont regardé ce principe, & cette vertu d'agir dans les bêtes, comme quelque chose de si élevé, & si fort au dessus de leur portée, qu'ils ont crû, que lors qu'elles

les

les avoient à faire certaines actions surprenantes; que l'on attribüe communement à leur Instinct, elles étoient assistées d'un Divin secours: parceque Dieu les ayant créées avec toutes les vertus dont elles étoient capables, il s'esloit obligé de suppléer par sa bonté à leur foiblesse, quand il faudroit qu'elles fissent des actions qui excéderoient la force de leur nature.

Les Philosophes Modernes ne sont pas moins divisés que les Anciens, sur la maniere dont ce principe fait faire à tous les Animaux leurs actions les plus surprenantes.

Quelques-uns, donnant aux bêtes une raison imparfaite, & les croyant par conséquent capables d'imagination & de connoissance, rapportent cette cause de toutes leurs actions à leur imagination, qui sur le modelle de certaines images interieures, que la nature a imprimées dans leur Ame,

au moment de la naissance, formé des idées, qui portent l'animal à faire certaines actions, lors que les images, que les objets luy representent par l'entremise des sens externes, se trouvant conformes à ces images interieures, & cachées, la determinent à les considerer.

Mais d'autres, qui reconnoissent toutes les bêtes sans Ame, estiment que ce principe, qui les fait agir, ne procede que d'une certaine disposition, que l'ouvrier, qui les a faites, a donnée à leur cerveau, au moyen de laquelle l'impression, que les objets font sur les sens externes, se communiquant jusqu'au cerveau de chaque Animal, le determine à écarter ses fibres, pour laisser couler autant qu'il faut d'esprits animaux dans les parties, qui servent d'organe aux différentes actions qu'ils doivent necessairement faire, en consequence des divers ebranlemens que leur cerveau reçoit.

Beau-

Beaucoup d'autres Philosophes, qui ont fait des Sectes différentes dans ces derniers tems, ont parlé, & parlent encore diversement de ce principe, qui fait agir les Animaux. Mais, comme tous leurs raisonnemens ne sont fondés que sur l'une ou sur l'autre de ces assertions, que les bêtes ont une âme, & sont capables d'imaginer & de connoître : Ou qu'elles n'en ont point, & ne font rien qu'en vertu de la disposition des ressorts qui composent leurs machines, toutes leurs opinions, quoy qu'apparemment diverses, ne peuvent pas s'éloigner beaucoup de l'une des deux que je viens d'expliquer.

Après cela, si l'on me demande, laquelle de ces opinions est la plus vray-semblable, & en quoy j'estime que consiste cette vertu d'agir dans les Animaux; je ne repondray autre chose; si non, que je ne suis point obligé d'entrer dans cette discussion,

ni de m'expliquer davantage sur la cause des actions des bêtes ; puis qu'il suffit , pour me faire entendre dans la suite de ce traité , de supposer , comme une chose tres certaine , qu'il y a dans tous les Animaux un principe , tel qu'il puisse être , qui est la cause de toutes les actions que nous leur voyons faire , & qui nous surprennent. Que celles qui contribuent à leur conservation , & qu'on dit être communement les effets de leur Instinct , se doivent encore plus particulièrement rapporter à ce principe , auquel il m'importe peu qu'on donne le nom d'Instinct ou un autre ; & que si dans la suite je trouve à propos de me servir de ce terme , je n'entendray autre chose , par cette expression , qu'une vertu d'agir dans l'Animal.

Ce principe ainsy supposé dans tous les Animaux , comme la cause des actions qui contribuent à leur con-

conservation, & qu'on rapporte ordinairement à leur Instinct, il est aisé de faire voir, que l'homme doit avoir un pareil principe, qui doit être en luy la cause de pareilles actions, que l'on dira si l'on veut, être les effets de son Instinct; si faisant abstraction de sa raison, & le considérant comme purement animal, il est vray-semblable qu'il doive, comme les brutes, faire, pour sa conservation, des actions qui partent de ce seul principe. C'est ce que je vais tâcher de prouver, par raison & par experience.

L'homme étant reconnu, de tous les Philosophes, pour Animal, il doit avoir dans son espece, comme les autres animaux, les marques essentielles de l'Animalité: Or l'Instinct, ou plutost ce principe qui fait agir, se faisant remarquer dans toutes les bêtes, par des actions différentes en chaque espece, dont il y en a tou-

jours plusieurs qui contribuent à leur conservation; Il s'ensuit, que l'homme, dans son espece, doit avoir, comme les autres Animaux, des marques de ce principe, qui le fait agir, en faisant des actions que l'on ne puisse attribuer qu'à ce même principe, & qui se rapportent à sa conservation.

L'experience se trouve conforme à ce raisonnement : Car on ne peut nier que l'homme, dans les premiers têmes de sa vie, lors que sa raison se trouve embarassée dans l'imperfection des organes de son corps, ne fasse beaucoup d'actions qui luy sont avantageuses, & qui ne peuvent partir que de ce principe, qui luy est commun avec les bêtes, puisqu'il n'a pour lors aucun usage de sa raison. Ainsy, un enfant se porte d'abord à sucer la mamelle que sa mere, ou sa nourrice luy presente, & en exprime le lait, sans penser qu'il

a besoin de cet aliment pour sa nourriture. Ensuite, lors que les organes de ses sens se fortifient , & qu'il commence d'arrester sa veuë sur les objets qui se presentent à ses yeux; s'il fait effort pour s'éloigner de ceux qui luy sont desagreables ; s'il crie & se lamente, lors qu'une personne inconnüe, ou qui a quelque difformité dans le visage , le veut tirer des bras de sa nourrice : Dira-t-on que cet enfant fait effort, pour s'éloigner de cet objet desagreable, parce qu'il pense qu'il en sera moins offensé quand il en sera plus éloigné ? ou qu'il crie pour appeller quelqu'un à son secours ? Personne, je croy, ne le dira, puis qu'alors il n'est pas capable de former de tels raisonnemens, & que les brutes font la même chose, sans être éclairées des lumieres de la raison. Ces actions ne peuvent donc partir, que de cette vertu d'agir qui luy est com-

mune avec les brutes, que l'on dit être leur Instinct.

C'est par ce même principe, qu'un enfant tremble & hésite dans ses premières démarches, lors que la personne, qui avoit coûtume de le conduire, commence de l'abandonner à ses propres forces; & que pour marcher avec plus de seureté, il s'appuye sur les meubles, & fait tout le tour de la chambre, pour approcher de la personne qui l'appelle, au lieu d'aller à elle directement; car il ny a pas d'apparence qu'il fasse ce long raisonnement; qu'étant trop foible pour marcher seul, il peut tomber, & se blesser en tombant; que l'appuy des meubles empêchera cette cheute & cette blessure; qu'encore que le plus court chemin, pour approcher cette personne, soit d'aller droit à elle, il vaut mieux néanmoins en faire davantage, allant au long des meubles,

pour

pour s'empêcher de tomber. Cet enfant, qui n'a encore la raison qu'en puissance, n'est pas capable de ces reflexions.

Je me rendrois trop ennuyeux si je voulois deduire dans le detail toutes les actions que cette vertu si puissante fait faire à l'homme, dans le tems de son enfance; & celles que j'ay rapportées suffisent, pour faire voir qu'une infinité d'autres que les enfans font, sans le secours de la raison, ne peuvent partir que du même principe.

Mais, ce n'est pas seulement dans les premiers tems de la vie que ce principe interieur fait faire à l'homme des actions qui tendent à sa conservation. Les lumieres de la raison, dans leur plus grande vigueur, n'ofusquent point tellement celles de la nature, qu'elles ne se fassent souvent entrevoir, par certaines actions qui luy échappent, & dont l'homme

me le plus raisonnable ne peut-être le maître, dans tout le cours de sa vie.

Par exemple, combien de fois nous est-il arrivé, ayant l'esprit occupé de quelque affaire importante, de faire un repas sans y penser, pensant uniquement à l'affaire dont nostre ame étoit occupée ? Combien de fois, ayant l'esprit occupé de cette manière, & étant saisis de froid, venant à entrer dans un lieu où il y avoit du feu, avons nous, sans y penser, dressé nos pas vers ce feu, & profité de sa chaleur, en pensant toujours à l'affaire dont nostre esprit étoit fortement épris ? Il est sans doute qu'en ces occasions c'est le seul principe, dont nous parlons, qui nous fait agir, sans que nostre Ame, toute pleine des choses qui sont de son ressort, y ait aucune part.

Que si après avoir fait un faux pas, nous sommes en danger de
donner

donner du nez en terre, quels mouvemens, & quelles contorsions ne faisons nous pas, pour nous en empêcher, & pour nous remettre dans l'équilibre? On ne dira pas que nostre raison nous donne dans l'instant toutes ces instructions; il faut donc que ce soit la nature, ou pour mieux dire ce principe, qui est la cause de tout ce que nous faisons. Mais si malgré tous ces efforts nous venons à tomber, nous portons aussi-tôt nos mains & nos bras au devant de nostre corps; & ce n'est pas ensuite d'aucun raisonnement, qui nous ait déterminés à exposer une partie moins considérable, pour conserver celle qui l'est davantage; car nous serions tombés & blessés avant que d'avoir formé ce raisonnement, & nous être déterminés. C'est donc la seule nature qui nous induit, en ces rencontres, à prendre des mesures tres soudaines & tres justes, pour nostre conservation. Je

Je ne parle point de ce que font les insensés, sans l'entremise de leur raison, dont ils ont perdu l'usage: Car, comme il paroist par les exemples que je viens de rapporter, que les seules lumieres de la nature guident tres souvent les plus raisonnables; Il est evident que les bons offices qu'elles rendent à des hommes reduits, pour ainsy dire, à la condition des brutes, sont d'autant plus sensibles, que la raison qu'ils n'ont plus, n'en peut être la cause.

Or, il ne suffit pas d'avoir fait voir par raison & par experience, que l'homme, considéré comme purement Animal, a chez luy cette vertu d'agir, qu'on nomme Instinct dans les brutes; Il faut encore remarquer, que comme ce principe suffit à ces brutes pour les maintenir en santé, & se guerir de toutes leurs maladies; Il pourroit aussi suffire à tous ceux d'entre les hommes, qui vou-

voudroient s'en servir à même fin.

En effet, nous ne pouvons pas ignorer, pour peu que nous veuillons nous rendre sensibles à nous-mêmes, que nous n'ayons des présentimens de la plupart de nos maladies, & même de celles qui nous accablent le plus soudainement, qu'on ne peut rapporter qu'à ce principe : & je m'assure que tous ceux qui, durant le cours de leur vie, ont esté attaqués d'un ou plusieurs de ces grands orages, conviendront que long tems avant que d'estre tout à fait abbatus, ils ont eu des presages frequens & reïterés de la ruine de leur santé, c'est-à-dire qu'ils ont senti, ou se sont apperceus de plusieurs des signes, dont je parleray dans la Section suivante, que je pretens estre les avantcoureurs des maladies; & que ceux-mêmes qui n'ont point esté surpris de ces grands orages, seront obligés d'avouer, qu'ils n'ont

n'ont pas laissé de ressentir de tems en tems, ou d'apercevoir ces memes signes ; mais que la diete, quelque violent exercice, une soudaine évacuation, ou enfin la force de leur constitution, les ont empêchés de tomber.

Si donc il est vray, qu'au moyen de ce principe, qui chez nous comme chez tous les autres animaux, dirige & fait agir tous les ressorts de nostre machine, nous ayons, comme eux, des présentimens de la plupart des dereglemens qui nous arrivent ; Il faut necessairement convenir, que nous en profiterions comme eux, si une infinité d'autres soins, qui nous occupent continuellement, ne nous empêchoient de chercher, comme ils font, dans toutes les choses qui nous environnent, des moyens seurs & efficaces d'éviter ces dereglemens, lors que nous en sommes menacés.

Mais,

Mais, qui a-t-on vu jusqu'ici, dira quelqu'un, & qui voit on encore à présent, qui se laissant conduire aux lumieres que l'Instinct nous fournit, & suivant, comme les bêtes, les seuls conseils de la nature, ait trouvé le secret de se maintenir toute sa vie dans une santé parfaite, sans le secours de la Medecine ordinaire? Ne voit on pas au contraire que ceux qui passent dans le monde pour les plus sages, & les plus éclairés se reposent du soin de leur santé, sur les Medecins, suivent ponctuellement leurs conseils & leurs ordonnances? Si les hommes les mieux sensez en usent de cette maniere, il faut bien qu'ils reconnoissent que la nature seule ne peut pas leur fournir ces moyens si salutaires, qu'ils sont obligés de chercher ailleurs.

Voici ce que j'ay à repondre à cette objection. Qu'il y a eu de tout tems peu de vrais sages dans le monde,

monde, s'il est vray que la veritable sagesse consiste à se connoistre & s'étudier soy-mesme; que ceux qui ont passé & qui passent pour les plus sages, ayant toujours esté, & étant encore, uniquement occupés de l'establissement de leur fortune, n'ont point pensé & ne pensent point à acquérir cette connoissance, qui leur donneroit les moyens de se conserver la santé, par le seul secours de la Medecine qu'ils ont chez eux; que cet obstacle n'a pourtant pas toujours esté si invincible, qu'il n'y ait eu quelques-uns de ceux du caractere dont je parle, qui l'aient surmonté & que ce qu'un petit nombre, a pû faire, auroit pû & pourroit encore estre fait par une infinité d'autres, qui auroient voulu ou voudroient faire un bon employ de leurs lumieres naturelles.

Nous en avons des exemples dans les siecles anciens, & dans le
nostre:

nostre : Caton le Censeur, l'un des plus sages d'entre les Romains, déroboit, aux penibles fonctions de sa Magistrature, ce qu'il luy falloit de temps pour estre à luy-mesme son Medecin, & à toute sa famille ; & l'Historien de sa vie rapporte, que cet illustre Romain se vantoit de s'estre toujours conservé luy, & ses domestiques, dans une parfaite santé, par la maniere de Medecine qu'il s'étoit faite. Or cette Medecine n'étoit pas vray-semblablement fondée sur les regles ordinaires de cet art, puisque le mesme Auteur rapporte encore, que la Medecine & les Medecins luy estoient suspects, & qu'il commandoit à son fils de les fuir tous également. Il falloit donc que ce regime de santé fust établi sur les observations qu'il avoit faites sur luy-mesme, & sur ceux de sa famille, par ses propres lumieres. Ce qui n'est autre chose qu'avoir suivi les
con-

conseils de la nature pour se conserver la santé.

Ce que Michel de Montagne dit de ses Ancestres, n'est pas de moindre force, pour faire voir qu'on peut, quand on le veut, trouver dans son propre fonds, les moyens d'estre à soi-mesme son Medecin, durant tout le cours de sa vie. Voicy comme il parle dans le 37. Chap. du 2 livre de ses Essais, si pleins de bon sens & de judicieuses pensées. *Mon pere a vescu soixante & quatorze ans, mon ayeul soixante & neuf, mon bisayeul pres de quatre vingt, sans avoir goûté aucune sorte de Medecine, & entre eux tout ce qui n'estoit de l'usage ordinaire, leur tenoit lieu de drog-ue.*

Voici ce qu'il dit un peu après de ses oncles, du costé de son pere; *Le dernier des freres & de bien loing le dernier, se soumit seul à cet art, & luy succeda si mal, qu'estant en ap-*

parence de plus forte complexion , il mourut pourtant longtems avant les autres.

Si les Ancestres de Montagne se sont tres bien-trouvés, de n'avoir point commis leur santé à des soins étrangers , il s'est tres-bien-trouvé lui-mesme de les avoir imités ; surquoy il dit , parlant de lui. *J'ay été assés souvent malade , j'ay trouvé, sans leur secours, mes maladies aussi douces à supporter , & aussi courtes que nul autre , & si je n'ay point meslé l'amertume de leurs ordonnances. La santé, je l'ay libre & entiere , sans regle & sans autre discipline que de ma coûtume & de mon plaisir.* Et il ne faut pas croire que cet Auteur si raisonnable , ait mal parlé des Medecins & de la Medecine par une averfion purement hereditaire contre cette profession : Car prévoyant qu'on pourroit luy faire ce reproche , il s'ef-

B force

force d'oster cette pensée de l'esprit de ses Lecteurs, en rendant raison des causes de son aversion pour une science qui est si generalement estimée. Il est possible, dit cet Auteur, que j'aye receu d'eux, il entend ses Ancestres, cette Dispatie naturelle à la Medecine : mais s'il n'y eust eu que cette consideration, j'eusse tâché de la forcer. Car toutes ces considerations, qui naissent en nous sans raison, elles sont vicienses ; C'est une espece de maladie qu'il faut combattre. Il peut-être que j'avois cette propension, mais je l'ay appuyée & fortifiée par les discours, qui m'en ont établi l'opinion que j'en ay. C'est une chose precieuse que la santé, qui merite à la verité qu'on employe, non le tems seulement, la sueur, la peine, & les biens, mais encore la vie à sa poursuite. Mais j'ay quelques autres apparences qui me font desfier de toute cette Marchandise.

L'Au-

L'Autheur rapporte encore beaucoup d'autres raisons, pour éviter ce reproche ; mais un Livre aussi connu que le sien , estant entre les mains de tout le monde , on peut y avoir recours , sans qu'il soit besoin de transcrire ici une longue suite de discours , qui ne serviroit qu'à augmenter un volume , que je n'ay pas dessein de grossir par les Citations.

Au reste, je n'ay pû me dispenser de rapporter ces exemples si authentiques de gens sages & éclairés , qui par leur attention sur eux-mêmes, ont trouvé les moyens de se conserver en santé jusqu'à la Vieillesse ; pour faire voir à une infinité de gens, qui decident de tout suivant leurs préjugés , que cette proposition d'estre attentifs aux presentimens que nostre Instinct nous donne de la plupart de nos maladies pour les éviter , n'est pas un projet chimerique, impossible dans son

execution; mais un avis salutaire, dont il est facile à un chacun de profiter, pour se procurer le plus souhaitable de tous les biens.

Mais, si les plus sages, & les plus éclairés d'entre les hommes, trouvent dans leur sagesse des obstacles capables de les empêcher de suivre les conseils de la nature pour la conservation de leur santé, il semble, par la loy des contraires, que les plus ignorans & les moins sensés doivent en faire un meilleur usage, & que n'estant point distraits par l'embarras des affaires, ny occupés de ces grands desseins qui roulent dans l'esprit de ceux qui sont élevés aux grandes Charges, ils doivent estre toujours disposés à écouter la Nature, & à profiter de ses advertissemens. C'est aussi ce qui se trouve veritable; & je crois même que la necessité ne contribue pas peu à leur donner cette attention.

Nous

Nous voyons à la campagne un grand nombre de misérables éloignés des lieux où l'on trouve des Medecins , qui n'ayant pas les moyens de fournir aux frais qu'il faudroit faire pour les consulter , se guerissent eux-mêmes , par les remedes qu'ils ont inventés & éprouvés, de tres facheuses maladies, contre lesquelles toute la science des Medecins auroit, peut-être, eu peu d'effet. Quand ces gens-là se sentent avoir besoin d'estre purgés par les marques que leur Instinct leur en donne, ils ne vont point chez un Droguiste chercher les Feuilles orientales, la Casse du Levant, la Manne de Calabre , ou d'Alexandrie , la Rheubarbe de la Chine , le plus souvent sophistiquées , & mises à un prix excessif: Ils se servent des Simples que la Nature leur presente dans les lieux où ils se trouvent , & ces Simples ont bien plus de vertu

dans le climat où ils sont pris leur naissance , que ces drogues rares auxquelles le transport oste beaucoup de leur qualité.

Mais , à mon sens , la plus forte preuve qu'on puisse alleguer , pour montrer que tous les hommes ont chez eux une Medecine naturelle, se peut tirer de ce raisonnement.

Si la Nature n'avoit pas donné à tous les hommes les moyens de prévenir leurs maladies , & de s'en délivrer, lors qu'ils en sont attaqués , il est certain que la Medecine reduite en art , ayant ses regles & ses preceptes , & pratiquée par des gens qui en fassent une profession particuliere , auroit dû estre de tous les tems , & de tous les pays ; qu'elle auroit dû commencer avec le Monde , & finir avec luy. Or il est manifestement faux que cette Medecine se soit étendue jusques dans les premiers tems du Monde , puisqu

que quelque soin qu'on ait pris de la placer dans les siècles les plus reculés, pour la rendre venerable par son antiquité, on ne la reconnoist cependant pour Medecine reduite en art, dans l'Histoire Sainte & profane, qu'aprez plusieurs siècles écoulés. Il faut donc necessairement convenir que les premiers tems du Monde, n'ont point eu l'avantage de cette Medecine. Il faut de plus tomber d'accord, que l'usage en a esté fort long tems interrompu parmi les peuples les mieux policés, tels qu'ont esté les Romains, à moins que l'on ne veuille refuser à l'Histoire la creance que tout homme de bon sens est obligé de luy donner. Enfin l'on ne peut pas disconvenir, qu'une infinité de peuples de l'un & de l'autre hemisphere, ne soient encore maintenant, comme ils ont esté, sans ces Medecins, & sans cette Medecine; que parmy

ces peuples les hommes vivent aussi long tems, que parmi ceux qui se servent de la Medecine d'usage; qu'ils sont sujets aux mesmes maladies, & qu'ils s'en guerissent par des remedes qui leur sont familiers, & dont les effets leur sont connus par un grand nombre d'experiences, plus aisement & plus seurement que par ceux dont se sert la Medecine du tems. Et pour s'en convaincre il ne faut que lire ce que nos Voyageurs modernes nous disent de la Medecine des Indiens.

L'un d'eux, Thomas Gage, parle ainsi de celle dont se servoient les anciens habitans de la nouvelle Espagne. Ils avoient tous, dit-il, une grande connoissance des herbes, même jusques aux femmes & aux enfans : la necessité les ayant obligés de chercher celles qu'ils s'imaginoient pouvoir les soulager, & que l'experiance avoit justifié estre propres à la guerison
de

de leurs maladies. Ils pensoient peu en Medecins. Ils guerissoient presque toutes sortes de maladies avec des herbes, connoissant celles qui étoient spécifiques à chaque maladie. Un autre Voyageur, Herver, a parlé ainſy de la Medecine des anciens peuples de l'Amerique. Ils n'avoient point, dit cet Auteur, parmi eux de Medecins : Mais ils se guerissoient eux-mêmes de toutes sortes de maladies, par des remedes dont ils avoient reconnu la vertu contre chacune, par un grand nombre d'experiences.

Maintenant, quelle consequence tirer de ces raisonnemens, de ces Relations, & de toutes ces preuves? sinon qu'il n'y a point d'homme qui ne puisse, par son Instinct, pour peu qu'il veuille y donner d'attention, se conserver la santé, éviter la pluspart des maladies, & mesme s'en guerir comme les brutes : Que chaque homme en particulier peut

se servir de cette Medecine naturelle , avec d'autant plus d'avantage, que sa raison luy donne lieu d'en faire un meilleur usage que les autres animaux qui en sont privés , & qui ne peuvent par consequent , en éprouvant les remedes dont ils se servent , faire les reflexions dont l'homme est capable.

Cette mesme raison , met l'homme en estat de se mieux estudier lui-mesme que toutes les brutes qui sont incapables de Se connoistre , parcequ'elles sont sans connoissance. La raison donne encore lieu à l'homme de choisir entre plusieurs remedes celui qu'il reconnoit luy estre le plus propre & le plus familier ; au lieu que les autres Animaux d'une mesme espece , usent tous du mesme, n'estant pas capables de ce raffinement.

Enfin , s'il est vray que certains tems, & certaines conjonctures secondent

condent souvent l'effet des reme-
des, il est sans doute aussi que la
raison fait que l'homme, après s'estre
servi des memes remedes en divers
tems, venant à faire reflexion sur
leurs differens effets, peut prendre,
avec plus de justesse & de discerne-
ment, les occasions propres à les fai-
re réussir.

Il seroit donc à souhaitter que
nous fissions là-dessus des reflexions
un peu serieuses, pour ne pas laisser
inutile le precieux talent que nous
avons tous reçu de la Nature pour
la conservation de nostre santé: &
nous les ferions, sans doute, si nous
etions bien persuadés que la Mede-
cine étudiée ne nous est pas plus
necessaire, qu'à tant de peuples d'un
tems passé & du present, de l'un
& de l'autre hemisphere, à qui nous
sommes en tout semblables, qui
ont eu lieu d'estre contents de ne s'en
estre point servis, & qui ont lieu

de l'estre encore de ne s'en servir point. Qu'ainſy nous n'avons beſoin, pour nous conſerver en ſanté, & meſme pour nous ſoulager dans nos maladies, que du Medecin & de la Medecine que Dieu & la Nature nous ont communiquée; que de la Medecine que nous trouvons facilement dans noſtre climat, & du Medecin qui eſt en nous-meſmes. Qu'enfin l'Inſtinct eſt le grand Medecin de tous les hommes en general, & en particulier preferable à tous les autres Medecins, & les remedes qu'il nous fait trouver pour la guerifon de nos maladies preferables à tous les remedes que l'art prepare à grands fraix; comme on le verra encore mieux dans la ſeconde & troiſieme partie de ce traité.

LE MEDECIN

D E

SOI-MEME.

SECONDE PARTIE,

Où l'on fait voir, par quels signes l'Instinct fait présenter les Maladies,

Et où l'on parle aussi, par occasion, de leurs causes les plus ordinaires, & du lieu où elles ont leur siège.



'Est à l'Homme une indispensable nécessité de mourir, & quand Dieu luy-mesme ne s'en seroit pas expliqué tres clairement, la mort constante & immémoriale de tous ceux qui nous ont précédés, & de ceux

que nous voyons mourir chaque jour, suffiroit pour nous en convaincre.

Mais qu'il luy soit inevitable d'estre continuellement affligé d'un grand nombre de maladies, c'est ce qu'on peut mettre en doute.

Pour moy je pretens au contraire, qu'en la mesme maniere que nos lumieres artificieles bien fabriquées, pourvu qu'elles ne soient point agitées du vent, n'ont besoin que d'estre mouchées de tems en tems, pour éclairer le lieu où elles sont jusqu'à ce qu'elles soient consumées. Les hommes doués d'une bonne constitution, peuvent aussi se maintenir en santé durant tout le cours de leur vie, pourvu qu'ils ayent soin de prévenir, par les moyens que je proposeray dans la suite, les maladies dont l'Instinct leur donne des indices, si ce n'est que la vieillesse diminuant leurs forces après l'âge de

cinquante ans, les rende mal-propres à faire certaines actions de vigueur qu'ils faisoient aisément dans leur jeunesse; ou que les blessures, les cheutes, & une infinité d'autres rencontres fâcheuses, comme des vents impetueux, éteignent ou affoibissent en eux la lumiere qui les fait vivre.

Mais si la Divine parole & l'experience de tant de siècles nous ont persuadé la necessité de la mort; Il faut avoüer que Galien & ses Sectateurs, ont beaucoup contribué à nous faire haïr la vie par ce long étalage de maladies qu'ils nous ont laissé dans leurs livres, dont les noms bizarres sont capables d'estonner les plus intrepides, & de faire passer les Medecins pour de grands Docteurs dans l'esprit du peuple, qui n'entendant pas ces noms tirés des langues scavantes, se persuade qu'ils cachent de grands mysteres.

Ces

Ces Messieurs ne sont pourtant pas, à le bien prendre, tout à fait blamables d'en avoir usé de la sorte; car n'ayant jamais bien connu les causes de la plupart des maladies, ny sceu de bons remedes pour les guerir, ils se feroient rendus ridicules, s'ils n'avoient au moins sceu renfermer sous des noms inconnus, les actions qu'elles interessent, ou les accidens qui les accompagnent, parceque ces choses estant connües d'un chacun, la moindre femme, en designant dans sa langue naturelle une maladie, ou par l'action blessée, ou par le plus remarquable de ses accidens, auroit paru aussi sçavante qu'un Medecin.

L'Invention estoit bonne, mais dans ces derniers tems ils ont eu affaire à des esprits éclairés, qui ont représenté, par de si vives couleurs, la vanité de la Medecine & la temerité de ceux qui la pratiquent,

qu'une

qu'une infinité de personnes sont à present revenueës de la folle estime qu'elles avoient pour cet art & pour les artistes , & tombent d'accord que pour estre Medecin il suffit de sçavoir le nom des maladies, & de payer d'effronterie au defaut de remedes pour les guerir.

Au reste, il ne faut pas s'estonner qu'on ait depuis peu penetré le secret d'un art qui avoit esté jusqu'ici de la Magie noire : Nostre Monarchie n'a eu aucun regne si fertile en grands changemens, que celuy sous lequel nous avons le bonheur de vivre. Le genie éclairé du Prince a porté par tout la lumiere ; & autant que ceux, qui ont vescu dans les siecles precedens, ont esté disposés à croupir dans leur ignorance, en se laissant conduire à leurs préjugés, & en suivant servilement les maximes receües; autant sommes nous seurs dans le nostre, en surmon-

tant

tant ces deux obstacles d'acquies en peu de tems les connoissances les plus certaines que les hommes puissent avoir en ce monde.

Toutes choses se font apresent d'une autre maniere que par le passé; & sans parler des grands changemens qui sont arrivés dans la conduite des Finances, dans l'administration de la Justice, dans les reglemens de la Police, & generalement dans toutes les parties de l'Estat, il est certain qu'on a trouvé les moyens d'estre en peu de tems éclairé dans toutes les sciences & dans tous les arts.

On fait la guerre aujourd'huy tout autrement, qu'on ne la faisoit autrefois : on assiegeoit pour lors une place de trois lieues loin; ensuite, après avoir fait de longues lignes de circonvallation & de contrevallation, suivant exactement les regles de Mathematique, on tachoit,

par

par de longs travaux, de s'avancer peu à peu, en sorte qu'avant d'estre à la portée du Canon on avoit le tems de penser à sa confession generale: Maintenant On va droit à la palissade l'espée à la main; On insulte les dehors, & après s'estre retranché sur un bastion en plein jour, on oblige le Gouverneur à battre la chamade.

Il en est demême des autres professions, qui sont toutes infiniment plus éclairées qu'elles n'ont esté. Pourquoi donc la Medecine resteroit-elle seule dans la confusion & dans les tenebres? Il est vray qu'elle a esté long-tems la moins connue de toutes. C'estoit un phantôme à faire peur, parce qu'elle estoit déguisée sous des habits de Grec, & de Latin. C'estoit une hydre, dont le François devoit estre l'Hercule: Car depuis qu'on la vetüe à la Française, elle a montré toute sa honte, toute

toute son inutilité, & elle a paru plutost une science de mots, qu'un art utile à la santé de l'homme. Mais on me dira qu'il y.a de la temerité à parler mal d'un art si considerable, puisqu'on ne le peut faire sans blâmer les grands hommes qui s'y sont appliqués : qu'Hippocrate a fait des merveilles : que rien ne peut estre mieux tourné que les écrits de Galien ; & que c'est payer de beaucoup d'ingratitude ces illustres personages qui ont employé tant de veilles pour nous instruire dans les beaux & sçavans ouvrages qu'ils nous ont laissés.

Je répons à cela que je ne prétens point mal-parler de la veritable Medecine , qui est celle qu'Hippocrate a suivie ; que ce grand Homme est digne d'une eternelle louange , pour avoir fait ces exactes & curieuses observations, qui servent encore aujourd'huy de guides aux verita-

veritables Medecins. Mais que celle, qui est maintenant suivie des plus fameux Docteurs, qui sont assés connus sous le nom de Galenistes, ne merite que du mepris, parce que sa theorie n'étant fondée que sur un verbiage sec & aride, de qualités excessives, de facultés en defaut, & de vertus occultes, & sa pratique que sur trois remedes indifferemment repetés pour toutes sortes de maladies, elle n'a rien qui puisse satisfaire un Homme qui veut se remplir l'esprit de quelque chose de Solide.

Car, supposons qu'un Medecin, apres beaucoup d'étude, s'est rendu fort intelligent dans les ouvrages de Galien; que luy en revient-il, que de savoir donner des definitions & des divisions des maladies, un peu plus conformes aux regles de l'Ecole, que ceux qui ne les ont jamais leus? de faire un peu plus regulierement son prognostiq douteux, qui rendra ceux

à qui il dira son sentiment , plus embarrassés qu'ils n'étoient avant qu'ils luy eussent parlé. Enfin peut être qu'il pourra, par son babil, jeter de la poudre aux yeux de quelque Idiot ou de quelque Femme, & briller un peu plus qu'un autre dans la Conversation. Mais de bonne foy, est-ce un bon remede pour un malade qui souffre, de voir dans sa chambre trois ou quatre Medecins, se debatre sur un passage obscur d'un Auteur, au sujet de sa maladie, & se donner la torture pour concilier ses contradictions lors qu'il ne s'agit le plus souvent que de déplacer quelques excremens arrestés, par le moyen d'un simple lavement? Qu'un pôvre malade en cet estat auroit raison de dire à ces faux Docteurs, en se plaignant d'un contretems si ridicule, ce qu'un de nos Poëtes dit à un Pédant, dans une occasion presque semblable.

Messieurs

Messieurs, tirés moy du danger,

Vous feres apres vos harangues.

Je ne disconviens pas qu'on ne puisse, dans des Ecoles publiques & dans des conferences particulieres, examiner la pensée d'un Auteur, & agiter quelque problemes par maniere de divertissement : Mais quand il est question de secourir un malade qui souffre, rien n'est moins raisonnable que cet entassement de paroles, qui ne luy donne aucun soulagement.

De ce que je viens de dire, il s'ensuit qu'un des plus grands malheurs qui puisse nous arriver, est de negliger de nous servir avantageusement des signes que nostre Instinct nous donne de la pluspart de nos maladies, & d'estre ensuite obligés de demander les Medecins quand nous ne sommes plus capables de nous donner à nous-mêmes le secours dont nous avons besoin, & que
nous

nous ne pouvons raisonnablement attendre , ni de leur ignorance, ni du peu d'intérêt qu'ils ont à nous le procurer. Qu'ainsi nous ne scaurions estre trop attentifs à ces mesmes signes , pour nous maintenir en santé , & éviter les maux dont ils nous menacent , ce que je vais tâcher de faire voir tres-clairement.

Pour cela il faut sçavoir que sans s'embarasser de cette longue liste de temperamens , qu'on dit estre aussi differens que les visages, il n'y a à cet égard que de deux sortes de personnes , les unes sont naturellement douces d'une bonne & forte constitution , les autres d'une constitution fresle & caducque.

C'est un grand avantage d'estre naturellement bien-disposé : Car pour lors il n'y a qu'à mener une vie réglée pour jouir d'une santé parfaite ; Mais quand on est naturelle-
ment

ment doiïc d'une mauvaife constitution , on court rifque , pour peti qu'on neglige les préfentimens de fon Inftinét , de mener une vie miferable, & de fervir longtems de pâture aux Medecins & aux Apotiquaires.

De plus, il faut eſtre informé que ce fatras de maladies, qui a donné lieu à des monceaux de Volumes, & dont les diviſions pouſſent à bout les plus heureuſes memoires , ſe peut reduire à deux chefs principaux; Les unes ſe font, & les autres ſont faites. Les Maladies faites ſont l'objet de la Medecine qui guerit les maux preſens , Nous les abandonnons aux Medecins; ſi le hazard en guerit quelques-unes entre leurs mains, à la bonne heure. Les Maladies à faire regardent la Medecine qui previent les maux dont on eſt menacé. Noſtre Medecin interieur ne manque gueres de nous en donner des marques,

qui seront incontinent le sujet de nos reflexions.

Le periode de la Maladie qui se fait, est depuis que l'on commence à ressentir quelque chose de ce que nous dirons, en parlant des signes qui nous font prevoir nos Maladies, jusqu'à ce que la fièvre se soit déclarée : Car la fièvre déclarée nous fait connoître que le Cœur est atteint, qui estant la principale partie de nostre corps, ne peut souffrir d'atteinte qui ne se fasse ressentir à toutes les autres, ce qui cause chez nous un desordre qui nous met hors d'estat de nous secourir nous-mêmes dans nostre besoin : & c'est pour lors que les Medecins triomphent, & que nostre vie devient le jouët de leurs doutes & de leurs conjectures.

Avant de designer plus particulièrement par quels signes nostre Instinct nous fait prevoir nos maladies,

je croy qu'il n'est pas mal à propos de parler de leurs Causes les plus ordinaires, & du lieu où elles ont leur siege; parceque cette seule connoissance nous les peut faire éviter, pour peu que nous nous attachions à combattre ces causes & à les éloigner.

Des Causes, & du Siege de la pluspart des Maladies.

Les anciens Medecins n'ont pas moins raisonné sur les Causes des Maladies, que sur tous les autres points qui les concernent. Hypocrate a crû qu'elles procedoient toutes de trois principes, du Ciel, de l'Air, & des Offences exterieures. Beaucoup d'autres, qui ont écrit après luy, ont dit la même chose en d'autres termes: Mais sans m'arrêter à les transcrire, ma pensée est, qu'elles sont pour l'ordinaire la suite de l'une de ces quatre choses, du

Chagrin & de la Debauche , qui en sont les causes éloignées ; de la Quantité du sang & du trop long Séjour des excremens dans les gros boyaux, qui en sont les causes prochaines ; & que le premier Siege de la plupart des Maladies internes, n'est point, comme presque tous les Medecins se le sont imaginé, au Pancreas , au Mezentere , à la Rate , ou au Foye , mais aux Vaisseaux & aux Intestins , principalement à cet endroit que les Anatomistes nomment Colon.

Du Chagrin, comme Cause éloignée des Maladies.

IL y a peu d'hommes sur la terre qui ne sçachent ce que c'est que le Chagrin , moins pourtant par raison que par experience. La vie humaine est un flux & reflux continuël de prosperités & d'adversités ; &
les

les oppositions, qui se trouvent entre ces deux estats , excitent en nous des mouvemens opposés , & des passions fort différentes : La tranquillité de l'esprit, qui accompagne la bonne fortune, est fort propre à conserver la santé : Car quoy que l'esprit & le corps soient de différente nature, ils ont néanmoins des liaisons , qui les assujettissent tellement l'un à l'autre, qu'il ne se fait rien de réglé dans le tout qu'ils composent, qu'ils n'y contribuent également.

Toutes les actions, qui se font chez nous, s'accomplissent par le moyen des Esprits Vitaux & Animaux. C'est leur commerce qui fait subsister cette union si parfaite, qui se remarque entre le Cœur & le Cerveau , qui sont les principaux organes de nostre corps : Il ne se fait au Cerveau d'Esprits animaux qu'autant que le Cœur luy fournit de

§4 LE MEDECIN

matiere, par cette subtile portion du sang qui y est portée par les Arteres; & le Cœur, qui est un muscle, n'a, par son mouvement continuel, la puissance de lancer le sang à tout le corps, que par le moyen des Esprits que le Cerveau luy fournit par les Nerfs: De là il arrive que l'Ame, qui se sert des Esprits animaux pour faire sentir ses impressions à toutes les parties, leur en départ à toutes, lors qu'elle est tranquille, autant qu'elles en ont besoin pour faire les actions auxquelles elles sont destinées: Au lieu que dans la mauvaise fortune, estant agitée d'une foule de pensées desagreables, que luy font naistre une infinité d'incidens, qui donnent entrée chez elle au Chagrin & à la Melancolie; alors, outre qu'estant fortement appliquée aux causes de sa tristesse, elle dissipe beaucoup de ces Esprits, & dans les longues veilles, & dans les pei-
nes

nes qu'elle souffre, pour trouver les moyens de détruire ou d'éloigner ces causes; alors dis-je, tout ce que le Cerveau en peut former, suffit à peine aux parties qui servent aux desseins de l'Ame, pour faire les mouvemens précipités qu'elle leur demande: Ainsi la plus grande partie coulant dans les nerfs qui sont destinés pour les porter à ces Parties, il n'en coule que fort peu dans les autres nerfs; Or les Parties qui servent au changement des alimens, & à toutes les actions qu'on nomme naturelles, ne servant de rien aux passions, il s'ensuit que les nerfs, qui vont à ces Parties, ne reçoivent du Cerveau que tres peu d'Esprits, qui ne meuvent leurs fibres que foiblement; ce qui est cause que les coctions se font mal, que les excremens ne sont chassés qu'avec peine; & leur trop long sejour est la cause prochaine des

Maladies , comme on le verra dans la suite.

On peut ajouter, que la grande dissipation des Esprits animaux, quand l'Ame est triste & inquiete, fait que coulant du Cœur au Cerveau plus de sang qu'à l'ordinaire, pour reparer la perte de ces Esprits, la nourriture de toutes les autres parties est par ce moyen fort diminuée & changée dans sa qualité, parceque c'est toujours le meilleur sang qui se porte au Cerveau: Ce qui cause un notable dommage à tout le corps , & principalement aux Parties membraneuses qui s'affoiblissent & se desseichent par le defect d'une matiere propre à les conserver : Et ce dommage arrivant aux intestins, comme à toutes les autres; il est certain qu'ils ne peuvent qu'à-peine chasser les excremens, par leur mouvement vermiculaire, étant privés des Esprits animaux , par
l'entre-

l'entremise desquels ce mouvement s'accomplit.

Aussi voyons-nous, que ceux qui sont naturellement d'une humeur sombre & chagrine, qui se donnent à l'étude, ou à d'autres emplois qui demandent beaucoup d'application, n'ont pas d'ordinaire beaucoup d'embonpoint, souffrent des constipations fréquentes, & pour comble de malheur sont sujets à s'in-fatuer de la Médecine, à consulter souvent les Médecins, & à se croire extrêmement Malades avant qu'ils soient disposés à le devenir. Ces gens-là, après avoir grossi le croc d'un Apotiquaire du régime de leur santé, peuplent les cimetières de fort bonne heure, & s'exemptent, par une mort avancée, des incommodités de la vieillesse.

*De la Debauche, comme cause
éloignée des Maladies.*

LA debauche, comme cause des Maladies, consiste en deux points principaux ; Aux excès du boire & du manger , & à l'usage immodéré des plaisirs de l'amour. Ce sont là deux écueils, contre lesquels la plupart des fortes constitutions se brisent ; & les debris funestes des naufrages qui s'y font , sont d'un grand revenu aux Medecins , & aux Maistres des Ceremonies funebres.

Pour bien concevoir comment les excès du boire & du manger peuvent causer des Maladies , il n'y a qu'à considerer comment l'estomac & les intestins agissent sur les alimens pour les changer en chyle: Car si l'on considere que toutes les fibres, qui composent le tissu de ces parties, sont comme autant de pe-
tits

tits ressorts , qui par leur contraction
 & leur relâchement , entretiennent
 les alimens dans un continuel mou-
 vement , qui , joint aux acides dissol-
 vans , les atténue , les brise , & les
 fait entièrement changer de nature ;
 on juge aussitôt que ces ressorts
 perdent leur action , par la conti-
 nuelle pression & tension que leur
 cause cette excessive quantité d'a-
 limens , qui remplit les espaces qui
 sont formés par leurs contours , de
 la même manière que les ressorts de
 nos machines manquent à faire leur
 effet , lorsque quelque corps qui les
 presse fortement s'oppose à leur re-
 lâchement ; Et que tout demême
 qu'un arc longtems bandé se lasche
 insensiblement , & qu'un ressort , tel
 qu'il puisse être , ne peut subsister
 longtems , à moins que son action ne
 soit ménagée ; il est demême im-
 possible , à l'homme du monde le
 plus robuste , de se charger sans cesse

d'une grande quantité d'alimens, sans ruiner en peu de tems la Santé : parce que les fibres de son estomac & des autres parties qui servent à la digestion, souffrant des distensions continuelles, se rompent ou s'affoiblissent tellement, qu'elles ne peuvent plus ensuite se resserrer ni s'étendre, ou pour cuire les alimens, ou pour jetter hors du corps les excréments qui en resultent. Or l'indigestion, & le séjour des excréments dans le corps, donnent lieu à la cause prochaine des Maladies. Je le feray voir incontinent.

Mais je dis plus, que quand l'estomac, ainsi surchargé d'alimens, pourroit en faire une bonne coction, dans un sujet extrêmement fort & vigoureux, il arriveroit nécessairement que le Chyle trop abondant, après être sorti de l'estomac, ne pouvant être entièrement reçu dans les veines blanches du Mesentere, reste-

resteroit dans les petits intestins , & passeroit ensuite avec les excremens dans les gros ; Que là il ne tarderoit guere à se corrompre , faute de ferment capable d'entretenir son mouvement , & à corrompre les excremens par une suite necessaire , d'où s'ensuivroient les desordres , dont je parleray en traitant du Siege des Maladies.

Que si les excès de bouche sont si contraires à la santé , les plaisirs immodérés de l'amour n'y sont pas moins prejudiciables. Car , sans parler des Maladies honteuses qu'éprouvent journellement ceux qui donnent sans distinction dans toutes les occasions de contenter leur lubricité , Il est certain que l'usage dereglé de ces plaisirs dissipe la plus utile portion de la substance humide & des esprits , affoiblit extrêmement le Cerveau , derobe aux Nerfs , & aux Parties membraneuses , leur

propre aliment, est funeste à ceux qui ont la poitrine delicate, échauffe & dessèche grandement tout le corps, & donne lieu à un grand nombre de Maladies, en affoiblissant l'action des gros boyaux, par la dissipation des esprits, & par la desiccation de leurs fibres.

J'aurois occasion d'agiter icy de nouveau plusieurs Problèmes que les Philosophes & les Medecins ont souvent taché d'expliquer, si je voulois rendre raison de tous ces mauvais effets. Comme par exemple, Si la semence vient du Cerveau ou de toutes les Parties, Si elle est un excrement du sang, Si elle sert d'aliment aux Parties spermatiques, & beaucoup d'autres ; Mais comme mon dessein est de mettre ce petit traité entre les mains de toutes sortes de personnes, pour les avertir de ce qu'il faut faire ou éviter pour se maintenir dans une santé parfaite;

je ne croy pas qu'il soit à propos d'y insérer les longs raisonnemens, que le developement de toutes ces choses m'obligeroit de faire , & qui rendroient sa lecture ennuyeuse , à bien des gens qui n'ont aucune teinture de la Physique ni de l'Anatomie.

Outre qu'il est certain, qu'en bien des rencontres l'experience des effets suffit pour nous instruire de ce que nous devons faire , & la connoissance de leurs causes ne sert qu'à contenter nostre curiosité ; comme il arrive à l'esgard des effets funestes de l'usage deregulé des plaisirs dont il s'agit. Car, ne nous suffit il pas de voir tous les jours ceux, qui les goûtent sans mesure, attaqués de vertiges, sujets à l'épilepsie & à la paralysie, tourmentés des cruelles douleurs de la goutte, travaillés de hernies, & accablés à la fleur de leur âge de toutes les infirmités d'une
vieillesse

vieillesse avancée , pour être porés par nostre propre interest à nous en priver ? & la crainte d'une pareille épreuve n'est-elle pas plus éloquente que tous les raisonnemens qu'on pourroit faire sur les causes de tant de maux , pour nous persuader qu'il ne faut user de ces plaisirs qu'avec beaucoup de moderation , puisque leur excès nous expose à payer d'une grosse usure les vains prestiges de nostre sensualité ?

Je n'en diray pas davantage pour prouver , que le Chagrin & la Debauche sont les causes éloignées de la plupart de nos Maladies. Je passe à leurs Causes prochaines , pour suivre l'ordre que je me suis proposé.

Des Causes prochaines des Maladies, & Premièrement de la quantité du Sang.

LE sang, qui est le tresor de la vie, est aussi la cause de la mort, lorsqu'il se trouve dans un corps en quantité excessive, ou qu'il y a acquis quelque mauvaise qualité. Tous les Medecins en conviennent, & ont donné des noms à ces deux excès : Ils ont nommé le premier Pletore, c'est à dire plenitude; & le second Cacochynie, c'est à dire vice de mauvais suc.

Il est aisé de s'imaginer, comment la seule quantité du sang peut causer des Maladies. Il ne faut que sçavoir la disposition des instrumens qui servent à le conduire par tout le corps, & qu'elle est la cause de son mouvement.

Pour bien comprendre la disposition

fiction des organes qui servent à la conduite du sang, il faut, à mon avis, nous les représenter comme les tuyaux de nos fontaines, dont les premiers, fort amples & fort capables, diminuent à mesure qu'ils se partagent, supposant si l'on veut, que les premiers donnent passage à un pied d'eau, & que les derniers n'en conduisent au plus qu'un quart de ligne. Il en est demesme à peu près des conduits du sang. Les Arteres qui sortent du cœur sont fort grosses, elles se divisent en de mediocres, celles-ey en de plus petites, qui continuent de se partager jusqu'à ce qu'elles deviennent si deliées, qu'on les nomme Capillaires & imperceptibles. A tous les endroits du corps, où il se trouve de ces Arteres Capillaires, il se rencontre aussi des Veines tres deliées, qui se grossissant à mesure qu'elles se rassemblent, deviennent enfin au

Cœur

Cœur, où elles se terminent, aussi grosses que les premières Arteres dont je viens de parler. Le sang roule dans tous ces tuyaux, & le Cœur dirige son mouvement comme le Fontainier dirige celui de l'eau dans les tuyaux des fontaines. Or, comme il arrive aux conduits de l'eau des fontaines de se boucher, ou de crever, lors qu'il y entre avec l'eau quelque corps capable d'y faire obstacle, ou beaucoup plus d'eau qu'ils n'en peuvent contenir; Il arrive aussi très souvent aux conduits du sang de se boucher, ou de se rompre, quand la liqueur qu'ils contiennent, est plus épaisse qu'elle ne devrait être, ou en trop grande quantité, ce qui donne lieu à un grand nombre de Maladies; Par exemple, aux ébullitions du sang, aux abcès qui se font tant au dedans du corps qu'à sa surface, aux pertes du sang par le nez ou par d'autres endroits,

endroits , aux Apoplexies , aux Catharres suffocans , & aux obstructions des entrailles , qui sont la source de bien des maux.

Voyla de quelle maniere l'excès du sang peut causer des Maladies. Voyons maintenant comment sa mauvaise qualité en peut produire un plus grand nombre , & plus difficiles à guerir.

De la mauvaise qualité du Sang comme cause prochaine des Maladies , causée par le séjour des excremens.

COMME le séjour des excremens dans les derniers boyaux , est à mon avis ce qui le plus ordinairement fait perdre au sang cette disposition qui nous fait vivre en santé , & y introduit ce vice de qualité que j'ay déjà dit être la cause des Maladies les plus rebelles ; il faut

fait que je m'en explique ; pour ne paroître pas avancer de vaines chimères , sans preuve & sans fondement.

Les Alimens que nous prenons, après avoir reçu dans la bouche un premier changement, sont portés par un long canal, que les Anatomistes appellent *Œsophage*, dans une ample capacité qu'ils nomment *Estomac*, où ces Alimens, soit par une vertu propre & particuliere à cette Partie, soit par le moyen des acides, ou de quelqu'autre ferment qui s'y rencontre, sont changés en une substance fluide & grisatre qu'on nomme du *Chyle*. Estant ainsi changés, ils sortent de l'estomac par son ouverture inferieure, & se trouvent dans la premiere portion de l'intestin, aux différentes parties duquel les Anatomistes ont donné des noms differens, sur certaines remarques qu'ils y ont faites. Car la premiere

miere portion jusqu'à douze doigts de longueur, ils la nomment *Duodenum*; celle qui suit, que quelques-uns ont pretendu moins pleine que les autres, ils l'appellent *Jejunum*; Celle qui est la plus entortillée, ils la nomment *Ileon*, ainsi des autres. Or la plus grande portion de cet intestin est fortement attachée autour d'une partie, qui par ses plis ressemble assés à ces fraises, que l'on portoit autrefois autour du col; les Medecins l'appellent le *Mezentere*. Sa figure la rend fort propre à retenir dans peu d'espace une grande longueur de ce conduit, à cause des contours qu'elle luy fait faire par le moyen de ses replis. C'est dans cette grande longueur que la plus utile portion du Chyle, s'engage dans les ouvertures de certains vaisseaux qu'on nomme Lactées, qui se glissent entre les membranes dont cette maniere de fraise est faite, & la
portion

portion la plus grossiere, qui ne peut s'insinuër dans les bouches de ces vaisseaux, continuant son chemin, sort de la portion d'intestin qui s'attache au Mesenteré, & passe dans celle que l'on nomme les gros Intestins, & s'y arreste pour les raisons que je diray, en parlant du Siege des Maladies.

Cela supposé, je pretens que ce residu du Chyle, qui n'est qu'un excrement, dès qu'il est entré dans le gros boyau, introduit dans le sang, par son trop long sejour dans cette Partie, ce vice de qualité que j'ay dit être la cause prochaine de la plupart de nos indispositions; parce que ne pouvant servir à la nourriture, n'y avoir aucun autre usage dans ce boyau, il n'y peut long tems sejourner qu'il ne s'y corrompe, en la même maniere que les immondices se corrompent dans les cloaques où elles sejournerent. Or, la corrup-

ruption d'aucune matiere ne se fait sans fermentation ; & pour lors il se detache , de la matiere qui se corrompt, des particules fort deliées, qui rencontrant quelque substance poreuse s'y insinuent facilement par l'impetuosit   du mouvement qui les pousse ; & c'est de la sorte que ce vice de qualité s'introduit dans les humeurs ; les excremens, sejourant longtems dans le gros boyau , s'y fermentent ; les parties deli  es qui s'en élevent , venant    frapper les parois de ce boyau, trouvent les porosités, des Vaisseaux qui l'entourent, dispos  es    les recevoir , & s'y étant insinu  es , elles communiquent leur corruption au sang qui passe dans ces Vaisseaux ; & cela continuant un tems considerable , il arrive que toute la masse du sang en est infect  e, & que de cette infection il provient des Maladies sans nombre.

On peut combattre ce raisonnement

ment par deux objections : Premièrement, on peut dire qu'il n'y a pas d'apparence que les excréments se corrompent, d'autant plus qu'ils restent longtems dans le corps, puisque l'on sçait par experience, que ceux qui y ont esté longtems ont moins de mauvaise odeur que ceux qui n'y sont restés qu'autant qu'ils y doivent être naturellement ; que la puanteur est la marque la plus certaine de la corruption, qu'ainsi ils devroient être d'autant plus fœtides, qu'ils seroient longtems retenus, s'ils se corrompoient à proportion de leur séjour.

Cette objection, loin de donner aucune atteinte à mon raisonnement, sert au contraire à l'établir, lors qu'on en examine le fonds & toutes les circonstances.

La raison pour laquelle les excréments ont moins de mauvaise odeur lors qu'ils ont croupi longtems, vient

de ce que leur humidité a été dissipée par l'action de la chaleur ; Mais que devient elle , subtilisée par cette chaleur ? Elle quitte la masse des excréments , & trouvant, comme j'ay déjà dit, les pores des Vaisseaux qui entourent le gros boyau , disposés à la recevoir , elle s'y glisse & cause dans tout le sang qui y passe un changement , qui le fait degenerer de son état naturel. Il ne s'ensuit donc pas que les excréments retenus, pour être moins fœtides, soient exempts de corruption ; mais bien que la chaleur , ayant consumé ce qu'il y avoit d'humide en leur surface, & l'ayant torréfiée, il n'en peut pas exhaler de mauvaise odeur qui nous les fasse juger corrompus.

Il arrive en cette occasion la même chose, aux excréments, qu'à un tas de fumier , qui après avoir été longtems exposé au soleil , ne rend aucune mauvaise odeur , pourvu qu'on

qu'on le laisse en repos ; Mais quand on le remue à fonds, on le voit fumer, & il rend une odeur beaucoup plus mauvaise que lors qu'on l'a apporté au lieu où il est : La même chose arrive aux excremens, qui ont long tems séjourné dans le corps ; ils sont desséchés en leur surface, & ne sentent presque pas mauvais lors qu'on les rend naturellement ; Mais quand la bile vient à les dissoudre & à les agiter dans un flux de ventre, on n'a jamais senti une odeur plus insupportable.

La seconde objection qu'on peut faire, est que les veines & les arteres qui entourent le gros intestin sont peu considerables, & qu'il est malaisé de concevoir que le peu de sang qui y passe puisse gaster celui de tout le corps, parce-qu'estant incontinent reporté de ces Vaisseaux dans le tronc de la Veine Porte, il passe au travers du foye, où il se depouille

de toutes ses impuretés ; & que quand mesme il luy resteroit encore, après cela, quelque mauvaise qualité, passant des racines de la Veine Porte dans celles de la Cave, puis dans le Cœur, & se meslant enfin avec tout le sang du corps, une si petite quantité de mauvais sang, ne seroit pas plus capable d'en corrompre toute la masse, qu'un verre d'eau dans un muid de vin d'en affoiblir la force.

Cette objection comprend deux choses, auxquelles il faut répondre. La premiere est de sçavoir si le foye est capable de purger le sang de toutes ses impuretés. Or il est certain que le foye seul ne suffit pas, puis-que la Rate, les Reins, & d'autres parties ont ce mesme usage, & que par son moyen le sang est purement & simplement purgé de la bile. Il ne s'ensuit donc pas que le sang infecté de la mauvaise qualité qui aura été

été

été introduite dans les Vaisseaux qui entourent le gros boyau, passant bientôt apres au travers du Foye, se depouille dans ce viscere de toute son infection, puisque cette partie n'estant propre qu'à separer la bille, il est vray-semblable que les corpuscules qui auront esté lancés dans les vaisseaux de cet intestin, estant autrement figurés que la bille, pourront passer, avec le reste du sang, au travers du foye sans s'y arrester.

Il faut sçavoir en second lieu, si le peu de mauvais sang, qui passe par les petits vaisseaux de l'intestin Colon, n'est pas capable de communiquer sa mauvaise qualité à tout le sang du corps.

Voicy ce que j'ay à dire sur cette seconde difficulté. Que le sang circulant necessairement par tout le corps, il en passe par les moindres vaisseaux, en un seul jour, une tres grande quantité; qu'ainsy la fer-

mentation des excremens, qui seront retenus huit jours & quelques fois davantage, dans le gros boyau, donnant lieu, durant tout ce tems, à un continuel detachment de particules, qui seront receües dans les pores des vaisseaux de cet intestin, pourra, dans un grand nombre de circulations, corrompre une quantité de sang si considerable, qu'elle fera cause en peu de tems de l'infection de celui de tout le reste du corps.

Mais, si la corruption de tout le sang, qui passe dans les vaisseaux de ce gros intestin durant plusieurs jours, n'est pas capable d'alterer tout le sang du corps; Comment expliquer la subite infection que le venin d'une insecte, receu dans un vaisseau capillaire de l'extremité du corps, y introduit en moins d'une heure?

Ayant répondu à ces objections,
qui

qui paroissent d'abord tres-fortes contre mon sentiment , j'espere pouvoir répondre à celles qu'on me fera dans la suite, & que je ne puis pas prévoir.

Du Boyau Colon , comme premier Siege de la pluspart des Maladies.

Tout ce que j'ay dit ci-devant, à l'occasion des causes éloignées & prochaines des Maladies, étant supposé, il est aisé de faire voir que l'intestin Colon est le Siege de toutes celles qui sont la suite de quelqu'une des causes dont j'ay parlé. Pour cela il faut remarquer, que la structure de cet intestin, sa situation, son progrez, contribuent à y arrester les excremens souvent plus long tems qu'ils ne devroient y rester; Que les signes de ce sejour précédent presque toujours les

maladies ; Et que les mesmes raisons, dont les Medecins se sont servis pour établir le siege des maladies, au Mezentere , au Pancreas, à la Rate, ou en quelqu'autre viscere, l'établissent, avec bien plus de vraisemblance, à cet intestin.

Le boyau qu'on nomme Colon, est une portion de l'intestin fort ample & fort large, qui cessant d'entourer le Mezentere vers le Rein droit, se continue jusqu'au Rein gauche, en passant sous le foye, & en s'attachant au fonds de l'estomac. Dans l'étendue qu'il a d'un Rein à l'autre il represente assez bien la figure d'un arc ; puis faisant deux contours semblables à une S capitale aslés mal formée, il se termine au dernier des boyaux qu'on appelle l'intestin droit.

La structure du Colon est particuliere ; car il est le seul des gros boyaux , qui ait des cellules bien
marquées,

marquées, c'est-à-dire de petites capacités bridées de costé & d'autre par une espee de fronsis, ce qui contribue beaucoup au sejour des excremens, parce qu'étant entrés dans ces cellules, ils n'en peuvent sortir que par de grands efforts, qui ne se peuvent pas toujours faire pour les raisons que j'ay dites ailleurs. Sa figure irreguliere d'Arc & d'S capitale contribue encore à ce mesme sejour pour la mesme raison.

Ainsi, joignant aux causes éloignées du sejour des excremens dans cet intestin, qui sont les mesmes que les causes éloignées des maladies, les raisons fortes de ce mesme sejour que nous tirons de son progrès, de sa figure & de sa construction particuliere ; On ne peut pas douter qu'il ne soit, comme nous pretendons, le premier & le principal Siege de la pluspart de nos maux, puisque cest chez luy que

leur cause, la plus prochaine, acquiert les dispositions qu'elle doit avoir pour les produire.

Mais quelle nécessité d'employer tous ces raisonnemens, & les recherches d'une curieuse Anatomie, pour établir une vérité qui nous doit estre sensible par une infinité d'effets que nous expérimentons en nous-mêmes.

Il y a une Anatomie naturelle, qui nous rend tous assés habiles, pour designer les parties où nous ressentons de la douleur, & mesme pour les nommer, & cette Anatomie nous fait connoistre manifestement que le Colon est le Siege de la pluspart de nos maladies. Qui est-ce, qui ayant veu des malades n'a pas remarqué que presque tous ceux qui sont disposés à tomber dans de grandes maladies, se plaignent long tems avant d'estre accablés, & long tems mesme apres l'accab-

l'accablement, de douleurs à l'Estomac & aux Reins, qui sont justement les lieux où passe cet intestin, qu'ils se sentent extrêmement gonflés & pressés comme d'une barre au travers du Ventre, ce qui n'arrive que par l'extreme tension de ce boyau, qui étant surchargé d'excremens tire les parties auxquelles il est attaché, & incommode celles qui luy sont voisines par sa pesanteur. Aussi le trouve-t-on quelque fois tellement élargi qu'on le prendroit d'abord pour l'estomac. Mais outre que ce boyau chargé d'excremens peut quelquefois tromper la veüe des connoisseurs, il fait souvent faire aux Medecins de plaisantes beueües : J'en rapporteray une seule pour exemple.

Une fille, que j'ay connue assés particulierement, estoit souvent incommodée de la paresse du ventre : Il est vray qu'estant ennemie des re-

medes, elle se mettoit peu en peine de prévenir les fâcheuses suites qu'elle devoit attendre de cette mauvaise disposition. Il arriva enfin qu'ayant esté quinze jours entiers sans aller à la selle, quoy-qu'elle mangeast à son ordinaire, elle se trouva tellement gonflée, qu'on l'auroit cruë grosse de six mois. Elle avoit les hanches & les costés du ventre tendus & élevés, le fonds de l'estomac enflé & douloureux, la respiration difficile, la voix foible. On manda un Medecin fort en vogue & bon Latin, qui assëura que cette fille étoit pulmonique, & qu'elle n'avoit pas trois mois à vivre. Il ne laissa pas de luy ordonner quantité de remedes, du succez desquels il n'osoit, disoit-il, gueres se promettre, veu la grandeur de la maladie. On ne fut pourtant pas en peine de luy en faire beaucoup; car dès le jour suivant la nature seule luy procura

procura un petit flux de ventre, qui la tira d'affaire en cinq ou six jours, sans respecter la predi&tion du Medecin, que l'on berna de la belle maniere.

Il me reste maintenant, pour établir encore plus solidement le premier & principal Siege de la plupart des maladies dans le gros Boyau, à faire voir que les raisons dont les Do&cteurs se sont servis pour établir ce mesme siege dans le Mezentere, le Pancreas, ou quelqu'autre Viscere, confirment mon sentiment, au lieu de le detruire.

La raison qu'alleguent communement les Medecins, pour prouver que celui des Visceres qu'ils veulent choisir, est le Siege de la plupart des maladies rebelles, est l'obstruction, à laquelle ils disent que ces parties sont fort sujetes, à cause de leur structure & de leurs usages. Ceux, par exemple, qui ont crû que

le Mezentere estoit le Siege de ces maladies de longue durée , qu'on nomme Chroniques , ont dit que les glandes , qui le composent , étant, comme toutes les autres, disposées à recevoir les humeurs superflus, il leur arrive de s'enfler outre mesure, lors qu'elles reçoivent ces mauvaises humeurs en grande quantité, principalement dans les corps impurs ; & qu'alors , au lieu de servir simplement d'appuy aux vaisseaux du Mezentere , elles les compriment, & que cette compression est cause que le Chyle & le Sang que ces vaisseaux conduisent & reconduisent du foye aux intestins , & des intestins au foye , ne peuvent couler librement dans ces mesmes Vaisseaux étressis & pressés ; qu'ainsy il n'y a que la portion la plus sereuse , & la plus subtile de ces deux suc qui se puisse faire passage ; qu'en consequence il ne se distribue à toutes les parties

parties qu'un mauvais suc, qui ne contient presque point de nourriture, ce qui cause une maigreur à tout le corps: Que la portion du Chyle & du Sang qui reste dans ces Vaisseaux, force enfin leurs tuniques, & se répand dans le vuide des parties; de là vient qu'on trouve d'ordinaire à ces sortes de Malades le Mezentere plein d'ecrouelles, d'abcez, & de matieres endurcies; & que le foye venant ensuite à se refroidir par le continuel abord de ces humeurs sereuses, une hydro-pisie incurable mene au tombeau ces miserables victimes, dont la succession est encore obligée de payer bien cher l'ignorance des Medecins, & l'effronterie des Charlatans.

De ceux, qui établissent le Siege de ces mesmes Maladies dans une espece de glande qu'on nomme le Pancreas, il y en a qui suivent encore

core les anciennes rubriques , & d'autres qui ont de nouveaux sentimens. Les premiers disent que cette partie étant une glande, elle est, comme toutes les autres, disposée à recevoir les humeurs superflues; que quand elle en a reçu une grande quantité, elle fait, au tronc de la Veine Porte & à ses premières branches, auxquelles elle sert d'appuy, ce que les glandes gonflées du Mezentere font aux Vaisseaux qui rampent entre ses membranes, comme je viens de l'expliquer : Et voila la raison qui leur fait croire que ce Viscere est le Siege des Maladies longues & rebelles, aux quelles la Médecine est aveugle.

Les modernes, qui donnent au Pantreas des usages plus considérables, n'estiment pas que cette partie soit par elle-mesme le Siege de toutes les Maladies qu'on luy attribue, qu'ils croient ne proceder que
du

du deffaut d'un suc particulier qui se trouve dans un conduit couché sur cette glande , qui se decharge du suc qu'il contient au commencement de l'intestin , tout auprez du lieu où la bille y aborde. Or du meflange de la bille, & du suc que ce canal degorge dans l'intestin, certains Medecins prétendent qu'il refulte une fermentation capable de donner au Chyle fa derniere perfection , lors que ces deux fucs font bien conditionnés; au lieu que le vice de l'un ou de l'autre dans leur quantité, confistance, ou qualité, caufe dans ce mefme Chyle des alterations qui donnent lieu à une infinité de Maladies.

Il y auroit de quoy faire un juſte volume de ce que les Medecins ont dit, pour prouver que la Ratte eſt le Siege des Maladies rebelles. Mais, comme apres tout ce qu'ils ont pû dire, ſes vrays uſages ſont encore
incon-

inconnus , il n'y a pas grand fonds à faire sur toutes leurs conjectures ; & par conséquent , il seroit fort inutile d'en faire icy une longue deduction.

Je dis donc seulement que, comme la conformité de la structure de cette Partie avec celle de quelques autres, dont les usages sont mieux connus, donne lieu de présumer qu'elle sert à la separation de quelque excrement du sang, il a été fort aisé aux Medecins de supposer que la Ratte est sujete aux obstructions, comme les autres entrailles qui ont des fonctions pareilles ; que ces obstructions sont capables de changer la nature du sang, en empêchant la separation qui s'y devoit faire : Et sur ce fondement ils ont parlé de cette Partie, comme le Siège des Maladies rebelles, à peu près comme ils ont raisonné du Mezentere, & du Pancreas, ainsy que je l'ay expliqué.

Après

Après cela, on me demandera sans doute quelle repugnance je trouve à ces obstructions, que les Medecins supposent se rencontrer tres souvent dans ces sortes de parties, veu qu'effectivement elles sont tissues de Vaisseaux si deliés; que les moindres obstacles se doivent considerer comme autant de digues qui s'opposent fortement au passage du sang, & que pour juger des desordres que ces obstacles peuvent causer dans ces organes, il ne faut avoir qu'une legere teinture des mechaniques, & des machines hydrauliques, dans lesquelles il ne faut qu'un empechement fort leger pour en suspendre l'effet.

Je répondray à cela; que bien loin de douter de la possibilité des obstructions dans ces sortes de Parties, je les y croy fort frequentes, & que je n'ay jamais fait reflexion sur la maniere dont on peut croire qu'elles font

font leurs fonctions , que je ne me sois étonné de ce qu'elles subsistent plus longtems que la pluspart de nos machines artificielles , veu qu'elles sont infiniment plus delicates , & d'un bien plus grand appareil. Que je ne doute point aussi qu'il ne leur arrive, dans ces rencontres, les mêmes desordres qui arrivent, en de pareilles occasions , à celles que je remarque avoir avec elles quelque rapport dans la mechainique : Mais que comme ces obstructions ne leur arrivent, qu'acause du deffaut du sang ou des autres liqueurs auxquelles elles donnent passage , & que ce deffaut ne procede le plus souvent que du trop long sejour des excemens dans le gros Boyau, comme j'ay taché de le montrer cy-devant, cette supposition des obstructions, quoy que tres certaine , ne m'empêche point de demeurer ferme dans ce que j'ay avancé, que le gros Boy-

au est le premier & principal Siege de la plus part de nos indispositions; & en consequence, que les raisons dont les Medecins anciens & modernes se sont servis, pour établir le siege de la plus part des Maladies dans quelque Viscere particulier, confirment mon sentiment, au lieu de le detruire.

Je pourrois encore alleguer beaucoup d'autres raisons tres fortes, pour établir le Siege des Maladies dans le gros intestin, si la promesse, que j'ay faite de me rendre intelligible à toutes sortes de personnes, ne m'obligeoit à quitter au plûtoſt ces raisonnemens tirés de l'Anatomie, qui pourroient bien contribuer à ne rendre pas mes sentimens ridicules aux gens éclairés, mais qui ne peuvent pas manquer d'ennuyer ceux qui n'ont aucune teinture de la Medecine ordinaire, qui seront bien mieux persuadés de la verité de mon Systeme,

teme , par la pratique des moyens que je leur proposeray dans la dernière partie de ce Traité , pour se maintenir dans une santé parfaite, puisque c'est tout le fruit qu'ils en doivent attendre , que par toutes les preuves que je pourrois leur proposer pour les convaincre de sa solidité.

P R E L I M I N A I R E,

Où l'on prouve qu'il est nécessaire à toutes sortes de Personnes de donner attention à leur Instinct, pour éviter un grand nombre de Maladies.

L'On croit assez communement qu'il n'y a que les personnes délicates , & dont la santé est mal établie, qui doivent penser à se la conserver , que celles qui sont d'une bonne constitution ne s'en doivent point mettre en peine , parce que

la nature peut, dans les corps robustes, éloigner & détruire, par ses seules forces, les causes de tous leurs maux : Que les remèdes troublent bien plus l'économie de nos corps, qu'ils ne servent à la maintenir, puis qu'on voit par expérience que la plupart de ces malades imaginaires, qui s'occupent uniquement de leur santé, périssent plutôt que ceux qui n'ont recours à la Médecine, que quand ils y sont absolument contraints par quelque mal pressant. Je sçay, aussi bien que ceux qui pourront me faire cette objection, qu'il est dangereux de s'entester des remèdes, & d'en trop faire. Mais comme ce n'est pas ici le lieu où je me suis proposé de donner des règles sur la manière de s'en servir, je me contenterai de dire pour le présent, qu'il n'y a point d'Homme, quelque fort & robuste qu'il puisse être, qui n'ait quelque fois besoin du secours
des

des remedes ; que comme la meilleure eau du monde laisse toujours quelque crasse dans les conduits par où elle passe , qui s'y accumulant insensiblement , oblige ceux , qui en ont le soin , de les nettoyer , pour empêcher qu'ils ne se bouchent entièrement ; Il est demême impossible que le meilleur sang que l'on se puisse imaginer , dans un corps parfaitement sain , ne laisse quelque fœce & quelque ordure dans les Vaisseaux qui le conduisent à toutes les parties ; que ces ordures s'y accumulant nuisent à son libre mouvement , l'interruption duquel donne lieu à ces incommodités prematures que nous nommons presentimens de l'Instinct , & qu'alors nous sommes obligés d'user de quelques remedes , pour nous empêcher de tomber : Qu'il arrive enfin à la plupart de ces gens obstinez dans le mépris des remedes , sous pretexte de leur bonne con-

constitution d'être attaqués de Maladies d'autant plus fâcheuses, que leur santé sembloit être plus parfaite; de racheter ce mépris aux dépens de leur vie; ou, s'ils échappent, de payer, d'une longue langueur, leur negligence sur le fait de leur santé, qu'ils ne recouvrent jamais telle qu'ils l'ont perdue.

La nécessité de donner attention aux signes que nostre Instinct nous donne de la pluspart de nos maladies, étant ainſy connue, il semble qu'il est inutile de les designer plus particulièrement, parcequ'ils se font mieux sentir qu'ils ne se peuvent expliquer par des parolles. Cependant, pour ne pas donner lieu de me reprocher que j'avance hardiment des choses, dont je ne puis ensuite donner l'intelligence, je vais représenter icy ceux de ces Signes qui precedent le plus ordinairement les grandes Maladies.

*Signes, par lesquels l'Instinct fait
prevoir, à chaque particulier,
la pluspart de ses Maladies.*

LEs marques les plus ordinaires d'une prochaine Maladie sont les lassitudes, l'abatement, & la pesanteur de tout le corps, que les bonnes gens appellent courbature, sans s'estre fatigué par aucun violent exercice.

La jaunisse universelle, les ebullitions du sang, les erisipelles ou demangeaisons à la peau, la galle ou gratelle, les clouds ou furoncles en diverses parties.

L'amaigrissement de tout le corps, & l'extenuation du visage qui arrivent en peu de tems.

Les douleurs de Rheumatisme vagues & frequentes, accompagnées de petits frissons sans regle.

L'envie de dormir presque continuelle

tinuelle, mais principalement après le repas : Ou au contraire les insomnies ou sommeils interrompus par je ne sçay quelles inquietudes, songes affreux, terreurs paniques.

L'humeur lugubre, triste, & morne qui ne permet l'usage d'aucun plaisir.

Les sueurs nocturnes.

Les frequentes douleurs de teste, eblouissemens, vertiges, & l'engourdissement de cette mesme partie l'ors qu'on enfonce son chapeau.

La rougeur de tout le visage.

La langueur & l'enfoncement des yeux, ou leur brillant extraordinaire. Teinture de jaune ou de noir aux paupieres.

Les pertes du sang par le nez, ou par quelqu'autre endroit du corps.

Le tintement & sifflement des oreilles.

La rougeur des joües, & des levres, ou leur seicheresse.

Les baaillemens & soupirs involontaires.

Les petits ulceres blanchâtres que l'on nomme chancres, à la langue, aux gencives, au palais, & dans tout l'interieur de la bouche.

La langue pateuse, chancreuse, & chargée.

Seicheresse à la gorge, comme si elle estoit ecorchée, principalement le matin, sans que les excez du jour precedent en soient cause.

Les glandes du tour des oreilles, du col, des aixelles, & des aines enflées & douloureuses.

La puanteur d'haleine, qui ne procede pas de la corruption des dents, ni d'aucun ulcere ou abcez dans la bouche.

La perte de l'appetit, le soulevement de l'estomac contre les viandes.

Le vomissement d'eaux douces, ameres, ou salées, principalement le

le matin, que l'on dit être communément le tourment de la bile; & trouver un goût amer, ou de cendre, aux alimens.

Le Rheume, la toux, & la difficulté de respirer sans douleur aiguë à la poitrine, mais plutôt par oppression & par accablement.

La tension & le gonflement du ventre, avec bruits & tranchées, & de petits flux de ventre qui reviennent fréquemment.

La dureté & la pesanteur au lieu de l'estomac, comme si c'estoit une grosse pierre; ou se sentir le ventre pressé en travers comme d'une Barre.

Les Hemorroïdes obstinées & fort douloureuses.

La grande chaleur aux paumes des mains.

Enflûre des Veines au Visage, & à toutes les extrémités du corps.

Toutes ces marques & beau-

coup d'autres , dont un chacun peut avoir fait l'experience , sont comme autant de Courriers que nostre Medecin interieur nous depeche, pour nous avertir que nostre santé court risque de ceder aux insultes de la Maladie si nous ne pensons à la soutenir.

De sçavoir maintenant pour quelles raisons tous ces Indices nous doivent faire croire la perte de nostre santé fort prochaine, outre qu'il faudroit pour cela rentrer de nouveau dans des raisonnemens obscurs contre la promesse que j'ay faite , cette recherche feroit plus curieuse que necessaire. Car , comme il suffit au Pilote, pour conduire son vaisseau , d'avoir une aiguille aimantée , & de sçavoir que cette aiguille se tourne toujours vers un certain pole, sans être obligé de connoistre la cause naturelle d'un effet si surprenant ; il suffit aussi à
qui

qui que ce soit de sçavoir, que les Signes dont j'ay parlé sont tous des presages de Maladies, sans se mettre en peine d'examiner dans le detail pourquoy un chacun de ces Indices est un effet de cette cause generale; Pourquoy nous sommes avertis tantost par les uns, tantost par les autres; quelque fois par un seul, & quelque fois par plusieurs. Car sçachant generalement qu'un ou plusieurs de ces Signes, que celuy-cy ou celuy-là sont des marques certaines du dereglement de la santé; C'est à nous de voir quel parti nous devons prendre; ou d'attendre que la Maladie soit faite, pour la detruire avec peine, en suivant les ordonnances d'un Medecin qui ne la connoit pas; ou de la prevenir soy-mesme aisement lors qu'elle est à faire. Or je pense qu'il n'y a personne de bon sens qui ne tombe d'accord, qu'il vaut mieux être à soy-mesme

son Medecin, lors que la Maladie ne s'est pas encore declarée, que de confier sa santé à des soins étrangers, parceque nous ressentons bien mieux ce qui se passe chez nous, que le meilleur Medecin du monde ne le peut appercevoir par les lumieres que son art luy donne : Outre que dans une affaire de cette importance, nostre propre interest nous fait prendre des mesures beaucoup plus justes, nous y fait donner des soins plus assidus, & des applications plus fortes, que ne peut faire un Medecin, qui est, comme tous les autres hommes, occupé de ses propres affaires, & qui pense plutôt, quand il voit un Malade, à luy debiter des choses agreables pour gagner son estime, qu'à bien connoître sa Maladie, & à chercher les remedes propres pour la guerir.

Après avoir représenté plusieurs des marques, par lesquelles nostre

Instinct

Instinct nous fait le plus souvent prevoir nos Maladies, & parlé par occasion de leurs causes les plus ordinaires, & du lieu où elles ont leur Siège, - comme je m'y estois engagé, je finirois ici cette seconde Partie, si je n'esperois, par quelques exemples que j'ay à rapporter, persuader encore plus fortement, que par les raisons que j'ay alleguées, toutes sortes de personnes, de l'avantage qu'il y a d'user de quelques remèdes lors que l'on s'appërçoit du dereglement de sa santé, par les Signes dont je viens de parler, pour éviter, la Maladie étant faite, de tomber dans les extremités où elle porte les plus forts esprits, par l'excès des douleurs, l'impatience de la guerison, & la crainte de la mort; outre que la curiosité mesme & la science, qui dans tout autre tems les peuvent exciter à la recherche de la verité, ou les tirer de leurs

egaremens , ne servent, dans la Maladie faite, qu'à les plonger dans de plus epaisses tenebres.

Premier Reçit , qui fait voir les excés, auxquels l'extremité de la douleur peut porter un Malade.

UN homme de qualité, & fort riche, estoit travaillé, depuis trois jours, d'une difficulté d'urine, en sorte qu'il ne la rendoit que goutte à goutte avec de rudes epreintes & de sensibles douleurs, lors que l'on envoya, heureusement pour luy, un de ses laquais à une maison de Campagne qu'il avoit à deux petites lieues de Paris, pour des œufs frais, volailles, herbes & semblables necessités que cette metairie fournissoit en pareilles rencontres. Le Vigneron, voyant entrer le laquais avec moins de gayeté qu'à l'ordinaire

naire, luy en demanda la cause, & fut bien surpris d'apprendre que son Maître estoit malade à l'extrémité d'une retention d'urine. Il s'en alla tout pensif trouver sa femme, à qui il fit part de cette mauvaise nouvelle, dont elle ne fut pas moins alarmée que luy. Cependant après avoir un peu pensé là-dessus, Ne te souvient il pas, luy dit-elle, que ton pere estoit sujet à une pareille retention, & qu'on le guerissoit avec de l'oignon pilé infusé dans du vin blanc : Croy moy, poursuivit-elle, va-t-en au logis; les Médecins de Paris, qui se disent si sçavans, ne sçavent peut-être pas un si bon remède, & Mr. sera aussi aise de recevoir du soulagement par ton moyen que par celui d'un autre. Le Vigneron part, vient au logis de son Maître, luy expose le sujet de sa venue, & l'assure qu'en prenant son remède il sera guéri en fort peu de tems.

Quand le Malade entendit parler de guerir tout d'un coup, il auroit déjà voulu l'avoir pris. Néanmoins, par politique, il voulut bien en remettre l'épreuve après une consultation qui se devoit faire le lendemain, pour laquelle cinq ou six des plus fameux Medecins avoient esté mandés, sur la requisition du Medecin ordinaire, pour sçavoir, par exemple, dans le chagrin où il estoit de n'avoir rien avancé par tous les remedes dont il s'estoit servi, si on ne saigneroit point le Malade au pied, si l'on continueroit le bain, les emulsions, les fomentations, & si, à l'extremité, on ne luy feroit point passer la sonde dans la vescie, comme il se pratique en ces occasions, quand les autres moyens sont inutiles.

Le Malade avoit une extrême repugnance pour cette operation, que son Medecin luy avoit designée
sous

DE SOI-MEMÉ. (109
sous le nom de Catheterisme, terme, à la vérité, capable de faire peur, mais qui ne signifie autre chose que faire entrer dans la vésicé une sonde courbée & creusée en manière de tuyau. Il estoit pourtant prest de s'y soumettre, en cas que les consultans le jugeassent à propos, pour contenter un grand nombre de parens & d'amis, qui ne l'auroient pas crû bien mort, à moins que beaucoup de Medecins n'eussent consulté sa Maladie, & que les resultats de leurs consultations n'eussent esté executés dans toutes les formes.

Ces considérations luy firent dire à son Vigneron de preparer son remede, quand il seroit prest de le inettre sur un gueridon à la ruelle de son lit, & de n'en parler à personne.

Le Vigneron executa fidèlement cet ordre. Le matin quand les Me-

decins furent assemblés, l'ordinaire, comme c'est la coutume, commença la consultation par l'exposition de la Maladie, c'est à dire par un recit fidelle de tout ce qui estoit arrivé de remarquable à son Malade, depuis qu'il avoit commencé de le voir. Ce Medecin ordinaire estoit un jeune homme, tout frais émoulu, qui n'avoit qu'une année au plus de Doctorat, & qui n'ayant paru, depuis sa reception, dans aucune occasion de cette importance, avoit bien medité ce qu'il avoit à dire: Dieu sçait aussi si le Grec & le Latin furent épargnés; & les vieux consultants, quelque repugnance qu'ils ayent naturellement d'applaudir aux jeunes docteurs, furent obligés d'avouer qu'il estoit impossible de mieux exposer un fait de Medecine, & de dire, sur un sujet pareil, des choses mieux conceües, plus justes, & plus raisonnables.

Mais

Mais, parceque, dans cette fâcheuse Maladie, les douleurs redoublent de tems en tems, quand le muscle de la vescie fait effort pour rompre l'obstacle qui s'oppose à la sortie de l'urine, il arriva par malheur que le Malade, dans une epreinte se sentant tourmenté d'une cruelle maniere, se tourna vers cet abrégé de Faculté, & s'adressant au jeune Medecin qui parloit encore, Monsieur, luy dit-il, c'est avec un regret sensible que je vous interromps, car il faut que j'avoüe que vous dites les plus belles choses du monde, autant que la rage de ma douleur me peut permettre de les entendre, & d'en juger; Mais en mesme tems je suis obligé de vous avertir que je n'en puis plus. Eh de grace! donnés moy quelque soulagement; quand je seray guéri je vous promets de vous mander encore une fois pour parler de ma Maladie tant qu'il vous plaira.

Le

Le Medecin, un peu fâché de ce contretens, qui le mettoit, disoit-il, en danger d'oublier quelque chose d'essentiel, luy repartit avec assés d'aigreur, Monsieur un peu de patience s'il vous plaist, il faut necessairement que ces Mess. soient éclaircis de la suite de vostre Maladie, pour asseoir un jugement solide, & vous ordonner les remedes dont vous avés besoin. Le Malade, rebuté de cette reponse, prend avec la promptitude d'un homme qui souffre, le verre que son Vigneron avoit mis près de son lit, en disant j'aymé autant mourir que de souffrir davantage.

Il y avoit longtems qu'il n'avoit pris de nourriture, cela donna lieu à la prompté operation du remede; Car, dans le tems que le plus ancien consultant reprenoit les avis de ses confreres, pour finir la consultation, le Malade remplit en moins de

de rien deux pots de chambre de son urine, & se trouva en un moment plus foulagé par cette decharge, qu'il ne l'avoit esté en une heure & demié par les sçavans discours de ces six Docteurs, qui dirent que cette evacuation si soudaine estoit contre toutes les regles de l'art; que la nature n'avoit pas coutume de passer si viste d'une extremité à l'autre; que ces sortes de guerisons impreveuës estoient suspectes, dans le sentiment des meilleurs Maistres; & que l'on devoit alors s'estimer d'autant plus Malade, que l'on estoit en apparence dans un meilleur estat; qu'ainsy l'on ne devoit pas laisser de faire à Monsieur tous les remedes dont ils estoient convenus, pour empêcher le retour de la Maladie, de l'exécution desquels ils se remettoient à la prudence du Medecin ordinaire. Le Malade cependant, content du bon effet du remede qu'il avoit

avoit pris, avoit bien plus d'envie de dormir, que de les entendre plus longtems raisonner inutilement : Il donna ordre qu'on les satisfit, & ils se retirerent.

Après avoir dormi six heures entieres, & avoir de nouveau uriné fans peine, il fit appeller son Vigneron, luy fit payer largement son voyage, l'assura qu'il seroit à son service tant qu'il vivroit, & qu'il ne le laisseroit jamais en necessité.

En verité, celui, dont je viens de faire l'Histoire, estoit il raisonnable, de preferer le conseil & le remede d'un Vigneron aux avis des plus fameux Medecins ? Cela choque le bon sens : Mais la douleur l'avoit poussé à bout, & dans l'estat où il se trouvoit, il n'avoit plus d'oreilles, que pour ce qui luy promettoit un prompt soulagement.

Il est vray aussi, qu'il n'avoit pas sujet d'estre fort content des Medecins,

cins, puisque tous les remèdes qu'il avoit pris n'avoient point eu d'effet; & que ces six Docteurs extraordinairement assemblés, sans s'émeuvoir beaucoup de ses douleurs, pensoient bien plus à étaler avec pompe le faste étudié de leurs raisonnemens, qu'à luy donner du secours.

De cette maniere, quand un pauvre Malade accablé de douleurs auroit un libre usage de sa raison, il auroit encore bien de la peine à se déterminer au parti qu'il devroit prendre, ne recevant que de belles paroles de ceux qui devroient le soulager; & l'on peut dire que dans cet estat un homme est moins blâmable d'éprouver les remèdes que des personnes zelées luy proposent, quoy qu'elles soient d'ailleurs peu éclairées sur le fait de la Medecine, que de s'exposer à languir fort long tems sous la conduite de ces faux Medecins, qui ont aussi peu de compas-

compassion des maux que souffrent les Malades, qu'ils sont fortement entetés de leur reputation & de leurs propres interets.

Mais en condamnant leurs maximes ridicules, il faut aussi leur rendre justice. Il est certain qu'ils commencent à connoître que cette maniere de consulter ne leur est pas favorable; aussi n'est elle à présent suivie que de ceux qui s'attachent avec opiniâtreté à l'ancienne pratique, les Medecins du bel air en suivent une toute contraire; & l'on peut dire que, si les uns marchent à pas comptés dans leurs consultations, les autres consultent en poste, tant ils sont les pressés. On les voit marcher dans les rues d'un pas précipité, monter dans une maison les degrés quatre à quatre; & s'ils arrivent un peu plutôt que leur confrere, ils feignent d'estre au desespoir, disant que ce retardement leur

leur fait un tort considerable, estant à cette heure mesme attendus chez un Duc & Pair: Que s'ils ont effectivement quelques visites à faire de cette importance, ils sçavent bien s'en prevaloir, faisant en sorte qu'une heure avant qu'ils doivent s'y rendre, on leur envoie un carrosse de la maison, affin qu'en y allant ils aient le tems de faire trois ou quatre visites precipitées chez des gens du Commun, où ils font sonner bien hault que le carosse d'un tel Seigneur, les attend à la porte; puis retournant de voir cette personne de qualité, ils font encore la mesme course, tandis que le Cocher peste contre eux de la bonne sorte, d'estre obligé de faire cette corvée qu'une piece de trente sols adouciroit; mais l'action de donner est chez ces Mess. la plus violente de toutes les Convulsions.

Pour revenir à la nouvelle maniere

niere de consulter; quand le Docteur qui s'est fait attendre est arrivé, avec le mesme empressement que le premier venu, ce qu'il fait d'abord est de s'excuser à son confrere de ne s'estre pas rendu ponctuellement à l'heure donnée; qu'il perdoit patience au lieu où il estoit; Mais qu'un tel Président n'a jamais voulu le laisser sortir que Madame sa femme, ou quelqu'un de Messieurs ses enfans, n'ait esté saigné en sa presence; que le Chirurgien s'est fait attendre; & qu'il sçait bien que l'on ne se deffait pas toujours si tost qu'on le voudroit des gens de ce Caractere. Après s'estre excusé sur quelque incident semblable, ils vont de concert toucher le poulx du Malade, demandent à voir ses selles & ses urines, sur la consideration desquelles ils disent ensemble quelques mots Latins: Cela fait ils demeurent d'accord qu'il y a quelque chose

se de mieux dans la Maladie, pour donner toujours bonne esperance : ils ordonnent une saignée, de boire copieusement, pour oster la cause du mal, qui est toujours une grande Chaleur : Ils ecrivent ensuite l'ordre d'un lavement, ou d'une Medecine ; mais si mal, pour faire voir qu'ils sont d'habiles gens, qu'il n'y a que l'apotiquaire qui le puisse déchiffer. Enfin ils prennent heure pour revenir le soir, ou le lendemain, selon que la Maladie est pressante ; & après avoir receu leur payement, ils vont avec la mesme precipitation dans un autre lieu chercher d'autres duppes.

Cette nouvelle maniere de consulter, est sans doute plus facile & moins ennuyeuse que l'ancienne. Il ne faut point, pour ces consultations volantes, se gehenner l'esprit par de longues lectures ; un peu deffronterie suffit ; & le plus ignorant

tant s'en tire aussi bien qu'un habile homme.

De sçavoir maintenant laquelle de ces deux methodes est plus avantageuse aux Malades, c'est ce que je laisse à decider, non pas aux Medecins qui s'en mettent fort peu en peine, pourvû que par l'une ou l'autre ils viennent à leurs fins, mais aux personnes de bon sens qu'aucune prevention n'empêche de juger sainement de toutes choses ; Me contentant de donner icy un bon avis à mes lecteurs, qui est de se mettre en estat de n'avoir besoin ni des anciennes, ni des nouvelles Consultations, & d'estre, autant qu'il leur sera possible, à eux-mêmes leurs Medecins, lors qu'ils n'auront encore que de legeres dispositions à la Maladie ; pour n'estre pas obligés, la Maladie étant faite, d'abandonner ce qu'ils ont de plus cher au monde, à des gens qui n'ont
ni

ni assés de lumieres, ni assés de zeile pour le leur conserver.

Mais ce n'est pas seulement l'ex-cés des douleurs qui nous fait per-dre le jugement dans nos Maladies, l'impatience de guerir nous plonge dans un mesme dereglement, & dans un pareil desordre. L'exem-ple que je vais rapporter en sera, comme je croy, une preuve con-vaincante.

*Second Recit, qui montre que
l'Impatience de guerir est sou-
vent un obstacle au recouvre-
ment de la Santé.*

UN certain Chymiste, se disant fort éclairé dans la Medecine, se fit un jour, en tombant, une en-torse tres forte à la jointure du pied. Les liens de cette jointure furent violemment estendus & quelques petites veines, rompües par l'effort,

F

verse-

verserent du sang sous la peau tout autour de cette jointure, & mesme sur tout le pied, ce qui le fit enfler sur l'heure de telle maniere, qu'il fut impossible au blessé de s'appuyer dessus après la cheute, & il luy fallut une commodité pour retourner à son logis.

Après s'estre servi inutilement de tous les remedes qui estoient de sa connoissance durant plus de huit jours, il estoit extrêmement fâché de ne se pouvoir guerir d'une blessure assés legere, luy qui faisoit trophée de ses remedes, & qui se vantoit par tout de n'en avoir que d'infailibles. Il arriva que se plaignant de sa disgrâce à une bonne femme qui estoit sa blanchisseuse, elle luy dit qu'elle avoit une huile admirable pour les foulûres, qu'elle en avoit donné à une infinité de personnes qui en avoient esté guerries, qu'il ne tenoit qu'à luy de s'en servir,

servir, & qu'il seroit guéri en tres peu de tems.

L'hnile que cette femme luy vantoit si fort, estoit celle du fruit de Sureau; & comme elle est tres chaude, il parut sur son pied, après qu'il l'en eust frotté trois ou quatre fois, quantité de petits boutons accompagnés d'une ardeur & d'une demangeaison fort incommode; on appelle cela en langage de Medecin un Eresipelle.

Nostre blessé au desespoir du mauvais effet de ce remede, manda un Chirurgien de ses Amis, qui luy conseilla l'usage de quelques topiques propres à moderer l'inflammation qui estoit à son pied, & de se faire saigner au plustost. Cet homme, qui s'estoit soumis sans raisonner au conseil d'une femme, crût se devoir servir de sa raison pour combattre le conseil d'un Amy qui estoit capable de luy donner un bon

avis. Il luy dit donc pour raison du refus qu'il faisoit de la saignée, que les hommes vivoient tous d'une vie animale comme les autres Animaux, que leur Instinct portoit tous à se purger, & que si un seul avoit l'industrie de se tirer du sang, sa conduite si opposée à celle de tous les autres ne devoit pas servir de règle.

Mais la veritable raison estoit, que la saignée est generalement reprouvée des Chymistes presque dans toutes les Maladies, afin d'estre parfaitement contraires aux Galenistes, qui font de ce remede une Medecine universelle.

Cependant l'Eresipelle, qui avoit commencé de paroître à la jambe du blessé, s'etendit en quatre ou cinq jours sur tout son corps; & étant fait comme un lépreux, il se resolut enfin à la saignée, malgré ses principes; Il eut d'abord du soulagement de ce remede, qui ayant esté

esté réitéré cinq ou six fois, le guerit entierement.

Il est aisé de juger, par cet exemple, combien l'impatience de guerir est capable de nous éloigner de la santé; Mais l'exemple suivant nous fera voir, que cette impatience, aussi bien que l'excès des douleurs, ne nous causent encore que de foibles aveuglemens dans la Maladie faite, à comparaison de la crainte de la mort.

*Troisieme Recit, qui fait voir
le desordre que peut causer
dans l'esprit d'un Malade,
la crainte de la mort.*

UN Medecin de Paris des plus fameux de son temps, après avoir traité beaucoup de Malades, fut luy-mesme surpris d'une fièvre continue & tres maligne, qui après l'avoir tenu un mois entier, dege-

nera dans une hydropisie des plus facheuses. Il ne faut pas douter que durant tout ce tems, les plus celebres d'entre ses Confreres ne luy eussent rendu de frequentes visites, & ordonné quantité de remedes. Aussi s'estoit-il crû, comme tous les autres hommes, extrêmement seur de sa guerison entre les mains des plus celebres Medecins de la plus celebre de toutes les Facultés, & ses Confreres, qui le traitoient tout de leur mieux, n'avoient pas manqué, suivant leur louable coutume, de luy donner de tres bonnes esperances, jusqu'à ce que voyant à l'extremité tous leurs remedes inutiles, ils se crurent obligés de changer de langage & de l'avertir, qu'en bonne conscience sa guerison leur paroissoit fort incertaine; Que l'effet des remedes qui estoit peu considerable, leur faisoit connoistre que la nature estoit en luy fort languissante

guissante ; Que la petitesse de son poulx leur faisoit juger ses forces tres foibles ; Que dans l'incertitude des changemens qui peuvent soudainement arriver dans une grande Maladie, il n'estoit pas mal qu'il pensast un peu à ses affaires, tant pour le spirituel que pour le temporel ; Qu'ils ne desespéroient pas pour cela de le guerir , & qu'ils y feroient tout leur possible : Mais qu'estant aussi éclairé qu'il estoit dans le traitement des Maladies , il sçavoit luy-mesme aussi-bien & mieux qu'eux, que le plus seur estoit de prendre ses précautions de bonne heure , pour s'empecher d'estre surpris.

Cet homme, qu'une infinité de morts, auxquelles il n'avoit peut-être eu que trop de part , n'avoient point accoutumé à mourir, fut fort surpris de ce compliment. Il le receut pourtant en apparence avec

une fermeté Stoïque. Mais quand ces Messieurs furent sortis il ne pût s'empêcher de paroistre plus inquiet & plus chagrin qu'à l'ordinaire. Un ancien domestique, sur qui il se reposoit de toutes ses affaires, & qui par ses longs services avoit acquis l'autorité de certains maitres-valets qui gouvernent absolument l'esprit de leurs Maitres, s'aperceut bientost de sa tristesse, & luy en demanda la cause. Mon pauvre Amy luy dit-il, c'est fait de moy, je vois bien que je n'ay plus de guerison à prétendre. Ces Mess. que tu as vû sortir m'ont parlé d'une maniere qui me fait trop connoistre le fâcheux estat où je suis. C'est un mauvais signe quand les Medecins deviennent Prédicateurs. Va-dire à cet Ecclesiastique qui m'a vû dans le commencement de ma Maladie, que je desire de luy parler. Il n'est plus tems de se flatter, puisque tant
d'ha-

d'habiles gens me condamnent, il faut que je sois bien Malade.

Mais Monsieur, luy repartit son valet plein de zele, il me semble que vous prenés l'allarme un peu bien chaude. Je demeure d'accord, puisque vous le voulés, que ces Medecins qui desesperent aujourd'huy de vostre guerison sont tres habiles; Mais ces mesmes Medecins vous ont affirmativement promis de vous guerir il n'y a pas un mois, quelle raison avés-vous de croire qu'ils sont aujourd'huy plus certains de vostre mort, qu'ils ne l'ont esté en ce tems-là de vostre vie. Comme ils ne vous ont point guerri, quoy qu'ils vous eussent assuré d'une guerison prompte & certaine, il se pourra faire aussi que vous ne mourrés pas, quoy qu'ils se soient mis en teste que vous devés mourir.

Il y a mesme déjà longtems, puisqu'il faut vous tout dire, que je

voy ces grands Docteurs au bout de leur Latin sur le fait de vostre Maladie ; que tout leur sçavoir se termine à fort peu de remedes, avec lesquels ils vous balotent tout de leur mieux. Ils ont fait sur vous de leurs lavemens, de leurs Saignées, & de leurs Medecines, un cercle perpetüel, & voyla tout ce qu'ils sçavent. Jusqu'icy je n'ay osé vous rien dire : car outre que je vous ay crû assés éclairé pour sçavoir ce qui estoit necessaire pour vous guerir, vous qui vous estes si long-tems meslé de traiter des Malades ; j'ay encore remarqué que vous esties extrêmement prévenu, du merite de vos bons amis, outre qu'effectivement c'eust esté faire un grand scandale à la Medecine de vous mettre d'abord en des mains étrangères. Il y a dans la vie de certaines bienseances, dont il est bon de ne se pas tout à fait dispenser. Mais
à pre-

à present que risqués-vous , puisque ces Messieurs vous abandonnent, personne ne vous peut blâmer de chercher ailleurs les moyens de prolonger vostre vie ; Il est naturel à tout homme de se la conserver autant qu'il luy est possible ; & il faut même qu'un bon Chrétien, comme vous estes, s'en fasse un point de conscience. Sera-t-il dit, parceque vous estes Docteur en Medecine de la Faculté de Paris , que vous mouriez sans secours ?

Il faut Monfr. que je vous avoüe que j'ay trop de zele pour vostre conservation, pour souffrir que vous perissiez de cette maniere ; quand il y va de la vie, on doit se mettre au dessus du qu'en dira-t-on. En un mot quand tous les Medecins se devoient scandaliser , il faut que je vous fasse voir un habile homme de ma connoissance, qui vous guérira infailliblement. C'est un homme

qui se jôie à guerir toutes les Maladies que les autres Medecins jugent incurables, qui parle d'une maniere qui vous surprendra, je l'ay vû traiter d'Hydropisie, de Paralisie, d'Epilepsie, de Goute, de Cancers, de Gravelles, & d'autres Maladies de cette sorte, une infinité de gens qui estoient abandonnés de toute la Medecine, & qu'il a heureusement gueris; & j'ay moy-mesme éprouvé la bonté de ses remedes pour un Rheumatisme, dont il vous souviendra, peut-être, que je fus long tems tourmenté il y a trois ans. Vous eûtes la bonté de m'ordonner dans ce tems-là beaucoup de remedes qui n'eurent que fort peu d'effet, & une seule purgation qu'il me donna, me tira d'affaire.

Je ne vous en dis rien pour lors, parceque je crûs qu'il se pourroit faire que vous le trouveriés mauvais; Mais dans l'estat où je vous vois.

Vois je ne puis vous rien cacher de ce qui vous peut faire donner vostre confiance à un homme que je connois capable de vous guerir. Au nom de Dieu Monsieur, qu'une politique hors de saison ne vous empêche pas de profiter d'un secours salutaire & tres certain. J'aurois un regret mortel si cette sote bien-seance me faisoit perdre un Maître à qui j'ay les dernieres obligations, & que j'ayme plus que moy-mesme. Il accompagna la fin de son discours de quelques larmes, qui n'estoient pas fort nécessaires; le Maître avoit pour le moins autant d'envie de guerir & de vivre, que son valet de luy procurer la santé; & quand il auroit donné moins d'éloges à celuy qu'il proposoit, son Maître n'auroit pas esté moins disposé à prendre de ses remedes. La crainte de la mort avoit effacé de son esprit toute sorte de bien-seance.

Au reste ce Medecin prétendu si habile estoit un charlatan insigne, qui dans son principe avoit esté Bateleur, il avoit assés de feu & de brillant, & son premier exercice luy ayant donné toute l'effronterie qui est nécessaire à quiconque veut estre Medecin, il crut, après avoir gagné quelque argent sur le theatre, que le meilleur parti qu'il pouvoit prendre estoit de faire la Medecine un peu plus honnestement qu'il n'avoit fait jusqu'alors; pour cela il s'efforça de retenir quelques mots Latins des plus usités dans l'Ecole, aprez quoy il alla acheter des lettres de Medecin dans quelqueune de ces Universités où l'on reçoit les Docteurs sellés & bridés. Il revint ensuite à Paris, où il ne tarda guères à se mettre en vogue par ses intrigues, son babil, & son effronterie, qui sont dans ce lieu plus qu'en tout autre les voyes les plus seures

pour

pour s'avancer en pratiquant la Médecine.

Cet homme fait de la maniere dont je viens de le décrire , vint voir nostre Médecin Malade , après qu'il eust sceu de luy-mesme l'estat de sa Maladie , par qui & de quelle maniere il avoit esté traité. Il commença par luy dire, qu'il y avoit assurément dans la Faculté de Paris de sçavans hommes , d'excellens Philosophes , & quantité de gens d'une belle littérature que l'on ne pouvoit assés estimer. Mais qu'il falloit aussi avoüer que leur maniere de traiter les Maladies , n'estoit point du tout propre à guerir celles qui n'avoient point leur Siege dans les grands vaisseaux ; que l'expérience ne le faisoit que trop connoître , puisqu'une infinité de Malades , après avoir inutilement éprouvé leurs foibles secours , estoient contraints de s'adresler à des Medec-

Medecins qui comme luy suivoient d'autres maximes ; & qui pour s'estre long-tems & fortement appliqués à la Chymie , avoient sceu trouver des remedes contre les Maladies les plus rebelles. Qu'il s'estimoit heureux d'avoir occasion de rendre service à un homme de son merite , que sa Maladie estoit peu de chose , qu'il en avoit bien vu d'autres , qu'enfin il luy feroit voir , que s'il n'avoit pas un-aussi grand fonds de science que Messieurs de la faculté , il avoit au moins des remedes infailibles , par l'usage desquels il luy promettoit de le guerir au peril de sa vie :

Cette promesse , je vous gueriray , qui a-tant de charmes pour les pauvres malades , sceut prendre nostre Docteur au filet comme un autre homme ; Il répondit au premier compliment de ce Charlatan , d'une maniere qui marquoit beaucoup

coup de confiance en ses remedes. Il le pria d'avoir soin de luy ; de le voir tous les jours, & d'estre persuadé qu'il feroit sans hesiter tout ce qu'il jugeroit luy estre necessaire. Quand il fut sorti il dit à son domestique, qu'il estoit fort aise d'avoir veu cet homme, qu'il en esperoit du soulagement ; qu'il falloit cependant sauver un peu les apparences ; pour cela qu'il estoit d'avis de ne voir personne, & que l'on dist à ses Confreres, quand ils viendroient, qu'il s'estoit fait porter à une demi-lieuë, dans la pensée que l'air luy pourroit estre favorable, qu'il prendroit durant ce tems les remedes de son nouveau Medecin. La chose fut ainsi faite. Ce Charlatan luy donna de puissans Diuretiques, c'est à dire des remedes qui font beaucoup uriner, & des purgations violentes ; huit jours se passerent, après quoy son corps mort, qu'il

qu'il fallut exposer à la porte de son logis; fit connoistre que l'air qu'il estoit allé prendre, estoit celuy de l'autre monde.

Je laisse à mes lecteurs à faire reflexion sur cet exemple, & passant sur celles que je ferois moy-mesme, si je ne craignois de me rendre ennuyeux, je les avertis seulement qu'ils ne doivent pas s'étonner, que la crainte de la mort rende les hommes, mesme les plus éclairés, capables des dernieres foiblesses, puisque le desir de sçavoir, & trop sçavoir mesme, sont pour lors des causes d'aveuglement presque invincibles. Je vais rapporter pour cela deux exemples en peu de parolles.

*Quatrième Recit, pour faire voir
que la Curiosité nous éloigne
de la santé, lors que la Ma-
ladie est faite.*

UN demi-homme qui raisonne plus que quatre autres, & qui veut tout sçavoir, étant un jour dans le marché aux chevaux, receut dans la presse un coup de pied d'un cheval, dont il estoit par bonheur trop éloigné pour en essuyer toute la violence. Il le receut à l'endroit des Reins, & l'impression fut assés forte pour le faire tomber sur le devant de la poitrine. Or il faut sçavoir, qu'à l'homme dont je parle cette partie est plus relevée qu'elle ne l'est d'ordinaire, c'est à dire en bon françois, qu'il est bossu en devant: il tomba fort rudement sur sa bosse, & cette cheute l'incommoda beaucoup plus que le coup qui en avoit

avoit esté cause. Il ressentit d'abord une grande douleur, qui luy fit perdre pour un moment la connoissance, s'estant un peu remis il retourna à pied à son logis qui estoit assés éloigné. Dès qu'il y fut arrivé il se fit saigner, parcequ'il crachoit quelque peu de sang, fit faire sur l'endroit de sa chute une onction d'huile & d'eau de vie, & se mit au lit. Le lendemain se trouvant assés bien il se leva l'après disnée : & comme il ayne la lecture, trouvant sous sa main un livre qui traite de diverses matieres, dont plusieurs regardent la Medecine, il l'ouvrit justement en un endroit où sa blessure estoit assés bien décrite : Il y trouva mesme un Ciroine, c'est à dire un remede composé de cire & de quelques autres drogues, dont il s'estoit deja proposé de faire le meslange pour s'en servir. Mais ayant continué de lire, il trouva un avertissement

tiſſement de l'Autheur qui pretend, que la ſecouſſe & l'ébranlement qu'une pareille cheute cauſe aux parties renfermées dans la poiëtrine, peut être cauſe de la ruption de quelques Vaiſſeaux dans le corps, & que le ſang qui ſe répand en conſequence donne lieu à un abcès dont les ſuites ſont tres dangereuſes. L'abcès ſe forma auſſitôt dans ſon eſprit. Car c'eſt un homme fort credule, & qui pour avoir trop de ſoin de ſa ſanté, eſt ſouvent Malade d'imagination; outre qu'ayant quelque legere teinture de la Chirurgie, on peut juger qu'il en ſçait aſſés pour douter & pour craindre, mais moins qu'il ne faut pour diſcerner ſi ſa peur & ſes doutes ſont bien ou mal fondés: au contraire eſtant, comme j'ay déjà dit preſque touſjours Malade par avance dans la crainte de le devenir, il ne faut pas douter que le plus petit indice

dice de Maladie ne soit capable de luy donner une fausse allarme. Aussi parut-il , après cette lecture , extrêmement chagrin , & tout occupé de l'abcès qu'il croyoit s'estre déjà formé dans sa poitrine. Il consulta là-dessus tous les habiles Chirurgiens de Paris : Mais parceque ces Messieurs luy disoient simplement leurs pensées sans se mettre en peine de luy guerir l'esprit , il estoit toujours dans les mesmes inquiétudes. Enfin, par bonheur pour luy, il vint à Paris un Chirurgien de Province qui estoit son intime Amy, auquel ayant parlé avec plus de liberté & d'ouverture qu'à tous ceux qu'il avoit consultés , cet homme connut bientôt qu'il avoit plus de prévention dans l'esprit , que d'indisposition dans la poitrine.

Il travailla donc à détruire la fausse idée qu'il s'estoit faite de cet abcès imaginaire. Il luy fit con-

noître

noistre que pour avoir craché trois ou quatre fois du sang, il n'avoit pas lieu de craindre un abcés. Qu'il y avoit des signes bien plus essentiels que celui-là pour indiquer les abcés dans la poitrine, comme par exemple la difficulté de respirer, la pesanteur sur le diaphragme, les douleurs aiguës, la fièvre, les frissons, les sueurs fréquentes, les palpitations du cœur, les syncopes & beaucoup d'autres, dont il ne s'estoit point aperceu depuis sa blessure, qu'il arrivoit souvent à bien des gens de cracher quelque peu de sang sans s'estre blessés, lors que le sang estoit en grande abondance, ou tres-échauffé; que cet accident pouvoit luy estre arrivé par ces mesmes raisons, & supposé mesme qu'il eust esté une suite de sa blessure, ce n'estoit rien de considerable, puisque n'ayant pas continué, il y avoit apparence que la peur qu'il

avoit

avoit eüe en avoit esté la principale cause dans le tems que les esprits qui avoient esté subitement concentrés, estoient retournés avec la mesme vitesse dans toute l'étendue du corps. Que si enfin ce peu de sang estoit sorti de la poitrine, ce n'estoit rien encore, ayant cessé presqu'aussitost, & n'ayant esté suivi d'aucun autre accident.

Ces raisons & bien d'autres déduites fort au long, par un homme en qui nostre Malade imaginaire avoit beaucoup de confiance, luy osterent la pensée qu'il avoit de ce prétendu amas de sang dans sa poictrine, qu'une superflue curiosité luy avoit inspirée. Le calme se remit dans son esprit, son visage reprit son air ordinaire, & depuis ce tems-là il s'est toujours assés bien porté.

Cet exemple fait connoistre, qu'il n'est guères avantageux aux
Mala-

Malades d'estre fort curieux en ce qui concerne les suites de leurs maladies : Car si cet homme, dont nous venons de parler, n'avoit pas tant pris de peine pour s'instruire de l'evenement d'une blessure, qui n'estoit que fort legere, il se seroit épargné beaucoup de chagrin & d'inquietude. L'exemple suivant fera voir, que si dans le tems de la maladie faite la curiosité est une des causes de nos egaremens, la science, qui dans toute autre occasion nous sert de flambeau & de guide, ne sert alors qu'à nous priver de toutes nos lumieres.

Cinquieme Recit, qui montre qu'il est souvent desavantageux aux Malades d'estre sçavans dans leurs Maladies.

ESTRE en mesme tems bon Ecu-
 yer, bon Medecin, bon Chirur-
 gien,

gien, ou bon Apotiquaire, ce sont deux qualités qui se trouvent allés rarement dans une mesme personne. Cependant un bon Ecuyer, & les supposts de la Medecine, tels que je viens de les nommer, ont cela de commun, qu'il leur est allés ordinaire d'estre blessés de leurs chevaux; aux uns pour s'obstiner à reduire, & à dompter les plus indociles & les plus fougueux; aux autres pour se peu mettre en peine de bien conduire les plus doux & les plus pacifiques. J'excepte néanmoins, de ce grand nombre, ceux de la Faculté qui montent des Mules ou des Mulets; car, comme ces animaux sont presque tous quinteux & indisciplinables, il faut que ceux qui s'en servent soient de parfaits Academistes. L'exemple d'un Chirurgien, que je vais rapporter, confirmera la proposition que j'avance, & ce que j'ay dit auparavant du
trop

trop ſçavoir lors que la maladie eſt faite.

Ce Chirurgien, monté ſur ſon cheval, revenoit un jour d'aſſés bon matin voir un bleſſé à demi-lieüe de Paris, lors qu'entendant ſonner ſept heures, il ſe reſſouvint qu'il avoit parole donnée à cette heure-là-meſme pour une conſultation, dans un quartier aſſés éloigné du lieu où il eſtoit. La crainte qu'il eut de manquer à ſa parole, le determina à enſiler un chemin de traverſe, ce qu'il fit avec beaucoup de promptitude, & il tourna ſon cheval ſi court que les quatre pieds luy manquerent. Le cheval, qui eſtoit doux & paſſible, ſe releva fort adroitement, ſans faire à ſon Maïſtre plus de mal qu'il n'en avoit; ce qui eſtoit d'autant plus à craindre, que la bleſſure qu'il avoit receüe à une de ſes jambes, qui ſ'eſtoit engagée ſous le ventre du cheval du coſté qu'il

estoit tombé, estoit considerable; Car il avoit le pied demis, & le petit os de la jambe rompu fort prez de la jointure du pied. Des passans, qu'il appella à son secours, le descendirent de son cheval, & le porterent dans la maison la plus prochaine. On le mit sur un lit, puis s'estant fait couper ses bas, & ayant luy-mesme examiné sa blessure, il demanda du linge, coupa luy-mesme des bandes; après quoy, il se fit tirer le pied autant qu'il le jugea necessaire, & se fit bander par ceux qui estoient auprès de luy, autant regulierement qu'ils le purent; ensuite on le porta chez luy; & comme tout cela s'estoit fait sans qu'il ressentist beaucoup de douleur, il erût que sa jambe & son pied estoient en assés bon estat, & qu'il pouvoit sans risque attendre jusqu'au soir à se faire voir à deux de ses Confreres, qu'il envoya
prier

prier de venir vers les sept heures.

Le long du jour, meditant sur sa blessure & sur les suites qu'elle pouvoit avoir , il jugea qu'une dislocation comme la sienne estoit dangereuse , parcequ'elle ne pouvoit se faire sans froisser les tendons , qui sont en grand nombre autour de la jointure du pied , & que pour le remettre dans sa situation naturelle & ordinaire , il falloit , par des extensions tres fortes , faire un surcroit de violence à ces mesmes tendons & parties nerveuses , ce qui ne pouvoit se faire sans causer au blessé d'extremes douleurs , qui estoient ordinairement suivies d'inflammations , de fievres & de convulsions. L'experience qu'il avoit eue de ces facheux symptomes , dans le traitement de plusieurs dislocations semblables à la sienne , le confirmoient dans la crainte qu'il avoit

d'en faire l'épreuve sur luy-mesme : Car il prevoyoit bien que ses Confreres, qui devoient venir le soir, ne manqueroient pas de luy proposer de nouveau l'extension, pour peu qu'ils vissent son pied ou sa jambe mal figurés. Je laisse à penser si dans cette attente, il craignoit que la violence, qu'il faudroit faire à ces parties pour les étendre, ne luy fist faire une fâcheuse experience de tous les accidens qui suivent ordinairement les douleurs des nerfs. Il n'en dit pourtant rien à ses Confreres, qui ne manquerent pas de se trouver chez luy le soir, à l'heure qu'il avoit marquée. Après luy avoir fait, sur sa disgrâce, leurs complimens de condoléance, ils leverent le bandage, examinerent sa jambe, & conclurent que la reduction estoit faite passablement; cependant, que l'on pouvoit encore donner à la partie blessée une figure plus naturelle, en
faisant

faisant un peu d'extension. A ce mot d'extension, nostre Chirurgien blessé prit la parole ; Messieurs, leur dit-il , vous demeurés d'accord que ma jambe est presque dans l'estat où elle devoit estre , mais que pour la rendre un peu plus droite qu'elle n'est , il faudroit encore un peu l'étendre ; Je croy aussi que vous ne doutés pas que ce peu d'extension ne me fasse beaucoup de douleur. De grace, Messieurs, poursuivit-il , demeurons comme nous sommes, puisque nous ne sommes pas mal ; trêve d'extension je vous prie, de peur de nous mettre beaucoup moins bien , pour vouloir estre un peu mieux : Je ne me soucie pas d'avoir la jambe un peu defigurée , & j'ayme mieux estre boiteux , s'il le faut, que de risquer, par une extension douloureuse, l'épreuve d'une infinité d'accidens, dont la douleur est la cause.

Ces Messieurs luy repondirent, que veritablement on ne pouvoit pas douter que la douleur ne fust la cause des plus pernicieux accidens en toutes sortes de blessures ; Que c'estoit sagement fait de l'épargner aux blessés autant qu'il estoit possible ; Mais que d'autre part une jambe deformée estoit quelque chose de fort desagréable ; qu'estant aussi connoissant qu'il estoit, ils ne pouvoient luy rien dire là-dessus que ce qu'il sçavoit luy-mesme ; Qu'ils croyoient pourtant la chose assez considerable , pour estre serieusement examinée ; Que la douleur estoit passagere, & se pouvoit appaiser par des remedes ; mais que le vice de la figure ne s'effaçoit jamais.

Toutes ces raisons ne furent point capables de dissiper la crainte dont il estoit prévenu ; on le pansa selon son desir : Il ne luy survint
aucun

aucun accident durant le traitement; mais il est resté à sa jambe une difformité considérable.

Je voudrois bien qu'il me dist en bonne foy, s'il avoit à traiter un homme blessé, comme il le fut luy-même en cette occasion, s'il luy donneroit le tems de raisonner, lors que tout seroit disposé à le panser dans l'ordre; & si la crainte d'attirer sur une partie blessée de cette sorte, par une douleur passagere, une longue suite d'accidens, l'empêcheroit de faire toute la violence qui seroit nécessaire, pour rendre à cette partie sa figure naturelle. Je suis seur que quand un pareil blessé seroit son meilleur amy, & qu'il le prierait avec toute sorte d'instance de luy épargner la douleur d'une extension nécessaire, il luy diroit netement, Monsieur, il ne sera pas dit que je vous aye pansé, & que vous sorties d'entre mes mains

boiteux, pour me faire un éternel reproche : Vostre propre interest, & ma reputation y sont trop engagés ; & quoy que vous diés presently, vous serieés après cela le premier à me faire passer pour un mal habile homme. De cette maniere un blessé tout à fait ignorant seroit parfaitement guéri de cette blessure, & un Chirurgien en demeure estropié pour estre trop sçavant.

Ayant donc fait voir, par les recits que je viens de faire, combien l'on est incapable de se donner à soy-mesme le secours dont on a besoin, lors que la Maladie est faite, combien toutes les lumieres de l'esprit, & les plus belles connoissances, sont inutiles & souvent nuisibles aux Malades ; & combien il est dangereux de se fier, dans ce déplorable estat, à la pluspart de ceux qui font profession de la Medecine ;

N'est

N'est il pas vray de dire, que les signes, que nostre Instinct nous donne de la pluspart de nos indispositions, sont des conseils salutaires, dont l'on doit tacher de profiter, pour peu qu'on ait de raison & de bon sens?

Mais pour en tirer tous les avantages qu'on en peut attendre, il y a certaines Mesures à garder, & certaines Regles, sans lesquelles ils peuvent tres souvent nous estre inutiles. C'est de ces Mesures & de ces Regles, dont il me reste à parler dans la derniere Partie de ce Traité.

TROISIEME PARTIE,

Où l'on donne les moyens d'éviter les Maladies que nostre Instinct nous fait présenter, par les marques dont nous avons parlé dans la Section précédente.

POUR arriver au but, que je me propose, d'expliquer, dans cette Troisième Partie, les moyens d'être à soy-mesme son Medecin, lors que l'on n'a que de legeres dispositions à la Maladie, je ne grossiray pas, d'une infinité de remedes déjà imprimés, un volume que j'ay dessein de rendre fort court. Car outre que, proprement parlant, le mot de remede suppose une Maladie faite qu'il faut guerir, il est certain que quand il en faudroit un grand nombre pour se maintenir en santé, tout le monde en sçait assés, depuis que Messieurs les Medecins ont bien

bien voulu donner leurs ordonnances en François, pour châtier les Apotiquaires, qui se faisoient regarder comme de petits Medecins, parcequ'ils avoient le secret de la Medecine. Mais ils se sont, eux-mesmes, tres mal trouvés de ce châtiement, car revelant leur secret, l'on à reconnu que si ces Apotiquaires vendoient bien cher des drogues fort communes, fort aisées à preparer, & fort desagreables, Mess. les Medecins cachoient eux-mesmes beaucoup d'ignorance sous du Latin fort chetif, & sous des chiffres bizarres.

Il n'y a pas à present jusqu'à la moindre femme, qui n'ait dans son foible cerveau une pharmacie entiere; & j'en entendis l'autre jour debiter de tant de sortes, à une Commere qui estoit venue visiter un Malade, chez qui je me trouvoy par hazard, que je fus sur le point

de croire, que la Medecine estoit tombée en quenouille.

Pour moy, voicy en peu de mots quel est mon sentiment sur le fait des remedes. Je croy que les plus simples sont toujours les meilleurs, & que tout le secret consiste à s'en sçavoir servir à propos. Que comme les couleurs, dont la palette d'un peintre est chargée, ne sont propres d'elles-mêmes qu'à faire un mélange confus & desagreable à la vue; les remedes aussi, & principalement les purgatifs, ne sont propres d'eux-mêmes qu'à affoiblir les Malades, & à causer un grand trouble dans leur sang: Mais tout demesme aussi que ces couleurs placées sur une toile, par un habile homme, suivant les regles de la peinture, font un tableau de grand prix & fort agreable; Ces mesmes remedes, quoique contraires à la nature, lors qu'on les employe mal, peu-

peuvent avoir de grands effets contre les Maladies, quand on en sçait faire un bon usage.

Hippocrate, qui a eu sans contredit plus de genie pour la Medecine qu'aucun des Anciens Medecins, avoit bien reconnu que le fin de cet art consistoit moins au grand appareil des remedes, qu'à sçavoir donner en tems & lieu les plus simples & les plus naturels, puis qu'il nous avertit au commencement de ses Aphorismes, que l'occasion est passagere, & que nous ne voyons point ses ouvrages grossis de ces longues receptes, qui se trouvent étalées dans tous les livres des Medecins qui ont écrit depuis luy. Comme il s'attachoit moins à lire & à copier les écrits de ceux qui l'avoient précédé, qu'à observer soigneusement les mouvements des Maladies, dans les Malades qu'il traitoit, il a plus decouvert luy seul de

verités

verités en Médecine, que tous les autres ensemble ; & nous luy aurions une obligation entière si aux simples remèdes qu'il nous a proposés pour la guérison de plusieurs Maladies, il avoit ajouté le tems & la manière d'en user : Cette addition auroit osté, aux interpretes, l'occasion de défigurer la Doctrine, & de nous débiter leurs fausses idées, au lieu de ses véritables sentimens.

Ce seroit aussi, à une exacte recherche des propriétés des simples remèdes, tels que la nature nous les donne, & à une curieuse observation du tems & de la manière de les donner, que nos Médecins devroient s'attacher, plutôt qu'à la dispute & aux ergoterics ; ils devroient estudier, avec un peu plus de soin qu'ils ne font, le grand livre de la nature, qui offre à tous les hommes des trésors de santé, d'un prix infini, dans les Campagnes qu'elle couvre

exptés

exprés d'une infinité de plantes, qui ont toutes des vertus peu connues, pour n'estre pas assés recherchées.

Car, puis qu'il faut tout dire, Entre tout ce qu'il y a de Medecins, combien s'en trouve-t-il qui s'appliquent à l'étude des plantes? si quelques-uns se mettent en peine d'en sçavoir les noms, pour ne pas rougir quand on les leur demande, l'on n'en rencontre presqu'aucun qui éprouve leurs effects contre les Maladies : Ils ont des soins bien plus pressans; les fraix de leur Doctorat imaginaire ayant epuisé leur finance, ils sont bien plus ardens à chercher des pratiques qui les dedommagent en peu de tems, qu'à acquerir les connoissances dont ils auroient besoin pour estre Docteurs à bon tître ; Ce qui fait qu'ils se contentent presque tous, pour traiter toutes les Maladies, de sçavoir
le

le nom de cinq ou six plantes, dont ils font des decoctions banales, & celui de trois ou quatre purgatifs; C'est toujours la mesme chanson, & il suffit à un Apotiquaire, un peu employé, de lire le nom du Medecin au bas de l'ordonnance, pour estre seur du remède qu'il doit preparer. Je conseillerois à ces Messieurs, pour ménager leur tems, qu'ils vendent si cher, & pour s'épargner la peine de beaucoup écrire, d'en faire imprimer pour une bonne fois, un grand nombre; Il n'y auroit après cela qu'à signer, & à remplir du nom du Malade, & de la date, l'espace que l'on auroit laissé pour cet effet.

Après tout, il faut avouer que si ces Messieurs ont toutes les conditions requises pour estre mauvais Medecins, ils ont aussi de merveilleses ressources pour cacher leur ignorance sur le fait des remèdes.

Quand

Quand la nature ou le hazard n'ont pas esté favorables à leur routine, & que la patience d'un Malade, qu'ils ont amusé plusieurs mois dans l'attente de sa guerison, s'échappe enfin jusqu'à leur reprocher leur infidélité; C'est pour lors que la crainte de perdre la pratique les fait rappeler toute leur industrie, & tout mettre en usage pour se la conserver. Mais voyant bien qu'il faut changer de methode, & que les lavemens, les saignées, les purgations, le bain, le lait, & tous les remedes ordinaires ne sont plus de saison, ils ont recours à certaines compositions de grand éclat, qui sont dans la Medecine ce qu'est dans une Armée un peu mal menée le corps de reserve, ou dans un Royaume menacé de quelque grande insulte, le Ban & l'Arriereban de la Noblesse. Ils assemblent tumultuairement, dans ces compositions, tout ce que la me-

moire

moire leur peut fournir de drogues plus bizarres ; ils donnent à chacune une doze telle qu'elle leur vient à l'esprit, & ils appellent cette cohue de remedes une Opiate, ou un Sirop Magistral, selon la forme qu'il leur plait de luy donner. Après cela, le Medecin triomphe d'une si belle invention, & le Malade en conçoit de nouvelles esperances.

Mais, je voudrois bien sçavoir quelle peut être la pensée d'un Medecin dans cet amas confus de tant de remedes ? Si c'est d'allier dans un seul Medicament des vertus contraires, pour satisfaire à des fins differentes ; Je luy diray, que quand il se pourroit faire que des choses contraires subsistassent dans un mesme sujet, il faudroit, pour bien composer son remede, qu'il conust parfaitement la vertu de chaque drogue qu'il y feroit entrer, pour les placer de maniere qu'il n'y eust point

point de confusion, & que la vertu de l'une n'affoiblîst point celle de l'autre, ce qui ne peut pas se faire ; Car, outre que la pluspart des Medecins ne connoissent pas assés les propres & particulieres vertus de ces drogues extraordinaires, pour n'en avoir pas fait assés d'épreuves, il leur est impossible d'empêcher, qu'estant mêlées elles n'agissent les unes contre les autres, & qu'elles ne s'entredétruisent : Mais si cet assemblage se fait pour faire agir avec plus de force plusieurs remèdes de même vertu ; ou ces remèdes auront la même vertu dans un même degré, ou dans un degré un peu différent : S'ils ont précisément la même vertu, plusieurs ne feront pas plus d'effet qu'un seul donné en pareille quantité ; & s'ils different en quelque degré de qualité, la faiblesse de l'un détruira la force de l'autre, & ce sera toujours la même chose.

Je croy bien plutôt, que c'est pour l'une de ces raisons qu'un Medecin compose ces sortes de remedes ; Ou pour faire, par un coup de desespoir, ce qu'il n'a pû faire par les regles incertaines d'un art qu'il ne sçait que superficiellement ; Ou pour gagner du tems & se conserver la pratique comme j'ay déjà dit ; Car il peut arriver bien du changement à un Malade, avant qu'il soit en estat d'user d'un tel Medicament ; il faut pour cela de longues preparations, & rentrer tout de nouveau dans la route ordinaire.

Le Medecin, par exemple, s'adressant à son Malade ; Monsieur, luy dira-t-il, pour faciliter l'operation de vostre Opiate, il faut soulager la nature & la decharger de tout ce qui pourroit l'empêcher d'aider au remede ; il est donc à propos que vous preniés quelques lavemens, qu'on vous tire deux poilletes de sang,

sang, & qu'ensuite vous preniés, durant quelques jours la tisanne laxative, ou l'eau de Cassie. Durant ce tems le malade peut mourir, & c'est un grand avantage pour le Medecin, qui ne manque pas de dire que c'est le plus grand malheur du monde, & que s'il avoit eu le tems de luy donner son remede, sa guerison estoit seure. Si la Maladie donne au Malade le tems d'en user, il arrivera l'une de ces trois choses; Ou il demeurera dans le mesme estat; Ou il guerira par hazard; Ou il mourra.

Si le Malade ne va ni vient, on ne tardera gueres à congédier le Medecin, qui n'aura pour lors aucune ressource. Mais ce qui arrivera à son avantage, c'est que le Malade, après avoir vainement éprouvé les lenteurs de la Galenique, se mettra entre les mains d'un Chymiste, qui l'expediera en peu de tems, & le

Mede-

Medecin en aura la dernière joye. Si le hazard veut que la Maladie, qui peut estre à son terme, guerisse durant l'usage du remede, le Medecin a la victoire, & ne manque pas de s'applaudir de cette guerison ; S'il meurt, la terre couvre la faute.

Puis donc qu'un des plus grands deffauts, de ceux qui pratiquent aujourd'huy la Medecine, est de manquer à s'instruire des différentes vertus des simples remedes, du tems, & de la maniere de s'en servir ; Je croy ne pouvoir mieux faire que de proposer à la fin de ce traité les plus simples preservatifs qu'on puisse employer pour éviter les Maladies, & de donner quelques Regles pour se bien conduire dans leur usage, meditant de renfermer dans un second traité de la Medecine curative, dont j'ay déjà conçu une idée generale, les plus simples remedes, le tems, & la maniere de
les

les approprier à toutes les Maladies, selon que celui-cy sera bien ou mal receu.

C'est une vérité dont tout le monde convient, que les effets dependent tellement de leurs causes, qu'ils ne peuvent subsister qu'autant qu'elles subsistent, & qu'ils cessent d'estre dès lors qu'elles sont detruites. Sur ce principe, ayant fait voir, dans la Section precedente, que les Maladies ont des causes éloignées, & des causes prochaines, il n'y a qu'une seule chose à faire pour s'en préserver, & mesme pour les guerir. C'est de detruire ces causes & de les éloigner, Cela n'est pourtant pas si facile qu'on le pourroit croire d'abord. Car premierement, pour ruiner en nous ce que nous nommons les causes éloignées de la plupart de nos Maladies, il faudroit que nostre raison eust un empire absolu sur nos sens & sur nos passions; & la plupart

H part

part des hommes l'en rendent l'esclave. Et pour détruire en nous ce que nous appellons les causes prochaines de nos infirmités , il faudroit que nous eussions des connoissances de ce qui se passe chez nous , beaucoup plus claires & plus certaines que celles que nous en avons ; & pour lors, en suivant seulement les mouvemens de la nature, nous serions fens de ne la point troubler dans ses actions , & que les remèdes dont nous nous servirions loin de luy nuire, comme il arrive tres souvent, luy seroient toujours d'un grand secours.

Je ne laisseray pas malgré toutes ces difficultés, de proposer les moyens que je croy les plus propres à détruire chez nous , & à en éloigner ces funestes causes. Si je réüffis, j'en auray plus de gloire, & si le contraire arrive, ces difficultés me serviront d'excuse,

Ce qu'on peut faire pour empêcher les effets du chagrin, qui est la premiere cause éloignée des Maladies.

Toutes les Maladies, tant de l'esprit que du corps, peuvent estre guéries de l'une ou de l'autre de ces manieres, parfaitement ou imparfaitement. La guérison parfaite consiste dans l'entiere destruction de toutes les causes des Maladies, en sorte que ces causes estant détruites, elles finissent necessairement. Les Medecins appellent cette maniere de guérir, cure eradicative.

La guérison imparfaite sans oster les causes, empêche autant qu'il est possible, les pernicioeux effets de la Maladie; Cette seconde maniere de guérir se nomme, cure palliative.

Le chagrin, que j'ay dit estre une

cause éloignée des Maladies du corps, est aussi une des plus considerables Maladies dont l'Ame puisse estre affligée. On ne peut pas toujours guerir le chagrin par l'entiere destruction de ses causes, qui le plus souvent ne sont pas en nostre puissance; & les meilleures raisons que l'on puisse alleguer à un homme, pour le persuader de s'élever, par la force de son esprit, au dessus de sa mauvaise fortune, sont d'une belle speculation, mais peu efficaces quand il s'agit de pratiquer ce qu'elles insinuent; & autant qu'il est facile à ceux, à qui tout rit, de consoler les miserables; autant est-il difficile, à ceux qui sont dans la misere, de ne la pas sentir.

Par exemple, seroit-ce un bon remede, pour guerir du chagrin celui qu'une banqueroute auroit réduit à une extreme indigence, de luy dire que les biens qu'il a perdus, estoient

estoit des biens perissables, auxquels il ne devoit point s'attacher, ny comme homme, parce qu'il devoit estre persuadé qu'il faudroit tost ou tard les quitter; ny comme Chrestien, puisqu'en cette qualité, il ne doit pas regarder les biens caduques comme son partage, mais les biens éternels? Je m'assure que ces Verités feroient peu d'impression sur son esprit, & ne l'empêcheroient pas de ressentir sa perte; & que le seul remede capable de le guerir, seroit de luy faire recouvrer la somme qu'il auroit perdue; Mais un tel remede ne se trouve dans la boutique d'aucun Apotiquaire, & le Malade a tout le loisir de s'affliger & de se plaindre, avant qu'il trouve un charitable Medecin qui fasse sur son mal une onction si salutaire.

Le chagrin nous vient encore d'une infinité d'autres causes, pour la ruine desquelles nous ne pouvons

pas trouver des moyens plus efficaces, que pour celle dont je viens de parler.

Mais ce que cette fâcheuse Maladie a de singulier, est qu'à la différence des autres qui sont presque toutes guéries par ce qui leur est contraire, ce qui est contraire à celle-cy l'augmente pour l'ordinaire au lieu de la modérer. Un homme plongé dans la tristesse ne prend plaisir à rien, & la joye qui est opposée à son chagrin, loin de le toucher, luy est tellement à charge, qu'il souffre avec peine que les autres en goutent les douceurs.

Il est donc inutile de proposer à ce Malade des divertissemens pour remèdes à sa Maladie; il faut, en attendant que le tems, qui est pour bien des maux l'unique Medecin, guérisse son esprit, ou que quelque une de ces revolutions, auxquelles toutes les choses du monde sont sujettes,

sujetes, ayt fait finir la cause de sa tristesse, qu'il tache au moins de parer les atteintes funestes, que cette passion de son esprit pourroit donner à la santé de son corps, a cause de l'union étroite qui est entre ces deux parties qui le composent.

Or le préjudice, que le chagrin peut causer à la santé, est, comme je l'ay fait voir en la Section précédente, d'estre la source & l'origine de plusieurs Maladies, en faisant séjourner trop long-tems les excréments dans le gros boyau. Il faut donc, pour ne pas joindre, à la mauvaise disposition de son esprit, des maux sans nombre de la part du corps, qu'il se mette en peine de profiter des signes par lesquels son Medecin interieur luy fera connoistre le séjour de ces matieres impures dans ces sortes de conduits. C'est adire que pour faire sortir au-plustost ces excréments hors du corps,

lors qu'il aura des marques de leur sejour, ce sera à luy de choisir, entre les moyens que je proposeray dans la suite, ceux qu'il croira luy estre les plus convenables ; parcequ'il faut, comme j'ay déjà dit, ou détruire entierement les causes des Maladies, ou du moins prevenir, autant qu'on le peut, leurs funestes effets & les dommages qu'elles peuvent causer à la santé.

De la mesure qu'il faut garder dans le boire & dans le manger, pour éviter l'excez de l'un & de l'autre, comme cause éloignée des Maladies.

EN conseillant d'éviter les excès du boire & du manger, je n'ay garde de prendre le change, comme font presque tous les Medecins, qui font mourir de faim leurs Malades,

dés

dés qu'ils se sont mis en teste que la Maladie leur est venue de repletion ; disant que la Nature est contente de peu d'alimens, & qu'étant tombés Malades pour en avoir trop pris, ils ne peuvent recouvrer leur santé que par une diète tres-exacte, suivant cét Axiome tant chanté, que les Maladies sont guéries par leurs contraires.

Il ne faut pas estre un grand Medecin pour se prescrire à soy-même des régles certaines, sur la quantité & sur la qualité des Alimens, il ne faut qu'écouter un peu la Nature & son bon sens.

La faim nous fait connoistre que nous avons besoin de prendre de la nourriture lors que nous sommes en santé ; & dans le tems de la Maladie, le bon sens nous fait juger que si la mauvaise disposition de nostre estomac le rend insensible au sentiment de la disete, & à celle de tout

le corps dont il a coutume d'estre sollicité, nous ne devons pas laisser de prendre des Alimens, parcequ'en quelque estat que nous soyons, il faut reparer, par une nourriture convenable, les esprits & les diverses substances dont nos corps sont composés, qui se dissipent continuellement.

Je laisse à traiter plus amplement de la quantité & de la qualité des Alimens dont il faut user dans chaque Maladie, au Traité de la Médecine curative; & n'ayant pour le present à parler qu'à des personnes bien disposées qui veulent se maintenir en santé: Je leur dis seulement qu'il faut que la Nature & leur propre experience en soient la règle: La Nature pour la quantité; c'est adire qu'ils mangent plus ou moins, selon qu'ils seront plus ou moins excités par la faim; & leur propre experience pour la qualité: Car il est
ridicu-

ridicule à quiconque jouit d'une santé parfaite de consulter un Medecin sur la qualité des Alimens, puisque toutes les conjectures que ce Medecin peut faire sur ces prétendues qualités & sur la constitution de celuy qui le consulte; estant fort incertaines, ce n'est que par hazard qu'il peut luy en ordonner de convenables; au lieu qu'on ne peut manquer, après en avoir usé de plusieurs, de s'arrester à ceux dont on se fera le mieux trouvé.

En effet, quand je vois un homme qui d'ailleurs a de l'esprit, demander à un Medecin si un Aliment dont il a usé plusieurs fois est bon ou mauvais pour la santé, je luy demanderois volontiers à luy-même s'il est insensible, si s'en estant nourri il n'a pas ressenti son effet bon ou mauvais: S'il l'a trouvé à son goust ou desagréable, s'il l'a bien ou mal digéré, si après la digestion faite

il en a facilement rendu les restes. Il ne faut pas estre Medecin pour conclure qu'un Aliment, qui est agréable au goust, qu'on digere aisément, sans se sentir après le ventre trop lasché ou trop serré, est un bon Aliment. Qu'ainsy, lors qu'on en trouve un de cette maniere, il est assés peu necessaire de se mettre en peine de sa qualité, qui sera sans difficulté beaucoup plus conforme à la constitution de celuy qui en aura fait l'épreuve, que celle d'un autre qui auroit esté raisonnée par toute la Faculté de Medecine.

Car si les Medecins avoient des connoissances certaines de la qualité des Alimens, ils seroient sans doute, & sur tous en général, & sur chacun en particulier, d'un même sentiment; au lieu qu'estant aussi partagés qu'ils le sont sur cette maniere, on a lieu de conclure qu'ils n'ont pas sur ce fait des connoissances

ces

ces plus certaines que sur tous les autres points de la Médecine. La plupart même ont là-dessus de si étranges préventions, qu'elles les portent jusqu'au plaisant & au ridicule.

Par exemple, l'un sera dans la pensée que l'usage de tous les fruits est pernicieux : Cela sera cause qu'il les interdira sans exception à tous ceux qui régleront leur santé sur ses avis : Un autre, qui sera d'un sentiment contraire, s'en crévera luy-même, & en fera créver tous ceux qui suivront ses conseils : L'on en trouvera quelque autre qui s'avisera d'estre d'avis, que le vin est d'un mauvais usage pour la santé ; non seulement il n'en boira point luy-même, & l'interdira à toute sa famille, mais il en blâmera l'usage par tout où il ira, & il fera tous ses efforts pour en persuader ceux qui seront assés fots pour le croire ; tan-

dis que son Confrere, qui aura l'inclination d'en beaucoup boire, ne l'ordonnera pas vray-semblablement à ses Malades, parcequ'il est nuisible dans les Maladies; Mais il sera beaucoup plus indulgent que les autres sur ce chapitre.

En un mot, sans produire d'autre preuve d'une verité qui n'est que trop connue; puisque tous les Medecins semblent vouloir faire de ceux qui les consultent, sur le fait des Alimens, autant d'esclaves de leur prevention, il est bien plus seur de s'en rapporter aux experiences qu'on en peut faire sur soy-mesme, que de s'en remettre à l'ignorance & au caprice de gens, qui ne peuvent que par hazard nous conseiller l'usage de ceux qui sont effectivement conformes à nostre particuliere constitution.

Tout cela supposé je dis, que quiconque

conque possède une vigoureuse santé doit user indifféremment de tout ce qui est capable de nourrir, & qui, après l'avoir éprouvé luy-mesme, se trouve tel à son égard, que je luy ay marqué devoir estre, pour estre estimé un bon Aliment; & qu'après cela la seule chose qu'il faut observer est d'en user modérément. C'est donc bien faire pour se maintenir en santé, de manger quand on a faim, de boire quand on a soif, de ce qui est bon à boire & à manger, sans jamais forcer la nature.

*De la maniere dont il faut user
des plaisirs de l'amour, pour
eviter les Maladies.*

AYant fait consister le second point de la débauche dans l'usage immodéré des plaisirs de l'amour, il seroit nécessaire de leur donner les bornes qu'ils doivent

voir, pour ne point ruiner nostre santé. Mais autant qu'il est aisé de donner sur ce point des enseignemens & des règles; autant est-il difficile à un chacun de les mettre en pratique. Quelque puissante que soit nostre raison, pour vaincre nos passions les plus dereglées, elle fait souvent de vains efforts pour vaincre l'amour.

C'est celle contre laquelle elle a besoin de plus fortes armes, & qui luy résiste avec plus d'opiniâtreté. Nostre cœur, qui ne se rend pas toujours aux premières attaques des autres passions, se laisse imperieusement maîtriser à celle-cy; nostre esprit souffre avec plaisir sa tyrannie; & nostre volonté, si jalouse de ses droits en tant de rencontres, reçoit son joug avec la dernière facilité. Mais je laisse à faire de semblables réflexions & de plus sérieuses encore, à ceux que leur fonction engage

engage à donner des leçons pour régler les mœurs; & je dis que pour se maintenir en santé, il faut dans le deduit Amoureux consulter ses forces, & ne se pas satisfaire entièrement.

On me dira sans doute, qu'il est bien difficile de se contenir dans ces bornes; qu'il seroit bien plus aisé de ne point goûter ces plaisirs, que d'en demeurer ainsy sur la bonne bouche; & qu'il faut estre extrêmement Maître de soy-même, pour pouvoir, quand on le veut, reprimer les saillies d'une passion qui a esté de tout tems l'écœuil des plus sages, & la meurtrière des vertus les plus éprouvées.

Je demeure d'accord que la raison n'a pas peu d'affaires à calmer les mouvemens de l'amour, qu'une infinité d'objets excitent chez nous en mille manieres différentes; qu'il faut, pour s'en rendre le Maître,

avoir

avoir une fermeté peu commune; & cette considération ne porteroit à conseiller à toutes sortes de personnes de se priver des plaisirs que cette passion nous propose, plutôt que de s'exposer à les goûter avec excès, si bien des gens ne s'estoient aussi mal-trouvés de s'en estre interdits l'usage, qu'une infinité d'autres de les avoir goûtés sans règle & sans mesure.

Je conviens cependant qu'il est encore plus expedient pour la santé de n'en faire aucun usage, que d'en user avec excès; puisque le bouillon du sang finissant un peu plutôt ou plus tard avec l'âge, la passion finit en mesme tems; & le calme, dont nous jouissons après l'orage, nous fait bientôt oublier toutes les peines que nous avons souffertes pour luy résister, au lieu que les incommodités qui nous restent de l'usage immodéré de ces plaisirs, nous fait
payer

payer bien cher, dans une longue & infirme vieillesse des charmes de peu de durée, & de frivoles amusements.

C'est en peu de mots ce que j'avois à dire sur les moyens, non pas de ruiner entièrement les causes éloignées de la plupart de nos indispositions, car elles ne sont pas, comme j'ay déjà dit, toujours en nostre puissance, mais au moins d'empêcher leurs funestes effets contre la santé; & ces moyens seroient sans doute des précautions qu'il seroit bon que tout le monde prît, pour prévenir un grand nombre de Maladies dès leur principe; Mais comme il arrive que par faiblesse nous nous laissons facilement aller à ce que nous demandent nos sens & nos passions, il faut encore, après avoir donné les moyens d'empêcher les effets funestes de ces causes éloignées, donner aussi ceux de

de détruire efficacement les causes prochaines de la plupart des dereglemens qui arrivent dans l'œconomie de nos corps.

Des moyens de ruïner les causes prochaines des Maladies, & premierement de ceux qui peuvent diminüer la quantité du sang.

NOUS avons deux choses à faire pour diminuer la quantité du sang. D'empêcher qu'il ne s'en engendre ; & de vider au plustost celuy qui est déjà fait , & qui est trop abondant dans nos vaisseaux. Pour cela nous avons deux grands remedes, qui sont l'Abstinence des Alimens & la Saignée. L'abstinence empêche la generation du sang , & donne lieu , par une suite necessaire, à la dissipation d'une partie de celuy qui est engendré ; & ainsy elle satisfait

fait seule aux deux intentions que nous avons pour lors; A l'égard de la Saignée, elle vuide promptement la quantité de ce mesme sang, & détruit par ce moyen en tres peu de tems la cause des Maladies que nous craignons.

Après cela on ne manquera pas de me demander lequel de ces deux moyens, qui concourent à la mesme fin, est preferable, de l'Abstinence ou de la Saignée, pour arriver au but que nous nous proposons? à quoy je repondray, que selon les occasions quelquefois l'un & quelquefois l'autre sont préférables. Que quand on n'a que de legers indices des Maladies qui procedent de la quantité du sang, on peut se contenter d'une Diete bien réglée, qui agit moins promptement que la Saignée, mais qui ne laisse pas, dans la suite du tems, de faire le mesme effet sans beaucoup affoiblir ceux
qu

qui en usent. Mais que si l'on a des marques pressantes de ces mêmes Maladies, & qu'il n'y ait point de tems à perdre, il faut se servir de la Saignée qui agit en tres peu de tems, & qui est d'un grand secours en ces rencontres, quoy qu'elle cause dans les corps de plus grands changemens que la diète, qu'elle donne lieu à la dissipation subite de beaucoup d'esprits, & qu'elle affoiblisse par conséquent bien davantage. Car les forces se réparent bien plus aisément, que les desordres que causent les Maladies dans les corps de ceux qui en sont atteints.

Je ne prescriray pas maintenant le tems & la manière d'user de ces deux grands remèdes, qu'on ne peut assés estimer dans la Médecine. Parceque outre que nous les considérons presentement comme les destructeurs de la première cause des Maladies, qui est la quantité
du

du sang ; nous aurons encore lieu d'en parler dans la suite, en faisant voir qu'ils secondent l'effet des purgatifs , pour procurer l'issuë des excréments hors du Colon ; & ce sera pour lors que nous nous étendrons un peu plus sur leur usage.

Des moyens de ruïner la seconde cause prochaine des Maladies , qui consiste dans le trop long séjour des excréments , dans les cellules du gros Intestin.

Quoy que les excréments retenus dans le gros boyau soient des matières impures & tout à fait préjudiciables à la santé , comme je l'ay montré cy-devant ; il y a néanmoins des mesures à garder lors qu'on les en veut faire sortir. Les moyens les plus prompts ne sont pas ceux qu'il faut d'abord mettre en

en usage; ils causent de grands desordres dans le corps, & on n'a vu que trop souvent des Maladies peu considerables se rendre rebelles, lors qu'on en a voulu precipiter la guerison; les voyes douces sont sans difficulté celles qui réussissent le mieux.

L'Instinct a fourni aux Animaux deux moyens seurs & efficaces pour procurer l'issue des excremens retenus dans les cellules du gros intestin. Ce sont les Clysteres & les Potions purgatives, dont les hommes se sont servis à leur exemple, après avoir remarqué les grands avantages qu'ils en recevoient. La Saignée & la Diete qui secondent l'effet de ces premiers remedes, sont encore des instructions que les brutes ont données aux hommes: & ces quatre moyens agissant par eux-mêmes immédiatement, ou s'entr-aidant les uns les autres, sont les plus salutaires

res qu'on puisse employer pour empêcher le séjour des excréments dans le gros Boyau, & éviter par conséquent les Maladies, qui en sont la suite.

Il est aisé de concevoir comment la Diete peut contribuer à l'évacuation des excréments hors des cellules du gros Boyau; il ne faut pour cela que sçavoir, que ces excréments sont les restes de la nourriture; qu'ils s'accumulent d'autant plus dans ces sortes de cellules, que nous prenons une plus grande quantité d'alimens; qu'ainsy l'évacuation de ces excréments seroit une œuvre sans fin, si le résidu d'une ample nourriture prenoit sans cesse la place de ce que l'on en vuideroit, par les moyens que je viens de proposer.

Je ne pretens pas néanmoins, que pour prévenir les Maladies, dont on est menacé, l'on doive s'imposer

une Diete aussi exacte que celle qu'on fait observer aux Malades, dans le plus fort de leurs maux. Je sçay qu'une Diete excessive est nuisible à la santé, & que loin d'aider la nature, pour l'évacuation des excremens retenus, elle la reduiroit dans l'impuissance: Que la liqueur, qui sert à dissoudre les alimens, ne trouvant point de matiere sur laquelle elle puisse agir, agit sur les parties qui la contiennent & qui la reçoivent, les brule & les consume, de la mesme maniere qu'un moulin, qui tourneroit, la tremie estant vuide, s'enflammeroit & se consumeroit luy-même par son mouvement; joint à cela qu'un homme, qui fait quelques remedes par précaution, n'abandonne pas toutes ses affaires; qu'ainsy dissipant des esprits, il a besoin de nourriture pour en reparer la perte. Il s'ensuit donc que, pour prevenir les Maladies, on ne doit

doit faire qu'une abstinence modérée; que l'on doit, durant ce tems-là, éviter, autant qu'on le peut, de se trouver à manger dans les Compagnies; parceque sans y faire de grands excès, on ne laisse pas d'y manger toujours un peu plus qu'à son ordinaire; que l'on doit user d'alimens qui laissent peu d'excremens dans le corps, & ne se pas remplir entierement.

Le second moyen, que j'ay^e proposé pour faciliter l'issuë des excremens retenus, est la saignée, qui est sans doute un des meilleurs remèdes que l'Instinct ait pû suggerer aux animaux, pour la guérison de leurs Maladies; & qui auroit, parmi les hommes, autant de partisans qu'il a d'ennemis, si l'abus qu'en font les Galenistes ne le rendoit méprisable.

Car il est certain, qu'outre qu'il n'y a point de remède qui depende

plus absolument de celuy qui le conseille ou qui l'exécute, il n'y en a point aussi qui soulage les Malades plus promptement en bien des rencontres.

Les Chirurgiens sçavent combien il est utile, pour arrester les fluxions & les depots d'humeurs, qui sont toujours prêts à se faire sur les parties blessées; Combien il est efficace pour dissiper les enormes tumeurs, dont les playes sont souvent accompagnées; Combien il a de force pour empêcher l'issue immodérée du sang aux playes des vaisseaux: Et ceux & celles, qui secourent les femmes dans le tems de leur enfantement, sçavent combien il est capable d'avancer un ouvrage si difficile. Mais, sans m'arrester à rapporter exactement tous les bons effets de ce remede, je vais dire en deux mots comment il peut contribuer à l'expulsion des excremens

retenus

retenus dans les cellules du gros Boyau.

L'expulsion des excremens hors des cellules du gros Intestin se fait principalement par la contraction de ses fibres mouvantes, aidées de celle des muscles du bas ventre, & de l'inspiration continuée qui oblige le diaphragme à presser tous les boyaux. Toutes ces actions s'accomplissent par le moyen des esprits animaux, qui coulent dans ces occasions, en grande abondance, dans les parties qui en sont les organes. Ces esprits se dissipent continuellement, & sont continuellement réparés par le sang qui en est la matière, pourvu qu'il soit dans les vaisseaux qui le contiennent, dans une juste quantité : Au lieu qu'y estant trop abondant, les esprits sont comme suffoqués & noyés dans l'abondance de leur matière. Ainsy le meilleur office qu'on puisse rendre

à la nature en pareille occasion, est de reduire, par la saignée, l'excès du sang à une mediocre quantité, pour la decharger d'un faix inutile, qui luy oste la liberté de ses actions.

De plus, si c'est en quelque maniere, comme j'ay dit ailleurs, de détruire la cause prochaine des Maladies, que d'empêcher leurs funestes effets, il est certain que la saignée y contribue puissamment, puisqu'en vidant une partie du mauvais sang, celuy qui reste peut estre plus aisément rectifié. Or c'est là le vray moyen d'éviter toutes les Maladies qui procedent de la corruption du sang; Car cette corruption, comme je l'ay fait voir cy-devant, n'estant introduite que par le moyen des exhalaisons impures qui s'élèvent des excremens qui sejourment dans le gros Boyau, il s'ensuit que, si la saignée ne détruit pas, radicalement & par elle-mesme, cette cause prochaine

ne des Maladies , en vuidant les excremens retenus , elle la detruit pourtant en quelque maniere , en corrigeant le deffaut du fang , qui procede de leur fejour , & qui donneroit lieu à un grand nombre de Maladies.

Que ceux , qui ont pris party contre la faignée , ne difent donc pas que le fang eftant le trefor de la vie , il feroit bien plus avantageux d'en remettre dans les vaiffeaux que de l'en faire fortir : Car quelque juftice qu'il y ait de luy donner un titre fi honorable , il ne le merite pourtant que lors qu'il fe trouve dans noftre corps en quantité mediocre & louable dans fes qualités , & que pechant dans l'un ou l'autre de ces deux points , bien loin d'eftre le conservateur de noftre vie , il en eft au contraire l'ennemy & le destructeur ; que comme la vie fe diffipe , lors qu'on en perd une trop grande

quantité, elle s'augmente aussi & se retablit lors que l'on tire une quantité mediocre de celuy qui est impur & corrompu, & que pour lors il le faut répandre avec autant de profusion que nous en devons estre chiches, quand nous n'avons aucune marque de son impureté.

Mais il ne faut pas s'estonner qu'un remede, aussi puissant contre la pluspart des Maladies, soit maintenant dans un mépris si general: Ceux qui pratiquent aujourd'huy la Medecine en abusent si étrangement, qu'ils exposent leur art, ce remede, & leur propre reputation, à la risée de tout le monde.

En effet, qu'y a-t-il de plus ridicule, que de voir des gens bouffis d'une science, pour l'acquisition de laquelle ils se vantent d'avoir employé une longue suite d'années, n'ordonner à tous les Malades, contre toutes sortes de Maladies, en
tout

tout tems , à toute heure , en tous
 âges , à tous sexes , en toute sai-
 son , en tout lieu , & toujours , que
 la Saignée; comme si toute la Me-
 decine se reduisoit à ce remede , &
 comme s'il estoit necessaire, suppo-
 sé qu'elle s'y reduisist , de dire beau-
 coup de choses inutiles , & de pren-
 dre de longs detours , pour prescrire
 continuellement ce mesme remede,
 qu'un Perroquet bien instruit pour-
 roit ordonner aussi à propos que le
 plus fameux Medecin? Ces preten-
 dus Docteurs n'ont pourtant pas en-
 cela tant de tort qu'on le pourroit
 penser ; Car ayant reconnu par ex-
 perience, que le fin de leur Art con-
 siste bien plus à sçavoir empaumer
 l'esprit des Malades , qu'à estre
 vraiment sçavans dans la Medecine;
 & que la politique & les intrigues
 sont les voyes les plus seures pour
 établir leur fortune , n'ont ils pas
 raison de se faire une maniere

d'exercer cet Art, facile & aisée, qui ne les oblige point à de longues études, pour avoir lieu de penser au plus solide, qui est de voir le grand monde, d'en estudier l'esprit, de se faire des amis & des patrons, capables de leur donner plus de reputation à la fleur de leur âge, qu'un merite extraordinaire ne leur en pourroit acquerir dans leur extreme vieillesse?

Ce n'est pas qu'un nombre d'hommes innombrable, que cette damnable pratique a mis au tombeau depuis, qu'elle a prevalu sur la veritable Medecine, ne la rende suspecte à une infinité de gens éclairés, qui craignent bien blus maintenant l'ignorance des Medecins que leurs Maladies : Aussi beaucoup de jeunes Docteurs, qui voyent que le public commence d'avoir aversion pour les saignées trop frequentes, se font une nouvelle methode, qui.

qui sans estre beaucoup plus difficile, les peut rendre considerables par sa nouveauté. Ils savent toutes les Maladies d'Acides & d'Alkali; & dès qu'ils se sont rendus familiers une douzaine des plus barbares mots de la Chymie, ils vous debitent, sur quoy que vous puissiez leur proposer, un galimatias auquel il est impossible de rien comprendre. Ils ne parlent, que d'alkalifation, de volatilisation, de sublimation & de precipitation, de fermentation, de dissolution & coagulation, de developement & embarras de parties; & après avoir bien raisonné sur leurs principes salés, la conclusion est toujours d'abaisser un sel exalté, par un sel contraire. Je ne sçay pas si cette maniere de Medecine aura longtems la vogue, mais elle est suivie de beaucoup de Medecins, qui se piquent de bel esprit.

Enfin, je dis encore une fois que

les Medecins ne sont aujourd'huy decrîés & meprisés par tout, au sujet de la Saignée, que par les abus qu'ils en font, quoy que ce remede soit capable de produire de tres bons effets quand on s'en sert à propos.

Aprés cela, la regle generale qu'on peut donner pour s'en bien servir, en ce qui regarde la precaution des Maladies, est d'en user beaucoup moins liberalement que les Galenistes; de commencer par ce remede à procurer l'issüe des excremens retenus, pour peu que l'on se reconnoisse avoir beaucoup de sang, par des marques sensibles, comme sont les frequentes ebullitions vers la peau, les clouds, les furoncles, les erisipelles, les inflammations des yeux & du gosier, & beaucoup d'autres. Pour ce qui est des regles particulieres qu'il faut observer dans l'employ de ce remede,

de , & du tems auquel il le faut pratiquer , Je remets à m'en expliquer quand j'examineray si les influences des astres peuvent en seconder les effets , & cependant je vais parler des moyens qui chassent, par eux-mêmes, les excemens arrestés dans les cellules du gros Intestin.

Ces moyens sont , comme j'ay déjà dit , les lavemens & les potions purgatives : Mais parce qu'il y a des scrupules, qui empêchent un grand nombre de personnes d'user de ces remèdes, dans le tems qu'ils leur seroient nécessaires ; j'estime qu'il est à propos de les detromper, avant de leur prescrire le tems & la maniere d'en user.

Resolution de quelques difficultés, qui empêchent la plupart des gens d'user des purgatifs, pour prevenir les Maladies.

Tous ceux, qui se font tant soit peu mellés de la Medecine, savent qu'il est ordinaire à ceux, à qui l'on conseille de prendre un purgatif, de s'en deffendre par l'une de ces trois raisons.

Vous me conseillés, Monsieur, dira l'un, de prendre un lavement & de me purger : Cela ne m'est point necessaire; Car je vais tous les jours, & fort reglement, à la selle; dequoy me serviroient donc le lavement & la Medecine que vous m'ordonnés?

Un autre dira, vous m'ordonnés un lavement & une Medecine, mais je n'ay pris depuis quatre jours d'au-
cune

cune soite d'Aliment; qu'y à-t-il à purger dans un corps aussi vuide que le mien le doit estre, après une si longue abstinence? Un autre, qui aura un flux de ventre, extrêmement surpris qu'on luy conseille de prendre des lavemens & de se purger, dira qu'il n'a que faire de ces remèdes, parcequ'il a un devoyement qui le purge assés.

Je répons à la premiere objection; que pour aller à la selle reglement & tous les jours, il ne s'ensuit pas que l'on soit exempt de se purger par les lavemens & par les Medecines, puisque bien des gens, qui ont cette facilité de rendre tous les jours leurs excremens naturellement, ne laissent pas de s'appercevoir, par les signes dont j'ay parlé, qu'il y en a encore de retenus dans les conduits qui servent à leur excretion, & qui ont besoin d'estre vuidés, pour éviter les Maladies qui procedent de la
corrup-

corruption de ces matieres. On me demandera peut-estre, comment il se peut faire que, rendant tous les jours des excremens naturellement, il s'en puisse arrester dans les gros boyaux ? La chose est facile à comprendre ; Il ne faut que se ressouvenir de la structure du gros Intestin, que j'ay decrite en la Section precedente, dont les cellules sont comme autant de bourses attachées d'espace en espace à ce canal ; Or il suffit, pour le passage de la plus grande partie des excremens, qui resultent de la nourriture que nous prenons chaque jour, que le milieu du conduit soit libre, ce qui n'empêche pas qu'il ne s'echappe, dans la profondeur de ces bourses, par succession de tems, des portions d'excremens capables de les remplir, lors qu'elles s'y sont accumulées, de les beaucoup étendre, & de boucher mesme présqu'entierement le conduit,

duit ; & c'est pour lors que nous avons des marques d'une grande surcharge en cette partie. Il faut encore remarquer, que l'amas de ces matieres impures se fait dans le gros Intestin, de mesme qu'il se fait dans les conduits qui servent d'égout aux immondices de nos rües: Ces ordures s'amaissent de costé & d'autre vers les parois de ces conduits, & s'y endureissent, tandis que les immondices liquides, & une portion mesme des grossieres, ne laissent pas de s'écouler. Que s'il se rencontre quelque trou dans ces sortes de conduits, il ne tarde gueres à se remplir, en sorte que pour le nettoyer il faut, dans la suite, ou qu'une forte ploye y fasse couler en peu de tems une grande quantité d'eau, qui par la rapidité de sa course entraîne ces ordures ; ou mesme quelquefois y faire ouverture, pour y introduire des instrumens propres à les detacher, &

à

à les pousser avec violence jusques dans le cloaque. La mesme chose arrive dans le gros Boyau, à l'esgard des excremens retenus dans ses cellules, & à l'esgard de ceux qui passent tous les jours dans son canal; Car lors qu'ils se sont amassés en grande quantité dans ces manieres de bourses, & qu'ils commencent à s'y corrompre, la compression qu'ils font aux parties voisines, & les corpuscules corrompus qui se glissent dans les vaisseaux qui les environnent, nous font avoir des marques de la ruine prochaine de nostre santé, quoy qu'une bonne partie des restes des alimens, que nous prenons chaque jour, ayant encore un libre passage dans le canal de ce Boyau, fournisse la matiere des selles; Et c'est pour lors que nous avons besoin de lavemens & de Medecines, pour tirer ces excremens hors des lieux où ils sont arrestés; Ce qui doit

nous

nous convaincre que, quoy que nous rendions tous les jours des excremens naturellement, nous ne laissons pas d'avoir quelquefois besoin de lavemens & de purgations.

La deuxième objection n'est pas plus difficile à résoudre : Car un homme, ayant depuis plusieurs jours du degoust pour toute sorte d'alimens, n'est-ce pas une marque d'un grand amas de matieres étranges dans le lieu où nous avons fait voir qu'elles s'arretent ordinairement, enforte que venant à tirer le fonds de l'estomac, il luy arrive en ce tems-là de ne plus appeter les alimens, d'autant que ce poids, qui luy est à charge, fait le mesme effet qu'une grande quantité d'alimens, dont il pouroit estre rempli ? Ainsy quand on conseille à un homme, qui est dans cet estat, de prendre des remèdes, ce n'est pas pour vider les restes de la nourriture, dont il n'a point
usé

usé durant plusieurs jours ; mais pour procurer l'issuë des matieres impures, qui s'estant insensiblement accumulées dans les cellules du gros Boyau , causeroient dans le corps les desordres dont nous avons parlé.

La troisieme difficulté n'est pas mieux fondée que les précédentes. Ou le flux de ventre est la suite de quelque indigestion, & pour lors il se guerit sans se servir presque d'aucun remede ; ou c'est une marque des excremens arrestés dans le gros Intestin, & pour lors, s'il est abondant, il faut reparer les forces qui se dissipent, par de bons alimens pris en petite quantité : Au lieu que s'il est peu considerable, & que sans presque rien vuider l'on ressent souvent des epreintes, comme il paroît par là que le mouvement de l'Intestin ne suffit pas pour procurer l'issuë des matieres qui luy causent ces irritations frequentes, il faut d'abord

bord user de lavemens, capables de dissoudre ces mauvaises matieres, & d'en emousser les pointes; & dans la suite, lors que les epreintes sont cessées, il n'est pas inutile de prendre quelque purgatif, pour vuider les restes de ces matieres excrementueuses, qui pourroient estre dans des lieux où les lavemens ne sont pas portés.

Ces difficultés estant resoluës, il ne me reste qu'à donner quelques regles sur le tems, & sur la maniere d'user des purgatifs, pour prevenir les Maladies.

Des Purgatifs; Comment ils agissent: du Tems & de la maniere de s'en servir.

JE dis encore une fois que les remedes, qui detruisent par eux-mesmes la plus prochaine cause de la plupart de nos Maladies, sont les purga-

purgatifs, soit qu'on les fasse entrer dans les lavemens, ou qu'on les prenne par la bouche. Ces remèdes néanmoins agissent différemment, selon qu'on s'en sert en l'une ou en l'autre de ces manières : Car ne pouvant être portés par les lavemens, que dans le gros Intestin, ils ne peuvent, en l'irritant, que l'exciter à se décharger plus promptement des excréments qui y sont retenus; au lieu qu'étant pris par la bouche, outre qu'ils causent, dans toutes les parties qu'ils touchent, les mêmes irritations, capables d'augmenter leur mouvement naturel, pour hâster l'issue des matières qu'elles contiennent, il arrive que beaucoup de leurs particules s'engagent avec le chyle, dans les divers conduits qui le portent au cœur, dans lequel, aussi-bien que dans les artères, elles excitent diverses fermentations capables d'avancer la
separa-

separation des differentes parties du sang, dans les differens endroits du corps où elles ont coutume de se separer de sa masse, suivant la disposition qu'ont chacun de ces remedes, de mettre certaines parties de ce mesme sang, plutost que d'autres, en mouvement, de la mesme maniere que nous voyons certaines liqueurs se soulever & entrer en effervescence, lors qu'on les mesle avec celles qui sont disposées à les faire mouvoir, au lieu qu'elles demeurent en repos lors qu'on les mesle avec d'autres. Ce sont ces diverses manieres d'agir sur les differentes parties du sang, qui font que l'on donne aux purgatifs des noms differens; quand, par exemple, on appelle les uns simplement purgatifs, les autres vomitifs, d'autres sudorifiques, diuretiques, ptyalitiques, errhines, hydragogues, Cholagogues: Or ces noms leur sont imposés

imposés avec assés de justice, ou à raison des endroits du corps par où ils procurent des evacuations, ou à raison des parties du sang qu'on pretend qu'ils mettent en mouvement.

Sur quoy il est à remarquer, que ces sortes de remedes ont une propriété qui leur est commune, c'est d'exciter du trouble dans le sang ; & que la diversité de leurs effets ne provient que de la differente configuration, & du different arrangement de leurs parties. Au moyen de cette configuration differente , ils peuvent glisser plus aisement en certains endroits du corps, que dans d'autres ; & par l'irritation qu'ils y causent, lors qu'ils s'y sont insinués, ils avancent la separation qui s'y fait de quelque partie ou excrement du sang ; & pour lors on dit, avec assés de raison , qu'ils sont propres à purger telle ou telle partie, comme le
foye,

Foye, par exemple, ou la Rate. Au moyen du différent arrangement de leurs parties, ils sont disposés à soulever certaines particules du sang, auxquelles ils se joignent, plutôt que d'autres; & pour lors on a lieu de dire qu'un tel purgatif est propre à purger une telle humeur. Ce qui est confirmé par l'expérience, principalement, des remèdes, qui purgent les eaux: Car l'évacuation des serosités, par les purgatifs propres à la procurer, est beaucoup plus sensible que celle des autres parties qui composent le sang, d'autant que ce qui est chassé par les purgatifs dans les Intestins, soit qu'il soit séparé par les glandes de leur tunique interne, ou qu'il sorte du conduit de la vésicule, ou qu'il y soit degorgé par le canal du Pancréas, venant à se confondre avec les glaires & les excréments qui s'y rencontrent, il est fort malaisé de déterminer quelle

humeur a esté principalement vidée par le purgatif dont on a usé.

C'est ce qui fait aussi que l'on doit peu se mettre en peine de choisir, pour se purger, les remedes qui sont estimés par le vulgaire estre propres à purger certaines humeurs, ou certaines parties, plutost que d'autres, acause de la difficulté qu'il y a de les bien connoistre, & de se rendre certain de leurs effets.

Si l'on me demande après cela, de quelle sorte de purgatifs on se doit plutost servir, pour prévenir les Maladies. Je repondray que l'on doit préférer à tous les autres ceux qui purgent par les selles, parceque c'est la voye la plus naturelle, la plus ordinaire, & celle qui repond mieux à l'intention que l'on doit avoir pour ruiner la cause prochaine des Maladies, de faire promptement sortir les excremens qui sont arrestés dans le gros boyau, & de corri-

corriger la mauvaise qualité du sang qui en est la suite. Qu'il y a néanmoins des personnes, à qui les vomitifs pourroient estre salutaires; d'autres qui pourroient user avec succès des sudorifiques, s'il s'en trouvoit qui eussent, reellement & veritablement, cet effet; d'autres des remedes qui purgent par les urines; d'autres de ceux qui provoquent la salive; d'autres mesme de ceux qui poussent les excremens par le nez, selon que chacun en particulier s'est bien ou mal trouvé de leur usage, on peut être plus ou moins disposé à ces sortes d'évacuations. Une personne, par exemple, qui vomit sans peine, se sentant l'estomach chargé, recevra un plus prompt soulagement par les vomitifs que par les purgations ordinaires; au lieu que vomissant avec peine, on fera mieux d'user de simples laxatifs, pour ne point affoiblir les fibres de l'esto-

mach par de trop rudes secousses. D'autres, qui seront travaillés de lassitudes, pourveu qu'ils ne soient pas trop secs, se trouveront soulagés lors qu'après la Saignée ils se feront procurés une mediocre sueur. Les peuples du Levant évitent par là un grand nombre de Maladies.

Ceux qui ressentent des douleurs aux Reins, & dont les urines sont chargées, peuvent aussi, après s'estre servis de rafraichissans, user d'e remedes propres à provoquer les urines, seuls, ou mêlés avec des laxatifs.

Ceux qui crachent beaucoup naturellement, & qui ont le cerveau humide, peuvent aussi se soulager dans leurs incommodités, & éviter des Maladies en s'excitant encore à cracher par des remedes capables de procurer cette decharge.

En un mot un chacun doit s'étudier soy-mesme sur le fait des purgatifs,

gatifs, & user de ceux dont il se sera bien trouvé.

Mais il y a une règle importante à observer dans l'usage de tous ces remedes, de quelque espece qu'ils puissent estre. C'est de commencer toujours par les plus simples & par les plus doux: Et comme, pour prevenir les Maladies, je prefere à toutes les autres sortes de purgatifs, ceux qui purgent par les selles, pour les raisons que j'ay alleguées, il me suffira de proposer icy quelques-uns de cette sorte, seulement pour exemple, que je ne pretens pas faire valoir au prejudice de plusieurs autres, dont chaque particulier peut avoir, par experience, reconnu le bon effet sur soy-mesme; puis qu'il est certain que lors qu'il ne s'agit que de la precaution, nous devons estre à nous-mesmes nos Medecins; & qu'alors les simples presentimens d'une Maladie future,

ne nous ayant point ôté l'usage de la raison , nous pouvons nous en servir pour choisir ceux dont les épreuves nous ont réussi , & qui ne peuvent estre connus d'un étranger aussi-bien que par nous-mêmes.

Il est encore à propos , que tout le monde sçache qu'il n'y a rien de plus bizarre que l'effet des purgatifs dans les corps de ceux qui en usent. On trouvera des gens qui seront beaucoup purgés par de foibles remèdes , & point du tout par les plus forts. Il y a certains corps, dans lesquels les foibles purgatifs passeront sans rien faire , & les plus forts ne les purgeront que foiblement. D'autres seront si faciles à purger , qu'un bouillon d'herbes leur suffira; à d'autres une demie heure de conversation dans la boutique d'un Apothicaire. D'autres seront purgés par des fraises , des cerises , des groseilles , des pêches , des poires ou d'autres

très fruits semblables, mangés à jeun dans la saison. D'autres par du lait aigre, du moult de veau, du porc frais & autres viandes de mesme qualité. D'autres se purgeront par un petit regal qu'ils feront avec des gens de bonne humeur, dans lequel il s'abandonneront à la joye un peu plus que de coutume : Car la joye, comme je l'ay fait voir dans le commencement de la Section precedente, contribué autant à l'issuë des excremens, que la tristesse à leur sejour dans le gros Intestin. Il y en aura encore qui seront purgés par une simple tisane rafraichissante, quand ils commenceront d'en user; & d'autres seront beaucoup purgés par les lavemens, & peu par les Medecines. Enfin rien n'est moins réglé que l'effet des purgatifs dans les differens sujets, & il est impossible que le plus expert Medecin du monde connoisse dans chaque par-

ticulier cette bizarrerie; de sorte que pour bien faire, nous devons tous, comme j'ay dit, nous estudier nous-mesmes pour pouvoir choisir, entre plusieurs remedes plusieurs fois éprouvés, ceux qui nous sont les plus convenables.

Mais, puisqu'il faut donner des exemples de quelques purgatifs des plus doux & des plus familiers à nostre nature, Je dis qu'il y en a de deux sortes. Les uns nous sont apportés des païs étrangers, les autres se trouvent dans nostre climat. Ceux d'entre les premiers qui ont moins de mauvaises qualités, sont le Senné, la Cassé, le Tamarin, la Rheubarbe, la Manne; & les plus doux de ceux qui naissent dans nostre climat, sont, par exemple, les Roses, les fleurs de Pécher, les Violetes, la Rheubarbe de nos jardins, la grande & petite Centaurée, la grande & petite Consaude, la Couleurée,

leurée, la plante nommée Cabaret, la Menthe, la Melisse, le Genest d'Espagne, la Coloquinte, la Sauge, le Fenouil, l'Absynthe, le Thim, le Polipode de Chezne, l'Hellebore noir, les Sommités d'Houblon, la Flambe ou Iris à fleurs jaunes, l'écorce de Sureau, le Noir-prun, les Hyebles, le Concombre sauvage, & beaucoup d'autres, dont un chacun peut avoir fait l'expérience, soit qu'on les prenne en infusion, ou qu'on en tire le Suc, ou qu'on les garde en Poudre, en Sirops, Conserves, Tablettes, Pilules, Trochisques, ou en quelque autre forme que ce soit.

Si l'on me dit après cela, que ces remedes gardés en plusieurs des manieres dont je viens de parler, ne sont plus des remedes simples tels que la nature les fournit. Je répondray que pour preferer les remedes simples aux composez je ne

pretens pas blâmer l'usage de certaines mixtions communes de la pharmacie, auxquelles la jonction du Sucre, ou de quelqu'autre semblable ingredient, ne donne aucune mauvaise qualité : Mais que j'en veux seulement à ces compositions de grand appareil, que je croy fort inutiles par les raisons que j'ay cy-devant rapportées, & aux remedes Chymiques que j'estime très pernicieux, pour les raisons que je deduiray incontinent.

On me dira peut-être encore que je propose peu de remedes, & qu'ils sont fort communs, & connus de tout le monde. J'en demeure d'accord; aussi n'affectay-je pas la nouveauté en matiere de remedes, quoyque je sçache que l'on en peut tous les jours decouvrir qui peuvent estre d'une grande utilité, & dont on ne doit point craindre de se servir quand on en a fait des épreuves judicieuses.

Pour

Pour ce qui est de la quantité, Je dis que ceux que je propose sont plus que suffisans pour se precautionner contre les Maladies, puisque beaucoup de Medecins n'en emploient pas un si grand nombre pour les guerir. Outre que ne les proposant que pour l'exemple, je ne doute pas qu'il n'y en ait beaucoup d'autres qu'on pourroit mettre au mesme rang, dont je conseille l'usage à ceux qui en connoissent les bons effets.

Quelque esperance, neanmoins, qu'on puisse avoir de trouver de nouveaux remedes capables de produire de bons effets, il faut prendre garde de ne pas donner aveuglement, à cet égard, dans une maniere commune à toute nostre nation, d'aimer la nouveauté en toutes choses; rien n'est moins raisonnable; & comme c'est une maniere d'agir autorisée par la coutume,

dont il n'est pas aisé à bien des gens de s'en deffaire, il est bon de montrer en deux mots, qu'il nous importe beaucoup de ne la pas suivre sur le fait des remedes.

Un homme, par exemple, rencontrant un Medecin de sa connoissance, dans le tems qu'il croira avoir besoin de se purger, ou qu'il aura coutume de le faire. Monsieur, dira-t-il a ce Docteur, puisque je vous rencontre si heureusement, un petit mot de vôtre avis je vous prie : On appelle cela en Medecine une consultation seiche, qui n'est gueres agreable aux Medecins, qui n'ayment pas à debiter ainsy leur Marchandise à credit. Cependant, comme il ne seroit pas de la bien-seance de refuser un avis, lors qu'il est demandé de bonne grace, ils sont obligés de faire bonne mine, & de prendre patience, en enrageant d'un tel compliment. Monsieur,

fieur, dira donc cet homme à son Medecin, je me sens tout je ne ſçay comment, je ſuis las & peſant, je n'ay point d'appetit; J'ay coutume de me purger dans ce tems-icy, je ne l'ay point fait encore, parceque j'ay eu des affaires; dites moy, je vous prie, ce que je pourrois prendre: J'uſe ordinairement de tel & tel remede, & je m'en trouve fort bien; croyés vous que cela me ſoit propre?

On m'avouera ſans doute, pour peu qu'on y faſſe de reflexion, que c'eſt insulter ſon bon ſens, de faire une pareille demande: Car il eſt certain, que l'on ne peut mieux juger de la bonté d'un remede que par ſes effets; & qu'ainſy l'on doit croire un remede bon, lors qu'on s'en eſt bien trouvé, avec auſſi peu de ſcrupule, que l'on ſeroit peu diſpoſé à donner ſon eſtime à un autre qui auroit mal reüſſi, quoy

qu'il fust approuvé de tous les Medecins ; de sorte qu'en cette occasion un Medecin, qui auroit un peu plus de Sincerité que de Politique, devroit dire à quiconque luy feroit une pareille proposition ; Monsieur, puisque vous vous estes bien trouvé de ce remede, dont vous vous estes servi plusieurs fois, je croy que vous ne sçauriés mieux faire que de le continuer : Au lieu que la plupart des Medecins, plus soigneux de leur reputation que de l'avantage des Malades, disent bien à la verité, à ceux qui les consultent, que ces sortes de remedes ne leur peuvent mal faire ; Mais qu'ils leur conseillent d'y joindre encore telle & telle drogue, & que ce sera tout autre chose ; & cela pour ne passer pas pour des gens qui demeurent d'accord de tout, sans rendre ceux qui les consultent plus sçavans qu'ils n'estoient.

C'est ainſy que noſtre foibleſſe, ſur le fait de la ſanté, nous fait mépriſer ce que nous ſçavons par noſtre propre expérience, nous eſtre convenable, & nous fier au contraire aux foibles conjectures de ceux que nous conſultons, qui ne peuvent juger qu'incertainement de ce que nous reſſentons en nous-mêmes; & que les Medecins, pour ſe rendre neceſſaires, nous entretennent dans nos manies, & abuſent de noſtre credulité.

Mais les fautes que noſtre foibleſſe nous fait faire dans le choix des remedes, lors que nous ſommes en eſtat de prevenir nos Maladies, ne ſont rien en comparaiſon de celles que nous faiſons, lors que la Maladie eſt faite. L'impatience de guerir, & la crainte de la mort, troublant l'eſprit des Malades, ou leur faiſant croire leurs Maladies plus grandes qu'elles ne ſont,
c'eſt

c'est pour lors que les remedes simples & ordinaires ne sont plus de saison ; que l'on n'estime que ceux qui sont inconnus , au defaut desquels le plus habile Medecin ne tarde gueres à passer pour ignorant, s'il ne sçait endormir , par son caquet, les Malades & les assistans.

Le vray secret, pour estre bon Medecin dans ces rencontres, c'est d'estre intarissable en remedes: C'est un seul moyen pour acquerir en peu de tems beaucoup de reputation , quand on n'auroit pas un grand fonds de science. Un Medecin, qui de nos jours a poussé la fortune aussi loing que peut faire un homme de cette profession, à merveilleusement bien reüssi par cette methode. Il avoit mis tout ce qu'il avoit pû recœuillir de son patrimoine , à l'achat de tous les remedes qu'il avoit veus reüssir à la guérison de quelque Maladie. C'estoit la
seule

seule chose pour laquelle il n'estoit point avare. Après en avoir beaucoup amassé par cette voye, il les avoit rangés par alphabet, en sorte que quelque Maladie qu'il eust à traiter, il trouvoit dans ce recceuil une infinité de differens remedes; de maniere qu'avant qu'un Malade fust las du premier, il en avoit un autre à luy prescrire, & continuoït ainſy d'amuser tous ſes Malades, par la diverſité des remedes qu'il leur donnoit jusqu'à leur mort, ou à leur guerison. Par ce moyen il n'eut pas de peine à se mettre en vogue; & quoy qu'il n'eust que de fort mediocres talens, il n'a pas laissé, par cette voye-là, & un peu d'intrigue, de passer pour l'Hippocrate de son tems.

Voyla ce que tous les Medecins devroient faire. Car enfin, un Malade veut guerir; & quand celuy qui le traite ne pourroit pas luy rendre la ſanté, ou pour ne pas connoistre
fa

sa Maladie, ou parce qu'effectivement elle n'est pas guerissable, il faut, s'il veut passer pour habile homme & se conserver la pratique, qu'il entretienne toujours son Malade dans l'esperance de sa guérison; & pour cela, qu'il luy ordonne des remedes extraordinaires, ou qui soient, au moins, si bien deguisés, qu'ils ayent l'apparence de la nouveauté. Car ce Malade, prevenu de la grandeur de sa Maladie, croit ne pouvoir guerir que par de grands remedes, & si on ne luy en donne que de fort simples, il les connoitra, & ne manquera pas de dire que ces foibles remedes n'auront aucun effet.

On me dira, qu'il seroit bien plus honnête à un Medecin de detromper là-dessus son Malade, que de luy ordonner beaucoup de remedes inutiles, & quelquefois pernicioeux; qu'il ne faut pas toujours traiter les
Mala-

Malades selon leur desir, mais selon qu'il est necessaire pour leur guerison, & que comme il ne leur faut pas refuser avec aigreur ce qu'ils demandent mal à propos, il ne faut pas aussi, par une lâche complaisance, leur accorder des choses qui leur sont contraires, pour s'attirer leur estime.

Je répons à cela, que pour des-abuser un homme qui est prevenu d'une fausse pensée, il n'y a veritablement qu'à detruire son prejuge; mais que pour y reussir, il faut qu'il soit en estat d'entendre les raisons qu'on luy allegue, & d'en estre persuadé: qu'un Malade n'est pas dans cet estat, estant tout obsédé de l'impatience de sa guerison, de la crainte de la mort, des conseils imprudens de ses amis, du zele indiscret de ses parens, & de beaucoup d'autres choses qui luy ostent l'usage de sa droite raison; ce qui fait qu'il

qu'il écoute moins les avis sinceres qu'on luy peut donner, que ceux qui flattent son penchant & ses esperances. Outre qu'on trouve peu de Medecins qui sacrifient leur reputation au bien de leurs Malades, & leurs propres interets à leur santé.

Mais, sans faire une plus longue digression, je reviens aux remedes qu'il faut éviter, lors qu'il ne s'agit que de prevenir les Maladies ; & je dis que ce sont tous les remedes violents , & entre les autres ceux que la Chymie fournit.

*Quel jugement l'on doit faire de
la Chymie, & de ses
remedes.*

LA Chymie meriteroit, sans doute, le premier rang entre les arts les plus necessaires , si elle estoit aussi seure dans ses effets qu'elle est
vainc

vaine dans ses promesses. Il seroit inutile d'ouvrir la terre & de la déchirer jusques dans ses entrailles, pour en tirer l'or, dont cet art nous fourniroit une quantité capable de contenter la plus insatiable avarice. Ce mesme metal reduit en bruvage seroit pour nous un gage de l'immortalité : & le moindre avantage que nous pourrions recevoir d'un art si considerable, seroit de posséder par son moyen des remedes infailibles pour la guerison de tous nos maux. Mais que de vanité dans ses promesses ! que d'incertitude dans la composition de ses remedes, & dans leurs effets ! & que de tromperie en ceux qui l'exercent !

N'est-il pas surprenant, que des gens, qui se vantent de pouvoir enrichir tout un Royaume, vivent pour la pluspart dans l'indigence, & meurent dans la derniere pôvreté ? & quelle apparence, qu'ils
soient

soient leurs des decouvertes qu'ils pretendent avoir faites, si les seules épreuves n'ont pas suffi pour les enrichir ? Aussi, qui sont ceux qu'on à veu jusqu'icy reüssir dans cet exercice ? Ou qui sont ceux plutost à qui il n'est pas arrivé, estant une fois pris de cette manie, de reduire en fumée leur propre fonds, & de ne remporter, après de longs travaux, que le desespoir & la risée de tout le monde.

Il faut tomber d'accord qu'il se fait dans la Chymie des changemens surprenans, qui engagent & fascinent ceux qui s'y appliquent; Mais il faut avoüer aussi, que les effets de cet art, tout surprenans qu'ils puissent estre, sont tellement pleins d'incertitude, que l'on entend tous les jours ses artistes, mesme les plus experts, se plaindre de leur inconstance, lors qu'ayant fait une premiere fois quelqu'operation avec beau-

beaucoup de succès, ils ne peuvent plus y revenir, quoy qu'ils observent les mesmes circonstances; & qu'au lieu de faire ce qu'ils se promettent, ils font des choses dont ils sont eux-mesmes surpris, & auxquelles ils ne s'attendent en aucune maniere. Cependant l'on ne fait pas de difficulté de se fier aux remedes que le caprice d'une operation Chymique aura enfantés, comme à quelque chose de fort certain & tout à fait infallible, comme si ce qui est l'inconstance mesme dans son principe, pouvoit estre fort seur dans ses effets.

Mais, il ne faut pas s'en estonner; l'homme, qui sur le fait des remedes semble se plaire à s'abuser soy-mesme, & qui a d'extremes foiblesses dès qu'il s'agit de sa santé, trouve dans la Chymie de quoy se satisfaire; elle luy fournit tous les jours de nouveaux amusemens, & les noms bizarres qu'elle donne aux
reme-

remedes de la façon, ne contribuent pas peu à tromper une infinité de gens, qui n'estiment que ce qu'ils ne connoissent pas.

Aussi est-ce le sort de ces sortes de remedes, de s'entredétruire, à mesure qu'ils se succèdent, & de perdre leur credit dès qu'ils ont perdu les charmes de leur nouveauté. Nous avons vu de nos jours la poudre de Cornachine, la poudre & le tartre emetique, le sel & l'aigret de soufre, l'or sudorifique, le diaphoretique mineral, la teinture & le safran de Mars, le sel de Polycreste, & beaucoup d'autres se succéder, & une infinité de gens, dans la nouveauté de chacune de ces préparations Chymiques, croire n'être pas bien guéris, à moins qu'ils n'en eussent pris : Ensuite nous les avons vuës presque hors d'usage, lors que l'on a reconnu que leurs effets ne répondoient point aux esperances
que

que leurs partisans en avoient fait concevoir.

Car c'est le genie, des Medecins Chymistes, de donner à leurs remedes des éloges sans fin & sans mesure, & de repondre aussi affirmativement des effets qu'ils leur attribuent, que si, les ayant fait prendre aux Malades, ils pouvoient, comme par la main, les mener juste au lieu où est le siege de leurs Maladies, pour en couper toutes les racines, soit qu'estant eux-mesmes prevenus de l'excellence de leur art, ils croient effectivement les remedes qu'il leur fournit, capables de produire des effets extraordinaires, ou que voulant, à la maniere des Charlatans, prendre les Malades par l'endroit sensible, c'estadire par l'esperance d'une prompte guerison, ils ne fassent pas de scrupule d'attribuer aux remedes qu'ils prescrivent des vertus qu'ils n'ont point, afin que s'

arrive par hazard, à quelqu'un de ces Malades, de guerir bientost après leur usage, ils ayent lieu de les dire inmanquables.

Mais, si ces Mess. qui ne respirent que feu & que fourneau, publient avec tant de soin les bons effets de leurs remedes, ils n'ont garde de parler de ceux que le feu de ces mesmes remedes a dévorés; & si on les met, malgré eux, sur ce chapitre, ils ne manquent pas d'excuse. Ou on les aura mandés trop tard; ou l'on aura manqué à quelque circonstance essentielle dans l'administration du remede; ou il faut qu'il y ait eu quelque chose de bien particulier dans la Maladie, puisque ce mesme remede n'a jamais manqué de réussir en de pareilles occasions; Ou c'est que la Maladie estoit incurable, & que sa brieveté n'a pas donné au remede le tems suffisant pour agir, & que si le Malade n'estoit

toit pas mort si tost, il n'auroit guerres tardé à guerir, par l'usage d'un remede si excellent.

Cependant, toutes ces excuses n'empêchent pas que ceux, qui sont tués par cette maniere de Medecine, ne soient morts pour toujours : Car encore, si ces pretendus remedes, sans faire ni bien ni mal, servoient seulement à faire subsister ceux qui les debitent, ce ne seroit pas un grand mal, pour des personnes riches, de donner quelque argent à des gens qui auroient peut-être bonne volonté de les soulager. Mais de gagner sa vie par des homicides, c'est un negoce trop prejudiciable au public.

Ces Messieurs diront qu'ils ne sont pas si inhumains que je le pretens, puisque s'ils allument, par le moyen de leurs remedes, un grand feu dans les corps de ceux qu'ils traitent, ils ont ensuite la considera-

tion de faire ce qu'ils peuvent pour l'éteindre, en les reduisant au lait, ou en les envoyant aux eaux minerales : Mais, j'ay à leur repondre, que cette consideration ne suffit pas, & qu'ils devroient encore avoir celle de n'enflammer ces corps, qu'autant qu'il seroit necessaire, pour que le feu, qu'ils y auroient allumé, se pust eteindre par le lait & par ces eaux; puisque l'on voit tous les jours, que le lait & ces eaux ne servent à ceux, à qui ils les ordonnent, qu'à les enflammer davantage, de-mesme qu'un peu d'eau, jettée sur du bois bien allumé, le fait bientost après bruler avec plus de force.

Concluons après cela, que les remedes Chymiques sont d'un usage tres pernicieux; & pour leur donner un nom qui convienne à leur nature, on peut dire que ce sont des poisons, dont l'activité est tant soit peu retardée, puisque dans la suite
du

du tems ils produisent les memes effets , qu'ils auroient produits sur le champ, avant d'estre preparés. En effet, les plus agissans d'entre les remedes que les Chimistes donnent à leurs Malades, sont tirés de l'Ar-senic, de l'Antimoine , de l'Argent vif, du Vitriol, du Souffre, du Sal-petre, & d'autres semblables poi-sons, entierement contraires à nos-tre vie, dont la Chimie ne peut, par ses operations & par l'action du feu, tellement changer les qualités, qu'il ne leur en reste encore assés de mau-vaïses, pour causer dans nos corps des desordres irreparables. Car, par exemple, si la Chimie a inventé quelque remede, dont les effets soient sensibles, C'est le Mercure doux, & quelques autres prepara-tions de ce mesme mineral, pour la guerison des Maladies Venerie-nes ; Il ne laisse pas cependant, tout preparé qu'il est, de causer fort sou-

vent d'étranges ouvrages, malgré tous les soins de ceux qui prétendent le sçavoir mieux employer; qui n'ont autre chose à dire, quand il leur reüssit mal, sinon qu'ils n'ont pas pû luy couper les aîsles.

Aussi, je regarde un Medecin Chymiste, donnant ses remedes à un Malade, comme un Couvreur sur le toit d'une maison, qui profite plus du debris qu'il fait que de la besogne qu'il a à faire, & qui, pour mettre six tuilles sur le milieu de ce toit, en casse une centaine qu'il fait payer au propriétaire. On peut dire mesme, qu'un tel Medecin cause de plus grands desordres dans le corps de son Malade, que cet artisan n'en fait au lieu où il travaille, parce qu'il est encore plus difficile de toiser son ouvrage que celui du Couvreur, & que l'on ne reconnoit ses fautes que quand on n'y peut plus apporter de remede; Cependant les remedes

Chymi-

Chymiques sont aujourd'huy les plus estimés, parcequ'ils sont un peu moins connus que les autres, & qu'en matiere de remedes, comme j'ay déjà dit, les moins connus sont les plus recherchés.

Que si des apparences de nouveauté, & des noms bizarres ont esté capables de donner à la Chymie, tant d'estime & tant de credit, dans le monde, qui est-ce qui pourroit s'en deffendre à l'avenir, si ce que j'ay oui dire venoit à estre vray par malheur, que certains Moines, qui s'appliquent à cet art vain & trompeur, semblent vouloir sortir de leurs Convents pour debiter au public des remedes de leur invention? Il est certain que des remedes Chymiques, entre les mains de gens de cette etoffe, feroient capables de faire crever tout le genre humain.

La devotion & la Medecine sont un baston à deux bouts, avec lequel

ils conduiroient l'homme par tout où ils voudroient, sans qu'il osât rien dire. Mais ce n'est qu'un faux bruit qui n'aura, comme je croy, aucune suite. Les Conciles & les Saints Canons leur deffendent d'exercer la Medecine hors de leurs Cloistres, & cela doit suffire à leurs Superieurs pour les empecher de faire ce que l'Eglise leur defend.

Aussi, loin d'avoir d'eux cette pensée, je croy bien plutost que, comme il arrive à bien des gens, prevenus de la crainte des malheurs publics, de les dire arrivés longtems avant qu'ils arrivent; il se peut faire aussi, que ceux qui prevoyent de quelle pernicieuse consequence il seroit pour le public, que des Moines fissent la Medecine, disent qu'il y en a qui s'en meslent dès à present, dans la crainte qu'ils ont que ce malheur n'arrive.

Quelqu'un dira, que ceux, qui
exercent

exercent la Medecine n'y font pas tous portés par un mesme esprit; Qu'il y en a qui la font par un motif d'ambition, pour acquerir de l'estime & de la reputation dans le monde: Que d'autres l'exercent dans la veüe d'établir leur fortune, suivant cet adage tant repeté, *Dat Galenus opes*; & que d'autres la font par le seul principe de la charité Chrestienne, pour aider & secourir leurs freres dans leurs pressans besoins: Qu'il est bien vray que les Conciles defendent aux Religieux d'exercer la Medecine par ambition & par interest, parceque ces deux motifs sont tout à fait opposés aux vœux, qu'ils font d'une parfaite humilité, & d'une pôvreté volontaire; Mais que ces mesmes Conciles n'ont pas pû leur defendre de l'exercer par l'esprit de la charité, qui est le lien de la perfection, & l'ame de toutes les autres vertus.

Je veux bien demeurer d'accord, sans trop examiner cette question, que les Conciles n'ont pas defendu aux Moines de faire la Medecine par un pur esprit de charité; afin qu'il ne paroisse pas que je veuille decréditer les remèdes que ces Messieurs pourroient inventer, supposé que s'ecartant de leur vocation, ils s'appliquassent serieusement à la Chimie, qui leur en pourroit fournir un tres grand nombre. Je ne cherche point d'ennemis; on n'en trouve que trop; outre que tout le monde sçait assés, qu'il seroit plus aisé, à celuy qui auroit les forces d'Hercules, de dompter les monstres que de vaincre les Moines.

Je dis donc, que bien loin de douter qu'un pretexte de charité soit capable de les excuser du violement de leurs vœux, & loin de blâmer leurs bops remèdes, je les exhor-

exhorterois à les faire imprimer, & à les afficher dans les lieux publics, afin que tout le monde en pût profiter : Je ne doute pas même qu'ils n'eussent prevenu l'avis que je leur donne, si quelqu'un d'eux avoit fait quelque decouverte qui en valust la peine; car de croire que ces Messieurs voulussent tenir leurs remedes secrets, pour se rendre necessaires, ou pour avoir occasion de frequenter le monde, ou pour en tirer quelque profit; ils donnent, en tout & par tout, des marques trop evidentes d'une parfaite humilité, d'un sincere mépris des richesses, & d'un entier renoncement à tout ce qui est du monde, pour avoir d'eux des pensées si basses. D'ailleurs, il y a si longtems que la Medecine gemit sous la tyrannie des langues sçavantes, & que ceux, qui en écrivent, semblent vouloir plutost se faire valoir, qu'instruire les autres, que

le public leur auroit la dernière obligation , s'ils vouloient bien déclarer sincèrement leurs pensées sur le fait des remèdes ; & ainſy , en pratiquant la charité , ils ſe feroient honneur à eux-mêmes.

Mais, je dis encore qu'il faudroit qu'ils ne donnaſſent au public que des remèdes qui fuſſent effectivement bons & nouveaux ; Car ſ'ils ſ'aviſoient, comme une infinité de Charlatans, de feuilleter de vieux bouquains pour faire revivre les remèdes qu'ils y auroient trouvés, cela ne meritoit pas qu'ils ſe détournâſſent de leurs pieux exercices, & qu'après ſ'eſtre retirés du monde pour éviter les occasions du péché, ils y rentrâſſent de nouveau ſous une ſpecieuſe apparence de charité, qui au lieu d'accroître en eux l'amour Divin, leur inſpireroit bien plutôt celui des créatures, & qui donneroit lieu à une infinité

finité de gens de se scandaliser, & de dire que, sous cette vaine ombre, leur véritable dessein seroit de se rendre nécessaires dans les familles, pour avoir lieu, en suite, de se servir du bâton à deux bouts.

Beaucoup d'autres gens, qui prétendent raisonner plus juste sur cette disposition que les Moines semblent avoir à rompre leurs vœux, l'attribuent au malheur du tems, & disent que, comme il arrive à bien des misérables d'estre obligés de quitter leur metier ordinaire, qui ne peut plus les faire subsister, pour embrasser quelque'autre profession dont ils puissent gagner leur vie, il se peut faire aussi que la devotion estant fort refroidie, les Moines, qui avoient cy-devant coutume de trouver, dans les pieuses profusions du public, des moyens de subsister commodes & faciles, seront maintenant obligés d'y joindre la Me-

L 7

decine,

decine , pour trouver, dans ces deux ressources , ce qu'une seule ne peut plus leur fournir. Et ce qui confirme ces gens là dans cette pensée est , que certains Amphibies, que la direction des consciences , & de nouveaux airs de devotion, ont élevés, dans ces derniers tems, au dessus de tous les autres Moines , semblent aussi vouloir estre Medecins : Si cela arrivoit , & qu'ils voulussent en cela , comme en tout autre chose, se prevaloir de leur adresse , le medecier ne vaudroit plus rien pour tous les autres.

Au reste, j'espere que cette digression ne fera pas tout à fait inutile : Car, si l'homme est un Animal raisonnable, comme tous les Philosophes en tombent d'accord, il ne doit pas estre un Animal duppe, quand on luy a ouvert les yeux.

Mais je reviens , & après avoir fait voir que l'usage des remedes violents

Violents est pernicieux , meſme dans les Maladies faites , & les raiſons que l'on a de ſe deſier des remedes que la Chimie fournit , je vais dire quelque choſe du tems, propre à prevenir les Maladies, par l'uſage de ceux pour leſquels je me ſuis déclaré.

Du tems propre à uſer des remedes, & de l'égard qu'on doit avoir aux aſtres dominans pour ſ'en ſervir avec avantage.

Ceux qui rapportent, aux corps celeſtes, les bons ou les mauvais effets des remedes, n'ont pas peu de peine à determiner le tems propre à en uſer, pour prevenir les Maladies, ou pour les guerir. Ils croient qu'il eſt impoſſible de ſ'en bien ſervir ſans avoir une connoiſſance parfaite de l'Aſtrologie ; c'eſt
adire

adire que celuy, qui s'erige en Medecin, doit avoir curieusement recherché, dans chaque planete, sa nature & ses mouvemens, ses conjonctions & ses oppositions, les aspects & ses retrogradations, les signes qu'elle court, ses fortunes ou infortunes, & quel bien ou quel mal peuvent causer ses influences, suivant ses differentes positions; Qu'entre les autres planetes, la Lune, qui preside à toutes les humeurs, doit estre particulièrement connue du Medecin, dans tous ses accidens ou fortunes, afin qu'il puisse ordonner à ses Malades les remedes dont ils ont besoin, dans le tems que cette planete predominante en peut favoriser l'effet.

Ils disent, par exemple, que pour purger un Malade avec succès, il faut que la Lune soit vieille, & assés éloignée du Soleil pour n'en estre pas brûlée, & qu'elle soit li-

bre

bre de ses infortunes & des planetes retrogrades; Parce, disent ils, que la Lune rend les humeurs plus fluides, & par consequent plus disposées à l'evacuation lors qu'elle est dans son declin; & que lors qu'elle est fort proche du Soleil, elle les rend trop seiches pour estre purgées.

Ils disent de plus, que pour purger aisément l'humeur peccante plustost que les autres, il faut que la Lune soit dans un Signe contraire à l'humeur que l'on veut purger, ou que si elle n'y est pas entrée, elle soit au moins prete d'y entrer; leur raison est que pour purger une humeur particuliere, il faut qu'elle soit separée des autres, & qu'elle ne soit point emeüe; ce qui n'arriveroit pas si la Lune estoit jointe à un Signe conforme à l'humeur que l'on pretend vnider, puisqu'alors elle seroit tellement agitée, & confondue

fondue avec les autres humeurs, qu'elle demeureroit dans le corps au lieu d'en sortir.

Qu'ainfy, pour purger la Bile, il faut que la Lune soit dans le Cancer, dans le Scorpion, ou dans les Poissons, qui sont des Signes d'eau; dautant qu'alors ebranlant l'humeur conforme aux Signes où elle se rencontre, c'est adire la Pituite, elle laisse en repos la Bile, qui luy est contraire, & qui par ce moyen est tres aisément purgée.

Ils disent outre cela, qu'il faut bien se donner de garde de purger un Malade lors que la Lune est dans le Signe du Lion, qu'ils prétendent presider au cœur, parcequ'ils s'imaginent qu'en cette occasion les humeurs ébranlées, & par la Lune & par le purgatif, se feroient passage vers cette partie, & causeroient aux Malades des defaillances & des syncopes mortelles.

Ils croient encore que , dans les Maladies recentes , il est mieux de purger lors que la Lune est en certains Signes , & que dans les vieilles Maladies l'on purge les Malades avec plus de succès , quand la Lune court quelque Signe tout opposé ; Qu'il y a certaines conjonctions de planetes qui augmentent ou diminuent l'effet des remedes , à proportion qu'elles font excéder les forces de la nature au dessus de celles des Medicamens ; dans la pensée que la nature estant la plus forte , loin d'aider à l'action du remede , elle le change en l'humeur contre laquelle il devroit agir , qui se trouve après la purgation en plus grande quantité.

Ils pretendent aussi que , chaque partie du corps a son astre dominant , à l'aspect & à la conjonction duquel il faut avoir égard , pour la purger avec succès lors qu'elle
est

est surchargée de méchantes humeurs.

Ils observent enfin, que les différentes manieres de purger sont plus ou moins convenables, selon que le Signe, qui est à l'ascendant, est plus ou moins propre à les seconder; Que le Belier, par exemple, le Capricorne, le Taureau, & le Lion, secondent l'effet des vomitifs; que d'autres sont favorables aux remèdes qui purgent par les urines; d'autres aux sudorifiques; & d'autres aux Medicamens qui purgent par les selles.

Il n'y a pas, suivant les regles de cet art, moins d'égars à avoir pour faire la saignée, que pour user des purgatifs. Les Medecins de cette Secte disent premierement, qu'il est dangereux de se faire saigner, lors que la Lune est jointe au Soleil, ou qu'elle en est fort proche; parce-qu'ils s'imaginent que dans ce tems-là

là les corps sont moins pleins qu'en tout autre tems, & que les vuidant encore par la saignée, ce seroit les reduire à une disete qui ne leur pourroit estre que dommageable.

De plus ils établissent pour maxime de ne se point saigner, non plus que se purger, lors que les humeurs sont dans un mouvement extraordinaire ; & sur ce principe ils croient que, pour faire une bonne saignée, il faut que la Lune soit dans un Signe contraire au temperament de celuy que l'on veut saigner, à l'humeur que l'on veut vuidier par la saignée, & à la partie dont on veut tirer du sang : Car ils pretendent que, lors que la Lune est dans un Signe symphatique à l'une de ces trois choses, la masse du sang est dans une trop grande agitation.

Ils ajoutent qu'il faut eviter de se faire saigner, lors que la Lune ou le Seigneur qui monte l'Orizon
sont

sont dans la sixième ou huitième maison. Qu'il faut que la Lune n'ait aucun commerce ny par corps ny par aspect, avec les Seigneurs de ces deux maisons, & que le Signe, où elle est dans le tems de la saignée, ne soit point affligé dans la figure de la naissance ou de la revolution annuelle.

Pour moy, voicy quel est mon sentiment sur le tems propre à user des remedes, pour se maintenir en santé.

Premierement je demeure d'accord, avec les plus entetés de l'Astrologie, que les corps celestes agissent sur ceux d'icy-bas par des influences bonnes ou mauvaises; soit que ces corps celestes, suivant la pensée des Anciens Astrologues, réfléchissant sur nous la lumière du soleil aussi diversement qu'ils la reçoivent, selon qu'ils sont plus vistes ou plus lents dans leurs mouvemens,

mens, plus proches ou plus éloigné de ce grand Astre, soient cause de tous les changemens qui se font dans la nature ; Ou que ces mêmes corps celestes , suivant l'opinion des modernes, outre la chaleur & la lumiere du soleil qu'ils nous renvoyent , chassent encore dans le tourbillon de la terre une matiere tres deliée & tres subtile, poussée hors de leurs tourbillons par l'activité du feu Central, qu'ils pretendent se rencontrer dans chaque planete, & que cette matiere agissant sur les corps qu'elle penetre, selon leurs différentes dispositions, soit cause de la generation, conservation, & corruption de tous les mixtes ; quoi-qu'il en soit, il est certain que les Astres agissent icy-bas par leurs influences, & qu'il y a beaucoup d'effets dans la nature, que l'on ne peut rapporter qu'à leur vertu. Comme par exemple, les
pro-

proprietez de l'Ayman, le flux & le reflux de la mer, les Maladies contagieuses, le rut des Animaux, les diverses temperatures de l'air, les prodigieux effets des Talismans ou figures astrales, ce penchant secret qui nous entraîne quelque fois, avec tant de force que nous avons besoin de toute nostre raison pour luy resister. Outre cela nous voyons que le succez de la coupe des bois, de la semence & de la recolte des grains, dependent du choix des astres; Que l'apparition de certains corps celestes est presque toujours suivie des mesmes effets, comme la pluye qui suit de prés pour l'ordinaire l'apparition des étoiles, qu'on nomme Hyades & Pleyades, apres le coucher du Soleil. Il faut donc demeurer d'accord que les astres agissent sur nous, comme sur tous les autres corps Physiques, par leurs influences.

Mais

Mais, qu'il faille pour cela regler le temps de prendre des remedes, sur la disposition des Astres, dans les Maladies faites & à faire, c'est ce qui repugne au bon sens.

Car, les Maladies faites ou sont des Maladies aiguës, qui ne donnent point de trêve; & pour lors la pressante necessité de secourir un Malade dispence indubitablement de ces sortes d'observations; ou, si elles sont moins pressantes, l'impatience de guerir fait que le Malade devient incommode au Medecin, qui est obligé d'accorder quelques remedes à son impatience.

Pour ce qui est des Maladies à faire, il est vray que l'on pourroit assés souvent differer l'usage des remedes propres à les prevenir, jusqu'à ce que les Astres fussent en disposition d'en seconder les effets: Mais, pour tirer quelque avantage de ce retardement, il faudroit que nous

cussions des connoissances de leurs vertus particulieres , aussi certaines & aussi étenduës , qu'elles sont limitées & peu seures : Car, si le Systeme de Ptolomée , & les principes de la Physique d'Aristote sont faux , comme les nouvelles observations & la nouvelle maniere de Philosopher le demontrent assés clairement , quelle verité ont pû avoir toutes les predctions des anciens Astrologues ? Et quel succès ont pû se promettre de leurs remedes tous les Medecins , qui ont suivi la direction des Astres dans leurs ordonnances ? Et n'est-il pas de meilleur sens , d'attribuër au hazard les effets surprenans de quelques predctions de ces Astrologues , & la guerison de quelques Maladies que ces Medecins ont traitées , qu'à l'erreur des principes sur lesquels ils ont raisonné , & à la fausseté des consequences qu'ils en ont tirées ?

Ceux

Ceux qui se sont appliqués, & qui s'appliquent encore, dans ces derniers tems, à l'étude de l'Astrologie, ont crû, & croient jusqu'icy, avoir beaucoup fait de reconnoître, que leurs anciens ont esté dans l'erreur; & les observations qu'ils font tous les jours ne servent qu'à leur donner de belles esperances pour l'avenir.

Car, si les Lunetes à longue vueë, que l'on a beaucoup perfectionnées, leur ont fait remarquer, dans les planetes, des taches que l'on ny avoit point observées; & si ces mesmes instrumens leur ont donné lieu de determiner, plus regulierement que l'on n'avoit fait avant eux, le cours des Astres qui sont les plus proches de nous, ils ne laissent pas d'estre obligés d'avouer en mesme tems, que les étoiles les plus distantes sont emportées, avec tant de rapidité, qu'il est impossible d'y rien

co. noître. En un mot, l'on peut dire qu'encore bien que ceux, qui parlent de la vertu des Astres suivant les nouveaux Systemes, raisonnent avec un peu plus d'apparence de verité, que les anciens Astrologues, tous leurs raisonnemens n'ont pourtant point encore cette evidence qui met l'esprit hors de doute, & qui leve toutes sortes de difficultés.

Sur quoy je conclus, que les connoissances que nous avons du mouvement & des qualités des Astres, qui peuvent, par leurs influences, causer dans nos corps quelques changemens, estant aussi incertaines que ceux qui les examinent sans prévention sont obligés de le reconnoître, c'est comettre au hazard l'effet des remedes dont nous nous servons, pour prevenir ou pour guerir les Maladies, de regler leur usage sur la disposition de ces corps celestes

celestes, Sympathiques ou contraires aux temperamens des Malades, & aux remedes que nous leurs prescrivons; puisque, si nous voulons nous faire justice là-dessus, nous serons obligés d'avouër que nous n'avons point, à cet égard, de science plus seure, que celle de nos doutes & de nostre ignorance.

Enfin, nous ne pouvons avoir une meilleure preuve de l'inutilité de l'Astrologie sur le fait de la Medecine, que le peu d'estime qu'en font tous les Medecins d'aujourd'huy, qui sçavent à peine le nom des sept Planetes, des Signes du Zodiaque, & des principales apparences du Ciel, quoy que ce soit d'ailleurs extremement leur genie, de cacher peu de chose sous des termes aussi peu connus, que le sont ceux que l'Astrologie pourroit leur fournir. Il faut donc qu'ils ayent reconnu que la vanité de cet Art, join-

te à l'incertitude de la Medecine, ne serviroit qu'à les rendre plus méprisables. Aussi n'y en a-t-il qu'un seul, entre tous les Medecins de Paris, qui suive, dans la pratique de son art, les preceptes de l'Astrologie; encore est il le plus souvent sans employ.

Je dis donc, que jusqu'à ce que l'on ait reconnu les affections des Astres qui peuvent influer sur nous, par des observations qui ne nous laissent aucun lieu de doute, il faut oublier, dans le traitement des Maladies, les Aphorismes de cette science, qui ne sont établis que sur de vaines chimères, & s'attacher à ceux d'Hippocrate, qui sont fondés sur les experiences qu'il a faites luy-mesme, & qui se verifient dans celles que nous faisons tous les jours.

Pour ce qui est du tems propre à user des remedes, pour se maintenir en santé, il n'y a que nostre Instinct

instinct qui puisse nous le faire pré-
 sentir, par les Signes dont j'ay parlé
 dans la Section précédente ; & sur
 ce Principe j'estime qu'il est non
 seulement inutile, mais mesme dan-
 gereux, de prendre des remedes
 quand nous n'avons aucun de ces
 Signes ; d'autant que, tout ce qui est
 capable de causer quelque change-
 ment dans nos corps, n'y peut estre
 introduit, qu'il n'y fasse quelque
 impression bonne ou mauvaise. Les
 alimens, par exemple, que nous
 prenons en trop grande quantité,
 ou qui sont peu propres à souffrir la
 coction dans l'estomac, engendrent
 beaucoup de crudités & d'excre-
 mens, qui sont, comme j'ay déjà dit
 plusieurs fois, la cause de la plupart
 de nos Maladies. Les purgatifs, pris
 sans nécessité, poussent & chassent
 vers les lieux excretoires les suc-
 utiles, n'en trouvant point de su-
 perflus ni de mauvais, affoiblissent

les fibres des Intestins, des Veines & des Arteres, par des secousses inutiles, & échauffent extraordinairement tout le corps.

La Saignée, que l'on ne fait aussi que trop souvent sans nécessité, lors qu'il n'y a point dans les vaisseaux de plénitude à vider, d'excès de chaleur à corriger, ou de pourriture, est cause de la perte du sang pur & loüable, nécessaire au maintien de tous les membres, & à la generation des esprits, qui sont les principaux instrumens de l'ame dans toutes ses actions; Il s'ensuit de là, que la nature n'agit plus qu'avec lenteur & foiblesse, que les entrailles s'échauffent, que toutes les parties se dessèchent, ce qui donne lieu à une longue suite de Maladies. Il n'est donc pas à propos de faire en tout tems des remèdes pour se conserver en santé; mais il faut, avant de s'y déterminer, que nostre

Instinct

Instinct nous en ait fait connoître la nécessité, par les presentimens de quelque Maladie future.

De plus, lors qu'on a ces sortes de presentimens, ou on les a en grand nombre & pressans, ou en petit nombre & legers: Lors qu'ils sont en grand nombre, & que nostre Instinct semble redoubler ses advertissemens, il n'y a point de tems à perdre, & il faut pour lors, sans avoir égard ni à la saison de l'année, ni à l'état de la Lune, ni à la temperature de l'air, faire les remedes que nous croyons nécessaires, pour nous empêcher de tomber dans la Maladie. Mais, si ces presentimens ne sont que legers & en petit nombre; comme l'on sçait, par experience, que les Purgatifs operent avec plus de douceur & de facilité, dans une saison temperée, comme au Printems, & en l'Automne, que durant les ex-

cessives chaleurs de l'Esté, & les grands froids de l'hyver, lors que la Lune est dans son declin que quand elle est nouvelle, dans un tems de pluye que dans un tems sec, & qu'ils affoiblissent beaucoup plus les corps, durant la Canicule, dans les Solstices & dans les Equinoxes, que dans tout autre tems; estant dis-je seurs de tout cela par experience, nous pouvons differer de quelques jours à en user, pour les prendre dans le tems que toutes ces circonstances, ou la plus grande partie, seront en estat de les faire mieux reüssir.

Le tems de la Saignée n'est pas, sur ces principes, plus difficile à regler que celuy des Purgations. Il faut observer premierement, que la Saignée doit toujours preceder l'usage des Purgatifs, lors que les Signes de l'abondance du sang, de son excessive chaleur, ou de sa corruption;

ruption, nous indiquent la nécessité de ces deux remèdes ; parce que l'on sçait par experience, que les Purgatifs font beaucoup mieux & plus doucement leurs effets, lors que les vaisseaux ont esté vuidés, la trop grande chaleur du sang, & sa corruption, corrigées par la Saignée.

Il faut de plus remarquer, que l'on doit plustost faire la Saignée de bon matin qu'à toute autre heure de la journée, & que si l'on est obligé de se servir de ce remède durant les grandes chaleurs, il le faut faire avant le lever, ou après le coucher du Soleil ; & durant le grand froid, au plus haut de la journée, qu'il faut éviter, autant qu'il est possible, de s'en servir durant les saisons excessives, aux jours des Solstices, & des Equinoxes, instruits de tout cela par l'experience qui nous apprend, que ce grand re-

mede réussit beaucoup mieux, lors que l'on garde toutes ces mesures, que quand on les neglige.

A l'égard de la maniere de purger par les Lavemens , l'on peut s'en servir en tout tems, dès lors que l'on a quelques marques du sejour des excremens dans le gros Boyau : Car ces sortes d'injections ne pouvant estre poussées plus loin que la portion d'Intestin que l'on nomme cæcum , acause de l'obstacle qui s'y rencontre , elles ne peuvent pas faire de grands desordres dans ce conduit , dont la structure n'est pas si delicate que celle du petit Intestin, amoins qu'elles ne soient chargées des plus violents Purgatifs. Il ne faut pourtant pas prendre des Lavemens par coutume , comme une infinité de gens qui croiroient ne se pas bien porter, s'ils avoient passé deux jours sans en prendre ; parceque le trop frequent usage

usage des Lavemens rend le ventre paresseux, & la paresse du ventre est, comme je l'ay suffisamment prouvé dans la Section precedente, la cause funeste de plusieurs Maladies.

Au reste, quoy que j'aye dit cy-devant que l'on ne doit point prendre des remedes, lors que l'on n'a aucuns presentimens de Maladie, je ne pretens pas neanmoins blasmer la conduite de ceux qui se font saigner & purger au Printems & en Automne, principalement lors que l'on s'en est fait une habitude; Car il est certain que l'on peut éviter par là bien des Maladies, & que l'on s'expose presque inmanquablement à en essuyer de tres fâcheuses, en interrompant cet usage quand on s'y est une fois accoutumé.

J'estime aussi qu'il est à propos d'user de quelques remedes, après avoir fait un grand voyage, ou

après s'estre fortement appliqué à toute autre sorte de travail extraordinaire ; qu'enfin c'est faire sagement de se purger au moins une fois dans l'année, pour empêcher le grand amas des excréments dans le gros Boyau, qui ne manque jamais de s'y faire, amoins qu'il ne soit obligé de s'en decharger par les secousses que le Purgatif luy cause.

Voyla ce que j'avois à dire sur le teins le plus propre à user des remedes pour se conserver la santé ; après quoy il ne me reste, pour finir, qu'à dire deux mots sur la maniere de s'en servir.

De la maniere d'user des Remedes, pour se maintenir en santé.

COMME la santé n'est pas moins conservée par le bon usage des alimens, que par celuy de quelques

ques remèdes capables de détruire les causes de nos Maladies, ainsi qu'on peut le recueillir de ce que j'ay dit dans la Section précédente, j'aurois lieu, ce semble, de donner icy des regles sur le boire & sur le manger, si je ne les avois données par avance dans la Seconde Partie de ce traité, lors que j'ay dit que l'on devoit soigneusement éviter toutes sortes d'excès dans les alimens, & s'abstenir de tous ceux qui seroient indigests, ou capables de trop lâcher ou ferrer le ventre; Que nous estions seuls capables d'en faire le choix & le discernement, & qu'en ayant trouvé de conformes à ces regles, nous les devions preferer à ceux que les plus habiles Medecins nous pourroient conseiller, ce qui se passe chez nous, nous estant infiniment plus sensible qu'il ne leur peut être, par toutes les conjectures de leur Art.

Pour ne point donc user de redites, je viens à l'usage de deux autres moyens generaux pour arriver au but que nous nous proposons, qui meritent, mieux que le premier, le nom de Remede. Ces deux moyens sont la Saignée & les Purgatifs.

Il faut considerer trois choses, pour bien user de la Saignée ; l'Age où l'on est , les Marques que l'on a de l'abondance du sang , & comment on a coutume d'en souffrir la perte.

A l'esgard de l'Age l'on doit, par exemple , moins saigner un enfant, & luy tirer moins de sang qu'à tout autre personne , parceque les enfans en consomment beaucoup pour leur nourriture & pour l'accroissement de leur corps dans toutes les dimensions. Ainzy , depuis six semaines ou deux mois après la naissance d'un enfant , qui est le tems
auquel

auquel on peut commencer de luy tirer du sang, lors qu'il a un besoin pressant de ce remede, jusqu'à l'âge de cinq ou six ans; je ne voudrois pas luy tirer plus de trois à six onces de sang, qui est, selon la maniere ordinaire de le mesurer, d'une poillete à une poillete & demie; Depuis six ans jusques à dix ou douze la quantité de six à huit onces, qui sont de deux petites poilletes à deux bien pleines; Depuis douze à quinze jusqu'à cinquante, on peut tirer, à ceux que l'on saigne, selon les marques de la repletion & leurs forces, neuf, dix, douze, & quinze onces de sang. Après cinquante ans, il faut se moderer sur la frequence des saignées & sur la quantité du sang, depeur de causer une trop grande dissipation des esprits, qui depuis cet âge jusqu'à l'extrême vieillesse sont toujours moins abondants & moins vifs.

Les marques de l'abondance du sang dans les vaisseaux, sont les grandes & frequentes pertes que l'on en fait par le nez ou par quelque autre endroit du corps, l'enflure des veines, les ebullitions du sang vers la peau, les clous, furoncles, & autres eruptions, l'envie de dormir continuelle, la lassitude & la pesanteur de tout le corps, qui n'ont esté causées par aucun travail ou exercice extraordinaire : Lors que l'on a toutes ces marques, ou la pluspart, & qu'elles durent, il ne faut point hesiter à se faire faire une grande saignée, d'autant que la grande quantité du sang, qui est pour lors dans les vaisseaux, ne pouvant estre toute employée à la nourriture, le superflu ne tarde gueres à se corrompre, & à causer la fièvre, des obstructions dans les petits conduits des entrailles, ou amas & collection en quelque partie.

Enfin

Enfin, pour bien user de la Saignée, il faut considerer de quelle maniere on la souffre, parceque ceux qui la supportent facilement peuvent se faire saigner plus souvent, & doivent laisser couler de leur sang davantage, que ceux qui ont de la peine à la supporter; ensorte qu'une personne qui se trouve ordinairement foible à la Saignée, doit plustost se faire tirer du sang à deux reprises & en petite quantité, que de se mettre en danger de tomber en defaillance, & quelque fois mesme en syncope, par une grande evacuation : Car la defaillance & la syncope ne sont propres à rien qu'à troubler grandement toute l'œconomie du corps, malgré ce que peuvent dire une infinité de gens qui ne croient la Saignée bonne, que lors que celuy qui est saigné tombe en defaillance.

Il n'y a pas moins de mesures à
garder

garder dans l'usage des Purgatifs que dans celuy de la Saignée, & il y a tant de sortes de ces remèdes, qu'il faudroit composer un volume entier, pour en expliquer toutes les regles. Mais nous avons dit ailleurs les raisons, pour lesquelles nous preferons, dans la preservative, ceux qui purgent par les selles à tous les autres, sans pourtant les rejeter dans les occasions, & suivant les circonstances que nous avons marquées, où il sera libre à un chacun de s'en servir, par rapport aux regles que nous allons donner, pour bien user de ceux auxquels nous nous arrêtons particulièrement.

Les Laxatifs sont de deux sortes; ou ils entrent dans les Lavemens, ou ils sont pris par la bouche; & ceux que l'on prend par la bouche se peuvent prendre en substance, on en infusion.

Quoique les Purgatifs, qui entrent

trent dans les Lavemens, ne puissent pas faire de grands desordres dans le corps, pour les raisons que j'ay dites ailleurs, il y a pourtant quelques égars à avoir pour s'en bien servir.

Premierement, ils doivent preceder l'usage des Purgatifs que l'on prend par la bouche, parce qu'ils contribuent à leur effet, en procurant la sortie des excremens retenus dans le gros Intestin, qui s'opposeroient à leur passage, & à celui des ordures qu'ils auroient pû entrainer de l'estomac, des menus Intestins, des Veines & des Arteres: Car on peut dire qu'il arrive dans les entrailles, lors que les Lavemens precedent les Purgatifs pris par la bouche, ce qu'il arrive journallemens dans les chantiers, où le peuple va chercher du bois à bruler, lors qu'une Pile est debitée, & que l'on en veut debiter une autre,

com-

comme ce seroit une trop longue
besogne de monter au haut de la
Pile toutes les fois qu'un particu-
lier viendroit demander le bois dont
il auroit besoin, on la fait toute
ebouler, en tirant du pied cinq ou
six pieces de bois : Il en est dememe
des Lavemens, en vuidant la plus
grande partie des matieres retenües
& engagées dans les Cellules du
gros Intestin, ils facilitent l'effet
des potions Purgatives, qui trouvant
le passage libre entraînent & chas-
sent aisement les matieres, qu'elles
ont fait degorger des Arteres dans
les lieux excretoires, & les hu-
meurs glaireuses & grossieres qu'el-
les ont detachées de l'estomac
& des petits Boyaux, & poussent
mesme hors du corps, sans beau-
coup d'effort, les restes des gros ex-
cremens qu'elles trouvent canton-
nés dans les Cellules du gros In-
testin.

Il faut encore observer, au sujet des Lavemens, que leur effet est fort irregulier. A certaines personnes un Lavement d'oxicrat procurera des evacuations surprenantes; à d'autres il sera inutile, & à d'autres les plus forts ne feront aucun effet. Celly qui aura bien fait dans un tems, ne fera rien dans un autre. Il faut donc en sçavoir preparer de plusieurs sortes, observant neanmoins de se servir toujours des plus doux & des plus simples, plutost que des plus violents, pour les raisons que j'ay ci-devant alleguées.

A l'esgard des Purgatifs que l'on prend par la bouche, j'estime qu'il est toujours mieux de les prendre en infusion qu'en substance, pour épargner aux parties, par où ils doivent passer, un double travail : Car, outre qu'elles doivent souffrir l'action de ces Purgatifs pris en substance, elles ont encore à developper
&

& debrouiller les particules, qui sont capables de purger, de beaucoup d'autres dont ils sont composés; au lieu que la liqueur, dans laquelle on les infuse, ne se charge que de leurs parties purgatives, & s'insinuë, par sa fluidité, plus aisement dans les petits conduits du corps, qu'une substance grossiere.

Pour bien user de ces sortes de remedes, il y a trois ou quatre observations à faire; Premièrement de les prendre par degrés; En second lieu de faire en sorte qu'ils sejour-nent peu dans le corps; En troisié-me lieu de preferer aux autres, ceux après l'usage desquels on va à la selle comme auparavant: Enfin, lors que l'on est obligé d'en user fréquemment, de les changer dès qu'ils manquent à faire leur effet.

Quand je dis qu'il faut prendre les Purgatifs par degrés, je n'entens que ce que j'ay déjà dit ailleurs, qu'il faut

fait commencer par les plus doux & les plus simples , & qu'ensuite , si leur foiblesse les empeche de faire allés d'effet , il faut en augmenter la doze , ou en prendre de plus forts , jusqu'à ce qu'ils procurent des évacuations proportionnées aux marques que l'on a d'une plus ou moins grande plénitude.

Pour la seconde observation , qui concerne la vitesse de leur passage , elle est tres importante , parce qu'ils ne peuvent longtems séjourner dans le corps , qu'ils n'irritent beaucoup les parties qu'ils touchent , ce qui ne peut produire que de très méchans effets : Car le Purgatif fait à peu près , sur les parties du corps par où il passe , le mesme effet que l'éperon au cheval ; puisque , de mesme que le cheval va plus viste lors que le Cavalier luy a donné un seul coup d'éperon , & qu'il regimbe & se mutine lors qu'il luy tient :

N. long-

longtems l'éperon sur le ventre ; aussi le Purgatif sollicite-t-il , par ses premieres irritations , les parties où il est porté , à se decharger des excremens qui s'y rencontrent ; Mais lors qu'il sejourne trop longtems , il enflamme ces mesmes parties , & rend les humeurs qu'il echauffe & desseiche , mal propres à l'évacuation ; desorte qu'il purge peu , & fatigue extraordinairement le Malade. Pour éviter cette disgrâce dans l'usage des Laxatifs , ils doivent toujours estre accompagnés de quelque vehicule , c'est à dire d'une substance propre à s'insinuer dans les lieux les plus étroits du corps , malgré les obstructions , qui se rencontrent principalement dans les parties qui servent à faire quelque separation , comme le Foye , la Rate , le Pancreas , & tous les visceres ; Pour cela l'on peut employer les decoctions chargées des parties

ties subtiles de certaines plantes, propres à se glisser dans les plus petits pores des vaisseaux Capillaires, comme sont par exemple celles des racines de Chicorée sauvage, de Frai-fier, Chiendent, Aigremoine, Ozeille, Cerfeuil, & de bien d'autres qui ont même vertu. Au lieu desquelles decoctions on peut encore se servir du jus de Citron & d'Orange, du Verjus, du Vin blanc, du Lait clair, & d'autres drogues, que chacun en son particulier peut avoir reconnues capables de faciliter le passage des Purgatifs, & qu'il seroit superflu de deduire icy, n'ayant proposé, que pour exemple, tous les remedes dont j'ay parlé dans tout ce Traité, ne doutant pas qu'un chacun faisant des experiences, on n'en puisse trouver de meilleurs que ceux que je pourrois conseiller.

La troisieme observation, que l'on doit faire en l'usage des remedes qui

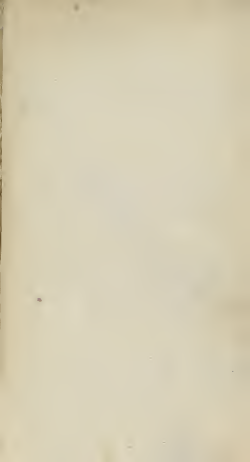
purgent, est qu'après les avoir pris on aille à la selle comme devant; & lors que l'on a trouvé un Purgatif de cette sorte, il le faut preferer à tous les autres, parceque c'est la marque la plus certaine que l'on puisse avoir de la proportion du remede aux forces de celuy sur lequel il agit: puisqu'il n'est que trop vray par experience, que l'on est fort souvent d'autant plus serré, après l'usage des Purgatifs, qu'ils ont esté forts & violents. Ce qui donneroit lieu de dire qu'il arrive en ces occasions, aux fibres mouvantes des Intestins, la mesme chose qu'à des personnes que l'on a beaucoup fait travailler & malgré elles; la lassitude & le degoust qu'elles ont de ce travail contraint, sont cause qu'elles ne travaillent par après que lors que l'on a le coup levé sur elles, & qu'elles y sont absolument forcées. Aussi les fibres des Intestins

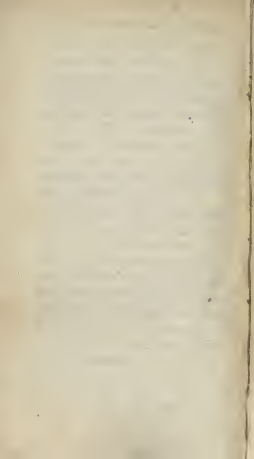
tins ayant souffert des secousses trop rudes & trop frequentes, par l'action des purgatifs, lassées qu'elles sont des contractions qu'elles ont esté obligées de faire, souvent mesme inutilement, ne peuvent ensuite faire de nouveau celles qui seroient necessaires pour l'issuë des excremens, qui s'amassent journellement dans leurs Cavités, ce qui donne occasion ou de s'accoutumer aux remedes, ou, si l'on neglige de s'en servir, à un nouvel amas d'excremens qui est bientost la cause d'une nouvelle Maladie.

Enfin, la derniere Observation en l'usage des Purgatifs regarde particulièrement les foibles, qui ne font que peu ou point du tout d'effet, lors qu'on les reitere souvent en peu de tems, parceque les fibres mouvantes des Intestins, n'en estant excitées que foiblement, s'accoutument bientost à leur impres-

sion, & n'en sont plus émeues: de la même manière que beaucoup d'autres organes, de différens sentimens, ne sentent point l'impression des objets qui les frappent continuellement: Il faut, quand cela arrive, changer de remède; D'autant que les Purgatifs même très foibles, restant dans le corps, n'y peuvent causer que de desordre.

C'est donc à quiconque veut estre à soy-même son Medecin, d'essayer plusieurs remèdes, & de n'user que de ceux qui ont à son égard les effets que je viens d'attribuer aux bons Purgatifs; & à moy de finir cette troisième Partie, après avoir satisfait, au mieux qu'il m'a esté possible, à tout ce que j'avois promis d'y traiter.





300



